

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR MICHÈLE JOMPHE  
Bachelière ès arts (B.A.)

LA PHILOSOPHIE THÉOLOGIQUE DE L'HISTOIRE  
DANS LES ROMANS HISTORIQUES DE LAURE CONAN : FONDEMENT  
À L'IDÉOLOGIE DE LA LANGUE GARDIENNE DE LA FOI

OCTOBRE 2003



### *Mise en garde/Advice*

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

## RÉSUMÉ

Laure Conan a publié trois romans historiques – *À l'œuvre et à l'épreuve* (1891), *L'Oublié* (1900) et *La Sève immortelle* (1925) – qui ont étonné les critiques : la propension de l'auteur pour les analyses psychologiques les ont amenés à considérer ces récits à la lumière de son premier roman, *Angéline de Montbrun* (1881-1882). Nous proposons pour notre part d'analyser le discours historique de ces trois romans en nous référant aux préceptes de la philosophie théologique de l'histoire institués par saint Augustin dans *La Cité de Dieu*. Nous espérons ainsi dégager le sens chrétien que Laure Conan donne à l'aventure de la Nouvelle-France, et ce, en considérant l'analogie augustinienne entre l'histoire de la société et l'histoire individuelle.

Notre premier chapitre est une analyse du sens imaginé par Laure Conan à propos de l'histoire de la société canadienne-française. Tout comme saint Augustin qui explique l'histoire de la chrétienté depuis une société originelle idéale, la romancière suggère que l'histoire de la communauté canadienne-française est fondée sur un unique projet : la reproduction des pratiques ancestrales de sociétés chrétiennes modèles (l'Église primitive, les Croisés, les pionniers Français en Amérique). Le projet est toutefois mis en opposition à toute autre société qui s'inscrit en rupture avec ce passé originel (la laïcisation de la société française, le protestantisme anglais, le paganisme autochtone). Ainsi, il ressort que, depuis l'évangélisation des Jésuites en Huronie, jusqu'à l'occupation anglaise et la fin du régime français, la société canadienne-française est demeurée unie, immobile. Conséquemment, elle réaliserait la volonté de Dieu.

Nous proposons dans le chapitre deux de reprendre les préceptes historiens expliquant l'avènement de la société chrétienne de Nouvelle-France afin d'expliquer le sens que donne Laure Conan à l'histoire de ses héros. Il ressort que, dès l'instant où ceux-ci consentent à sacrifier leur nature humaine afin de demeurer fidèles à leur engagement de baptisés, ces héros assurent la pérennité d'une âme chrétienne *canadianisée*.

Le chapitre trois nous est l'occasion d'approfondir un aspect de l'âme : son aptitude mémorielle. La religion judéo-chrétienne institue la foi et les écritures comme des démarches mémorielles fondamentales dans la pratique religieuse. De même, les héros conaniens, qui cheminent pour la conversion de leur âme, trouvent dans la mémoire de la chrétienté les arguments qui les confirment dans leur choix. Les femmes, en tant que gardiennes de la foi, et l'écriture rythment ainsi les étapes de la conversion de l'âme du héros et de l'héroïne.

Séculaires, les préceptes de la philosophie théologique de l'histoire institués par saint Augustin (origine idéale, temps dégénérescent, éternité de l'âme chrétienne, autorité de la mémoire) fondent le discours historique de Laure Conan sur la société de la Nouvelle-France et sur ses héros. Toutefois, elle prend ses distances des écrits du théologien sur deux points. D'une part, la nature humaine qui, selon saint Augustin, participe à la démarche religieuse du chrétien si elle émane d'une volonté vertueuse, n'est, pour Laure Conan, qu'un leurre dont les chrétiens doivent se méfier. D'autre part, la romancière magnifie le rôle de l'écriture – de toute écriture en fait, si celle-ci révèle une âme chrétienne – au point d'en faire le principal sensible grâce auquel le héros franchit les étapes qui lui permettent d'approcher Dieu.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 DONNER SENS À LA NOUVELLE-FRANCE.....	8
1. Une philosophie théologique de l’histoire.....	12
2. La nécessité du déplacement.....	19
2.1 Un idéal à préserver.....	22
2.2 Loin de la France.....	41
CHAPITRE 2 ÉDIFICATION DE L’ÂME CANADIENNE.....	53
1. Gisèle Méliand : une âme chrétienne française.....	61
2. Élisabeth Moyen : incarnation canadienne de l’âme chrétienne.....	70
3. Guillemette de Muy : la pérennité de l’âme canadienne.....	80
CHAPITRE 3 ACTE DE MÉMOIRE.....	89
1. Témoin de la Lumière.....	94
2. Un destin scripturaire.....	102
3. L’Ère du souvenir.....	109
CONCLUSION.....	116
BIBLIOGRAPHIE.....	120

## INTRODUCTION \*

*comme notre être vient de Dieu,  
la vérité de notre science vient de son intelligence,  
et la vérité de notre bonheur, de l'intime effusion de son amour*  
saint Augustin

L'œuvre romanesque de Laure Conan<sup>1</sup> paraît, dans le concert des critiques littéraires des dernières décennies, telle une curiosité. Le roman psychologique *Angéline de Montbrun*<sup>2</sup> semble la promesse d'une voix authentique, d'une écriture moderne, les premiers balbutiements d'une littérature québécoise<sup>3</sup>. «[L]a parution du roman fait [...] figure de «véritable miracle» au milieu du fatras de la littérature patriotique et de la littérature d'évasion qu'on pratiquait alors» (Hayward, 1985 : 33). Cependant, ses récits historiques subséquents – *À l'œuvre et à l'épreuve*, *L'Oublié* et

---

\* Nous tenons à remercier M. Fernand Roy du Département des Arts et Lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi pour ses précieux conseils, son ouverture et sa patience. Remerciements sincères aussi à Mme Lucie Robert et à M. François Ouellet qui ont bien voulu consacrer quelques moments à la lecture de ce mémoire.

<sup>1</sup> Félicité Angers (La Malbaie, 9 janvier 1845 – Québec, 9 juin 1924), connue sous le pseudonyme Laure Conan, consacre sa vie à l'écriture. Collaboratrice pour divers périodiques, rédactrice de *La Voix du Précieux Sang* de 1893 à 1898 – revue de la communauté des sœurs du Précieux Sang de St-Hyacinthe dont la fondatrice, sœur Catherine-Aurélie Caouette, est une amie – elle est avant tout pour la critique une romancière dont l'œuvre romanesque fait la part belle aux analyses psychologiques.

<sup>2</sup> Le roman psychologique *Angéline de Montbrun* paraît d'abord dans *La Revue canadienne*, de juin 1881 à août 1882, puis en volume en 1884.

<sup>3</sup> À la fin des années 1950, les critiques redécouvrent *Angéline de Montbrun*. Les Gilles Marcotte, Micheline Dumont, André Brochu auront tôt fait d'éveiller l'intérêt des lecteurs pour ce texte novateur par sa facture. Ceci permettra à Laure Conan – et à ce premier roman psychologique – d'entrer au panthéon – très restreint – des premiers grands auteurs nationaux.

*La Sève immortelle*<sup>4</sup> – donnent lieu à une déception : le «miracle» n’a pu être renouvelé. Selon Micheline Dumont, Laure Conan ne pourra plus mettre en œuvre «l’inspiration spontanée» d’*Angéline de Montbrun* (hormis dans les nouvelles *La Vaine Foi* et *L’Obscure Souffrance*), parce que sa plume sera étouffée par «le cadre plus rigide de ses romans historiques» (1963 : 69). Cette situation singulière dans le milieu littéraire canadien-français a donné lieu à une «chasse aux sorcières». S’il faut croire les critiques littéraires depuis Roger Le Moine<sup>5</sup>, l’abbé Henri-Raymond Casgrain aurait incité l’écrivain à reconsidérer son orientation littéraire, lui suggérant d’abandonner le roman psychologique pour le roman historique. Dans son «Étude sur *Angéline de Montbrun*», l’abbé Casgrain disait «regrette[r] de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes [...] Notre littérature ne peut être sérieusement originale qu’en s’identifiant avec notre pays et ses habitants, qu’en peignant nos mœurs, notre histoire, notre physionomie» (Casgrain, 1884b : 417). La thèse de l’influence indue est aujourd’hui nuancée. En comparant la vision de l’écriture mise en œuvre à la fois dans *Angéline de Montbrun* et dans les autres romans de Conan, Fernand Roy montre que l’auteur de *La Malbaie* ne peut être une victime de l’institution littéraire : tous ses romans participent à l’idéologie de la «langue

---

<sup>4</sup> Le roman *À l’œuvre et à l’épreuve* est édité chez Darveau en 1891 ; *L’Oublié*, que *La Revue canadienne* publie de juin 1900 à juillet 1901, est rapidement édité en volume par la même compagnie en 1901 ; *La Sève immortelle* paraît en 1925 aux éditions de la Bibliothèque de l’Action française.

<sup>5</sup> Principal biographe de Laure Conan, il a préparé et présenté l’édition critique des *Œuvres romanesques* (Montréal, Fidès, 1975) dans la collection «Nénuphar. Les meilleurs auteurs canadiens», édition sur laquelle nous nous appuyons pour notre mémoire. Publiée en trois volumes, l’édition comprend entre autres *Angéline de Montbrun* (dorénavant *AM*), *À l’œuvre et à l’épreuve* (*OE*), *L’Oublié* (*O*) et *La Sève immortelle* (*SI*).

Les présentations de chaque œuvre données en guise d’introduction de l’édition critique seront reprises intégralement dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*.

gardienne de la foi»<sup>6</sup>. Katherine A. Roberts ne conçoit pas non plus de rupture entre le roman psychologique et les autres romans, mais bien une constante réflexion sur le passé et sur l'héroïsme<sup>7</sup>.

Il n'en demeure pas moins que les romans historique conaniens participent à l'idéologie de la «langue gardienne de la foi» instituée par l'abbé Casgrain dans *Mouvement littéraire au Canada* (1866). Dans cette brochure, l'abbé Casgrain invitait la «jeunesse instruite» à «couronner dignement le monument élevé par [leurs] aïeux et d'y graver leurs exploits en caractères dignes d'eux» (1884c : 374-375). L'écriture permettrait de défendre les valeurs ancestrales de foi et d'honneur, héritage de l'Ancienne France. En demeurant fidèle à la représentation des figures mythiques des débuts de la colonie, Laure Conan réaliserait la «mission nationale» de conservation des anciennes valeurs chère à Casgrain<sup>8</sup>.

À l'instar de ses contemporains, Conan magnifie les glorieux héros nationaux dans ses romans historiques. Les critiques lui reconnaissent toutefois ce trait

---

<sup>6</sup> Lire à ce sujet «Laure Conan et l'institution littéraire : d'Angéline de Montbrun à *La Sève immortelle* : rupture malheureuse ou étonnante continuité ? » (*L'écriture au féminin et l'institution littéraire*, Edmonton, 1992) et «L'Histoire dans les romans de Laure Conan. Lecture sémiotique de la langue gardienne de la foi» (*Voix et images*, 25, 2, 2000).

<sup>7</sup> Lire à ce sujet son article «Découvrir, fonder, survivre : les romans historiques de Laure Conan» (*Voix et images*, 24, 2, 1999).

<sup>8</sup> Maurice Lemire, auteur de l'introduction du premier tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, juge pernicieuse cette idéologie. Il y écrit :

[B]eaucoup d'écrivains [...] ont été gênés dans la création de leurs œuvres par une idéologie omniprésente qui, à la moindre incartade, les ramenait dans la bonne direction. Qu'aurait pu donner Laure Conan, après Angéline de Montbrun, si l'abbé Casgrain n'était intervenu pour l'obliger à se consacrer aux gloires nationales ? (1978, I : XLIII)



singulier : en ne renonçant pas aux analyses psychologiques qui l'ont fait connaître dans *Angéline de Montbrun*, Laure Conan renouvelerait le genre «en profondeur» (Lemire, *et al.*, 1991, IV : 387).

[C]e n'est plus tout à fait le roman historique facile et abstrait des *Marmette et des Bourassa* [...] Laure Conan enrichit sa vision de l'histoire d'une expérience toute personnelle de la misère, qui donne à ses tentatives d'édification un accent de discrète vérité. (Marcotte, 1962 : 18).

Cependant, l'analyse psychologique qui se révèle la richesse littéraire de Conan aura, selon nous, un fâcheux effet pour la compréhension de son œuvre. En posant que Conan cherche profit de ses expériences personnelles afin de construire le profil psychologique de ses personnages, les critiques en sont venus à ne considérer généralement que la psychologie mise en œuvre dans ses romans historiques, ceci au dépend du discours historien<sup>9</sup>. Ces dernières années, deux articles ont toutefois porté sur le discours historien de Laure Conan, notamment sur le rôle joué par les femmes dans la constitution de la colonie. Alors que Maïr Verthuy conclut que les femmes,

---

<sup>9</sup> Le roman historique est un récit :

*décrivant une période avec vérité et en accord avec ce qu[e l'auteur sait] d'elle [...] il s'articule sur une mémoire culturelle[, et] ne poursuit pas toujours les mêmes fins. Il peut être à visée morale, ou tendre au pur divertissement, il peut aussi [...] se donner pour l'occasion d'une réflexion sur l'histoire et sur le sens de ses rapports avec le destin de l'homme* (Burguière, 1986 : 605-606).

Il est aisé d'admettre que le lecteur contemporain cherchant dans le roman historique un discours historien qui satisfasse sa curiosité n'ait plus beaucoup d'intérêts pour les romans de Conan : la discipline historique actuelle et les études qui en découlent donnent lieu à la construction d'une histoire de la Nouvelle-France et du Canada qui n'a plus aucune commune mesure avec cette histoire profondément morale véhiculée par les élites intellectuelles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

les héroïnes conaniennes, refusent de participer à la constitution de la Nouvelle-France, territoire masculin, parce que la société patriarcale ne leur offre aucun moyen d'action<sup>10</sup>, Katherine A. Roberts montre au contraire que Laure Conan *réécrit* l'histoire de la Nouvelle-France en illustrant l'action des femmes<sup>11</sup>.

Outre le constat d'une participation – volontaire ou non – de Conan à l'idéologie de la «langue gardienne de la foi», et les premières analyses sur son discours historien, les critiques sont généralement silencieux sur *l'histoire* de Laure Conan, sur les préceptes historiens qui lui permettent de construire ce discours. Seule Katherine A. Roberts accorde quelques paragraphes à ce sujet. La démarche intellectuelle des historiens canadiens-français du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, influencée par le discours messianiste, dont s'inspirait Conan, consisterait non pas à pousser la recherche sur ce que pouvait être la réalité de la Nouvelle-France, mais plutôt à construire une histoire idéale qui *faisait sens*. Nous jugeons important d'explorer cette voie qui a pour point de départ le constat de la foi profonde de Laure Conan. À ce sujet, le critique français Charles Ab der Halden nous ouvre la porte sur ce qu'est l'histoire selon l'écrivain.

---

<sup>10</sup> Il s'agit de l'article «Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan» paru dans *Solitude rompue* (Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986), ouvrage préparé par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux.

<sup>11</sup> Cette conclusion de Roberts dans son article «Découvrir, fonder, survivre : les romans historiques de Laure Conan» fait écho à celle de Fernand Roy qui, dans «Laure Conan et l'institution littéraire : d'Angéline de Montbrun à *La Sève immortelle* : rupture malheureuse ou étonnante continuité?», soutient que ce sont les femmes qui agissent, qui permettent la réalisation d'un idéal poursuivi par le héros.

*Il est certain que les héros de Laure Conan n'ont pas du tout les «idées modernes» en horreur à M. Thomas Chapais. Félicitons l'auteur de s'être conformée à la vérité historique, dans ce sujet où ses convictions même et sa foi devaient lui donner un ton de réalité particulièrement saisissant. (1907 : 193)*

Bien qu'aujourd'hui la majorité des historiens invalident une quelconque «vérité historique» imputable à une croyance religieuse, il n'en était pas ainsi au temps de Laure Conan. En effet, nous croyons que l'auteur porte un intérêt certain pour l'histoire parce qu'elle est le fondement de la chrétienté ; Conan écrit l'histoire de la Nouvelle-France et du Canada avec les outils de sa foi, des principes tirés d'un des plus importants discours de l'Église : la philosophie théologique de l'histoire. Nous espérons démontrer comment, dans ses romans historiques – *À l'œuvre et à l'épreuve*, *L'Oublié* et *La Sève immortelle* – Conan rend opératoire les concepts de la philosophie théologique de l'histoire, des concepts qui sont le fondement de l'idéologie de la «langue gardienne de la foi»<sup>12</sup>.

Toutefois, une embûche de taille nous force à restreindre notre étude. Comme la philosophie théologique de l'histoire s'est révélée une histoire opératoire au cours des quinze derniers siècles, nous ne pouvons prétendre considérer toutes les particularités de cette philosophie qui sont nées au cours de son histoire. De ce fait, nous ne considérerons que les principes fondateurs énoncés dans *La Cité de Dieu* de

---

<sup>12</sup> L'auteur du présent mémoire est bachelière en histoire. Son présent intérêt pour la vision de l'histoire de la romancière Laure Conan provient de précédentes réflexions à la fois sur l'historiographie, sur la société et sur la culture dans le Québec des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

saint Augustin, initiateur de la philosophie théologique de l'histoire. L'extrait de *La Cité de Dieu* que nous avons placé en exergue à notre étude n'est d'ailleurs pas innocent. Il résume la vision de l'histoire du théologien ; la marche de l'humanité en la «Cité terrestre» n'aurait pour seul objet que le retour vers Dieu : à l'origine de l'humanité, Il est le seul véritable bonheur, la seule Lumière.

Afin de faciliter la lecture de notre étude, nous avons choisi de respecter l'un des traits essentiels de l'histoire selon saint Augustin : l'analogie entre l'histoire de l'humanité et l'histoire de l'individu. Notre premier chapitre portera sur le sens que Laure Conan donne à l'installation de la communauté chrétienne française dans le Nouveau Monde ; en se constituant une enclave chrétienne en Nouvelle-France, hors de tout effet destructeur, la communauté chrétienne espère se rapprocher du divin. De même, les deuxième et troisième chapitres porteront sur le sens que Conan donne à l'histoire de l'individu. Les héros conaniens ont au cœur de leur performance le devoir très chrétien de cesser de douter, d'hésiter, afin de réaliser en toute foi la volonté de Dieu. En assurant la pérennité de l'âme chrétienne (objet du chapitre deux), notamment grâce à la conservation de la mémoire du divin (objet du chapitre trois), ils s'inscrivent dans le sens de l'histoire de la chrétienté<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Loin de nous l'idée de corriger les faits historiques donnés dans chacun des romans de Laure Conan. Les erreurs, les silences, les digressions sur certains faits historiques sont pourtant nombreux. Ils seraient même utiles pour la compréhension de l'histoire selon Laure Conan. Par exemple, le silence entourant les fonctions réelles du Lambert Closse historique, qui fut soldat, notaire et marchand de fourrures, permet à Conan de magnifier le dévouement, l'esprit de sacrifice du héros, portrait qui serait assombri si l'auteur avouait les intérêts pécuniaires de l'homme. Silence aussi sur les actions de la réelle famille de Tilly (Jean de Tilly meurt en 1757, ses deux fils, Armand et Le Gardeur, lui survivent) qui quitte le Canada pour la France après la défaite française. Il semble au contraire important pour Laure Conan de montrer que la société seigneuriale canadienne-française n'a pas été décimée.

## CHAPITRE 1

### DONNER SENS À LA NOUVELLE-FRANCE

Il nous apparaît évident que l'intérêt de Laure Conan pour l'histoire ne peut être subséquent à l'étude que signait l'abbé Henri-Raymond Casgrain pour le roman *Angéline de Monbrun*. À considérer ce célèbre roman, dont la parution précède celles de ses romans historiques, nous constatons que Laure Conan y propose déjà un discours historien sur le monde, au sein duquel la présence française en Amérique du Nord prend sens, devient intelligible. En effet, Charles de Montbrun et Mina Darville (ils sont respectivement le père et l'amie d'enfance d'Angéline), qui portent tous les deux un jugement sévère à l'égard des actions de leurs contemporains, valorisent un passé qu'ils conçoivent glorieux, héroïque<sup>1</sup>. «Nous avons eu nos grandes luttes parlementaires. Mais c'est maintenant le temps des petites : l'esprit de parti a remplacé l'esprit national» (*AM* : 119), écrit Charles de Montbrun à

---

<sup>1</sup> Cette opposition entre un présent dégénéré et un passé glorieux trouve écho dans la confrontation entre le moderne Darville et le traditionnel de Montbrun pour l'obtention du pur cœur d'Angéline. Dans son article «Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan», Mair Verthuy soulignait déjà cette opposition :

*Si le père représente le Québec traditionnel, fidèle à ses origines dans la France catholique, le Québec «pur et dur», c'est un pays voué à la mort [sic]. [...] Si Maurice, par contre, représente le Québec nouveau, c'est un pays qui flanche devant les crises (voir la réaction de Maurice devant l'accident d'Angéline), qui rejette les valeurs du passé, qui fraye avec l'occupant, ce qui de fait, par personne interposée, réintroduit le vainqueur dans le triangle. (1986 : 399)*

Maurice Darville (frère de Mina et amoureux d'Angéline), l'exhortant à se méfier de cette arène politique souillée pour laquelle le jeune homme prend intérêt<sup>2</sup>.

Pour sa part, Mina Darville se désole de l'insuccès de la conquête amoureuse de son frère Maurice, qu'elle impute à un nouvel ordre social ne comptant plus de *chevalier servant*.

*Quel dommage que le temps de la chevalerie soit passé !  
Angéline aime les vaillants et les grands coups d'épée.*

[...]

*Vraiment, c'est dommage que nous soyons dans le dix-neuvième siècle : j'aurais attaché à tes larmes les couleurs d'Angéline [...]*

*Au lieu de cela, c'est le facteur qui m'apporte des lettres où tu extravagues, et c'est humiliant pour moi la sagesse de la famille. Tu sais que M. de Montbrun me demande souvent, comme Louis XIV à Mme de Maintenon : « Qu'en pensez-vous de votre solidité ? » Toi, tu ne sais plus me rien dire d'agréable, et le métier de confidente d'un amoureux est le plus ingrat qui soit au monde. (AM : 100)*

---

<sup>2</sup> À cet effet, M. Vagemmes et de Mme Dermant font aussi le constat du déclin patriotique de l'élite politique canadienne-française dans *Si les Canadiennes le voulaient...* (dorénavant *SVC*). Nous avons sous les yeux l'édition de 1974 préparée et préfacée par Rémi Tourangeau, chez Leméac, dans la collection «Théâtre canadien»), dialogue que Conan publie en 1886, cinq ans après *Angéline de Montbrun*.

*– Vous croyez donc vraiment, demanda Madame Dermant à M. Vagemmes, après avoir écouté ses réflexions sur les élections, qu'il y a chez nous abaissement du caractère et affaiblissement de l'esprit national ?*

*M. VAGEMMES – Madame, je crois que le vieil honneur français vit toujours chez notre peuple ; mais les classes élevées me semblent tristement dégénérées.*

[...]

*MME DERMANT – Alors [au temps des « Anciens Canadiens »], on avait une patrie avant d'avoir un parti.*

*M. VAGEMMES – Oui ! alors on avait du patriotisme, et aussi la fierté grande et simple, et l'éclat de la probité et de l'honneur.*

*MME DERMANT – Et maintenant, il paraît que les hommes publics passent d'un camp à l'autre comme les moutons sautent d'un champ dans l'autre pour avoir plus d'herbe.*

[...]

*MME DERMANT – C'est le mal du temps. (SCV : 40-41)*

*Mon cher, nous avons une belle chance de n'avoir pas vécu il y a quelque cent ans. Le vainqueur de Sainte-Foye eût fait la conquête du père et de la fille, et notre machiavélisme aurait échoué. (AM : 108)*

Vivant dans un pays dont le *conquérant* est dorénavant anglais, Maurice Darville, ne peut prétendre posséder l'assurance séductrice du militaire – héritier de la chevalerie – capable de conquêtes amoureuses.

Constatant un *changement* d'attitude de la part de Maurice à son égard – à la suite d'une blessure qui l'a laissée défigurée – Angéline rompt ses fiançailles et cherche à redéfinir le sens de sa vie, notamment grâce à la lecture de textes religieux et historiens. L'histoire s'avère pour Angéline un choix de lecture édifiant<sup>3</sup>. «J'ai besoin d'élever mon cœur en haut, et j'aime à voir revivre, sous mes yeux, ces gloires, ces grandeurs qui sont maintenant poussière.» (AM : 166) Et, ultérieurement, une lettre lui permettra de rejeter définitivement l'*illusion* de bonheur que représentaient ses fiançailles avec Maurice. En réponse à Angéline, qui lui envoie des offrandes et des demandes de prières pour son père décédé, le P. S.\*\*\*, missionnaire qui doit son apostolat à Charles de Montbrun, lui suggère de considérer l'ancestralité de l'Église, gage de la vérité divine.

*L'avenir disparaîtra comme le passé. L'avenir, le véritable avenir, c'est le ciel. Ah ! si nous avions de la foi.*

---

<sup>3</sup> Aucun texte historique n'est en fait mentionné dans *Angéline de Montbrun*. Seule l'héroïque figure de l'historien François-Xavier Garneau nous est décrite. «Dans ce siècle d'abaissement, Garneau avait la grandeur antique» (AM : 220) écrit l'héroïne du roman dans son journal.

*Dans les beaux jours de l'Église, être chrétien, c'était savoir souffrir. Parmi les martyrs, combien de jeunes filles ! Vous les représentez-vous pleurant le bonheur de la terre et les douceurs de la vie ? Nous aussi, nous sommes chrétiens, mais comme disait Notre-Seigneur : « Quand le fils de l'homme reviendra sur la terre, croyez-vous qu'il y trouve encore de la foi ? » Ô douloureuse parole ! Et pourquoi, si dégénérés que nous soyons, nous comprenons que le martyre est la grâce suprême, et nous n'oserions comparer aucune volupté de la terre à celle du chrétien qui pour Jésus-Christ, s'abandonne aux tourments. (AM : 231)*

C'est par la suite qu'Angéline rend définitive la rupture de ses fiançailles en brûlant le portrait et les lettres de Maurice Darville ; elle sacrifie le possible amour humain, n'adorant plus qu'un mort, son père (famille), et l'Immaculée (religion), dont elle porte dorénavant les deux images au creux de son médaillon. Elle préserve ainsi de l'oubli ceux qui, à ses yeux, méritent l'éternité.

Ce roman tient un discours historien qui attribue au passé une valeur refuge ; s'appuyant sur l'idée que le temps est destructeur, il affirme la supériorité de la tradition sur la nouveauté, la supériorité des *anciens* sur les *modernes*. Il y eut le patriotisme unissant les hommes, avant que ne survienne l'esprit de parti ; il y eut les chevaliers aux conquêtes amoureuses victorieuses, avant l'échec de Maurice, qui ne sait ni séduire Angéline, ni la garder ; il y eut des chrétiens fervents, mais une parole du Christ donne à douter de la ferveur constante des baptisés. Les autres romans de celle dont Jean-Charles Harvey disait qu'elle était « dix-septième siècle dans sa manière de concevoir les hommes et les choses » (1926 : 73) auront d'ailleurs pour cadre un passé qu'elle érige en modèle : la Nouvelle-France, l'« âge d'or » du peuple



canadien-français, avant que les pratiques politiques et amoureuses ne dégénèrent dans *Angéline de Montbrun*<sup>4</sup>. Aussi je démontrerai, dans ce chapitre, que Laure Conan, inspirée par une école historique particulière, la philosophie théologique de l'histoire, a toujours inscrit la colonisation française dans le Nouveau Monde au sein d'une épopée chrétienne : ce serait par souci de rédemption qu'un groupe constitué de Français chrétiens aurait quitté une France moribonde pour fonder, loin de tout effet corrompateur, une société idéale à l'image de la communauté chrétienne primitive.

## 1 Une philosophie théologique de l'histoire

Pour aborder adéquatement le discours historien dans les romans historiques de Laure Conan, il nous apparaît nécessaire de préciser de quelle école historique elle s'inspire. À ce chapitre, la critique littéraire demeure muette ; tout au plus énumère-t-elle les auteurs favoris de Laure Conan dont certains sont historiens : Bossuet, Sainte-Beuve, Louis Veillot, Châteaubriand, François-Xavier Garneau, Francis Parkman, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, l'abbé Étienne-Michel Faillon,

---

<sup>4</sup> Mentionnons au passage que l'instance narrative des romans historiques de Conan, postérieure à la diégèse, interpelle un narrataire qu'elle juge participer d'une société dégénérée. À titre d'exemples, l'instance narrative de *À l'œuvre et à l'épreuve* souligne que les jeunes filles du XVII<sup>e</sup> siècle et leur famille ne se plaignaient pas de la dure vie menée au pensionnat – «dans ces siècles vigoureux, personne ne songeait à s'en étonner ni à s'en inquiéter» (OE : 22) – laissant entendre que le confort est devenu par la suite une préoccupation pressante. Les mœurs semblaient aussi plus honorables. Champlain et le P. Brébeuf «se salu[... ]ent avec le noble respect qui était, alors, dans les mœurs françaises.» (OE : 63) Qui plus est, l'instance narrative soupçonne que la vie moderne menée par le narrataire ne lui permette pas de comprendre une réalité antérieure. «Au sein de la sécurité et des jouissances modernes, il est impossible de se faire une idée un peu exacte de la terrible vie des premiers colons de Montréal» (O : 263).

l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland, et Thomas Chapais<sup>5</sup>. De tous ces auteurs, Bossuet attire particulièrement notre attention, tant le discours historique de Conan semble s'inspirer des principales conclusions du théologien sur l'histoire de la chrétienté<sup>6</sup>. Dans *Élisabeth Seton*<sup>7</sup>, biographie de Conan sur la fondatrice des Sœurs de la Charité aux États-Unis, la correspondance qu'entretient Filippo Filicchi avec l'héroïne rappelle étonnamment quelques passages du *Discours sur l'histoire universelle* (1681) comme de la *Lettre à Innocent XI*<sup>8</sup> de Bossuet. Au sujet de la pérennité de l'Église, on y lit :

*Quelle consolation aux enfants de Dieu ! mais quelle conviction de la vérité quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siège de l'Église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus Christ, prince des apôtres* (Bossuet, 1961 : 941-942. C'est moi qui souligne.).

*Que la véritable Église doive tirer son origine par une succession continue d'engendremens spirituels de la société même que fondèrent les apôtres, c'est un point de sens commun.* (ES : 51. C'est moi qui souligne.)

Comme Bossuet, le personnage Filicchi affirme l'autorité savante de l'Église :

<sup>5</sup> Roger Lemoine en a fait la recension la plus complète dans le cadre de ses recherches. Lire à cet effet ses articles dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, aux tomes I et II, et l'article «Le roman historique au Canada français» (*Le roman canadien-français*, Montréal, Fidès, 1971).

<sup>6</sup> Dans son étude sur *Angéline de Montbrun*, l'abbé Casgrain écrivait : «elle possède son Bossuet, j'en suis sûr, mieux qu'aucun de nos hommes de lettres» (1884b : 416).

<sup>7</sup> Dorénavant ES. Publié par la Compagnie de publication de *La Revue Canadienne*, en 1900, nous avons sous les yeux l'édition de 1903.

<sup>8</sup> La *Lettre à Innocent XI* introduisait le *Discours sur l'Histoire universelle* auprès du pape Innocent XI. Quelques extraits les plus significatifs de cette *Lettre...* sont donnés en guise d'introduction au *Discours sur l'Histoire universelle* dans *Œuvres* de Bossuet, édition préparée par l'abbé Velat et Yvonne Champailier.

*Si notre esprit naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ? (Bossuet, 1961 : 942. C'est moi qui souligne.)*

*Tous nos efforts doivent avoir pour objet de chercher quelle est l'Église véritable parmi les sociétés chrétiennes qui réclament ce privilège. Lorsque nous avons trouvé cette église, nous n'avons plus besoin d'une plus longue étude. Croyons ce qu'elle nous enseigne, puisque la vraie Église ne peut errer. (ES : 75. C'est moi qui souligne.)*

Pour l'un comme pour l'autre, l'Église demeure l'institution détentrice de la vérité, alors que l'État pour Bossuet et le protestantisme pour Conan sont changeants, dégénérés.

*[O]n voit paraître la religion toujours ferme et inébranlable depuis le commencement du monde : le rapport des deux Testaments lui donne cette force ; et l'Évangile qu'on voit s'élever sur les fondements de la loi, montre une solidité qu'on reconnaît aisément être à toute épreuve. On voit la vérité toujours victorieuse... ; pendant qu'on voit au contraire les empires les plus florissants, non seulement s'affaiblir par la suite des années, mais encore se défaire mutuellement et tomber les uns sur les autres<sup>9</sup>. (Bossuet, 1961 : 661. C'est moi qui souligne.)*

*Un tel privilège ne saurait être revendiqué par des institutions nouvelles. Que si, pour s'en prévaloir, elles veulent fonder leur droit sur la succession d'une autre Église, voici à quel argument elles ont à répondre : L'Église dont vous procédez était dans la vérité ou dans l'erreur. Si elle était dans la vérité, vous avez eu tort de changer sa doctrine ; si elle était dans l'erreur, vous-mêmes êtes dans l'erreur. Succession légitime et innovation, sont choses qui se contredisent.*

<sup>9</sup> Cette citation est tirée de la *Lettre à Innocent XI*, dont l'abbé Velat et Yvonne Champailier donnent quelques extraits dans leur introduction au *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet.

*L'étude de la religion ne saurait être difficile. Il faut qu'elle soit à la portée de l'entendement de chacun. Les controverses ne produisent pas de bien. (ES : 75. C'est moi qui souligne.)*

Cette juxtaposition ne doit pas, cependant, nous amener à conclure que Laure Conan s'inspire de l'histoire de Bossuet. Pour nous, l'historien de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle n'est qu'une voix parmi d'autres voix d'une école historique donnée. Bon nombre d'historiographes ont fait valoir que le *Discours sur l'Histoire universelle* s'inscrit dans la lignée d'une philosophie théologique de l'histoire qui, à partir de *La Cité de Dieu* (412-427) de saint Augustin<sup>10</sup>, a imposé pour les périodes médiévale et moderne une vision du monde qui allait être reprise tant par les apologistes français du XIX<sup>e</sup> siècle que par les ultramontains canadiens-français.

Au cœur de cette philosophie théologique de l'histoire, comme de toute philosophie historique, il y a le sens de l'histoire : l'humanité, prise dans son ensemble, est ordonnée en un parcours significatif, intelligible. La marche de l'humanité est perçue telle un projet collectif orienté vers un but commun. Le particulier, le différent, voire l'exceptionnel perdent leur caractère séculier, se fondent en un ensemble que les philosophes historiens veulent cohérent : une marche de l'humanité vers son achèvement. Pour justifier un tel parcours de l'humanité, une philosophie doit prendre sa crédibilité au sein d'un quelconque discours élevé au

---

<sup>10</sup> Certains n'hésitent pas à donner au *Discours...* le titre de dernier chef-d'œuvre de l'augustinisme historique. Pour connaître l'importance de saint Augustin pour l'économie historique en Occident, lire Philippe Ariès, *Le temps de l'histoire* (Paris, Seuil, 1986), Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire* (Paris, Gallimard, 1988), Guy Bourdè et Hervé Martin, *Les Écoles historiques* (Paris, Seuil, 1990), Krzysztof Pomian, *Sur l'histoire* (Paris, Gallimard, 1999).

rang de dogme. En Occident, c'est d'abord la théologie qui a répondu à cette nécessité, et ce, depuis la publication, la rapide diffusion et la réappropriation de *La Cité de Dieu* de saint Augustin, première philosophie de l'histoire occidentale.

*Au haut Moyen Âge, le schéma dominant pour penser l'histoire procède de la Cité de Dieu de saint Augustin. Rappelons-en les lignes de force : la cité terrestre, partagée entre chrétiens et païens, et rassemblée sous forme d'Empire romain, est en marche vers la Cité Céleste. Au sein de la Cité Terrestre, pour la guider, la Civitas Dei est déjà présente sous forme d'Église. Le sens profond de l'histoire se ramène aux conquêtes de cette institution fondée par Dieu pour associer les hommes à sa propre béatitude. De cette vision résulte un statut politique et historique particulier des chrétiens : membres de la Cité de Dieu, ils sont des pèlerins en ce monde, usant de la paix relative de la Cité Terrestre pour parvenir à la paix céleste. (Bourdé et Martin, 1990 : 51)*

Cette interprétation de l'histoire de l'humanité dans la perspective du christianisme permet une acquisition capitale pour la pensée humaine. Le temps, qui jusqu'alors était jugé cyclique et demi-cyclique (sauf par les Juifs), est conçu dans une linéarité. Il y a le début de l'histoire, sa fin, et entre ces deux frontières, le temps s'écoule au gré des changements.

*Mais ces deux temps, le passé et l'avenir, comment sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Le présent même, s'il était toujours présent, sans se perdre dans le passé, ne serait plus temps, ce serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être temps, doit se perdre dans le passé, comment pouvons-nous affirmer*

*qu'il est lui aussi, puisque l'unique raison de son être c'est de n'être plus?*<sup>11</sup>. (saint Augustin, 1950 : 308)

Ce constat du changement dans le temps *prend sens* lorsque le philosophe historien, à partir d'un jugement porté sur le présent, appréhende tout l'espace temporel dont il ressort une direction du temps, soit progressive, soit dégénérative, qu'il adopte pour l'humanité entière. S'appuyant sur les textes bibliques, les théologiens de l'histoire optent pour la seconde direction : l'humanité déchue du Paradis est condamnée à la mort<sup>12</sup>.

Comme le temps linéaire désigne le déroulement irréversible des choses, des phénomènes succédant les uns les autres, le problème qui se pose pour le temps à tendance dégénérative est cette possibilité de perdre dans l'échange, de voir s'opérer une transformation lors du déroulement. Cette chose qui *est* est appelée à *n'être plus*. Il est possible cependant, d'après la pensée augustinienne, d'éterniser la grâce de Dieu. Il suffit de maintenir vivant ce qui, à l'origine de l'humanité – le

---

<sup>11</sup> Par opposition, Dieu, donné pour éternel, est hors du temps. «[O]n voit que les êtres éternels en tant qu'éternels ne sont pas dans le temps ; car le temps ne les enveloppe pas et ne mesure point leur existence» (1961 : 155) écrivait déjà Aristote. Cette éternité existe par l'absence de changement :

[I] n'y a donc qu'un seul bien, simple et, par suite, immuable : Dieu. Ce bien a créé tous les biens non simples et, par conséquent, changeants.

[...] C'est pour cela qu'on qualifie de simple la nature qui n'a rien en elle qu'elle puisse perdre ; bien mieux, ce qu'elle a n'est autre qu'elle. (saint Augustin, 2000 : 438-439)

<sup>12</sup> Cette conception dégénérative du temps chez les judéo-chrétiens trouve écho notamment chez Aristote :

[C]'est dans le temps que tout est engendré et détruit [...]. On voit donc que le temps est cause par soi de destruction plutôt que de génération [...], car le

Paradis terrestre – comme à l’origine de la chrétienté – l’Église primitive – se donne pour modèle : une *société idéale*, non encore souillée, portant en elle l’énergie, la grâce de sa rencontre avec Dieu – le Dieu qui fait l’homme à l’origine de la société terrestre, et le Dieu fait homme à l’origine de la société chrétienne.

Ce sens donné à l’histoire de l’humanité, le devoir moral de chacun de préserver un idéal originel, donne lieu à une exégèse providencialiste. Nous devons toutefois souligner la distinction qui vient à se faire entre l’histoire selon saint Augustin, et celle de ses successeurs, de qui s’inspire Laure Conan. Soucieux d’interpréter le sens des événements sacrés, des irruptions de l’invisible dans le visible, saint Augustin et ses premiers disciples ignorent délibérément les faits profanes qu’ils laissent aux chroniqueurs. Ces derniers, n’admettant d’abord aucune forme d’interprétation, se sont longtemps contentés d’aligner les faits. Or, dès le XII<sup>e</sup> siècle, les historiens intéressés aux faits profanes adoptent eux aussi l’attitude interprétative augustiniennne ; peu importe l’événement, il ne sera digne d’intérêt historique que si son sens moral révèle une part du gouvernement divin. À son illustre élève dauphin de France, Bossuet écrivait :

*[S]ouvenez-vous, Monseigneur, que le long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. [...]*

*Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d’un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l’égard de nos conseils incertains est un dessein concerté*

---

*changement est par soi défaisant ; s’il est bien cause de génération et d’existence, ce n’est que par accident (Aristote, 1961 : 158-159).*

*dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières. (1961 : 1024-1025)*

## 2. La nécessité du déplacement

Dans un essai intitulé *Genèse de la société québécoise* (1996), le sociologue Fernand Dumont expose les diverses étapes qui ont mené les Canadiens-français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment durant les décennies 1840 à 1870, à partager une première référence collective construite et repérable par eux-mêmes, pour eux-mêmes. L'acte de représentation de ce soi collectif, exigeant de nombreuses conditions, est rendu possible notamment grâce à l'avènement d'une conscience historique partagée. La société qui cherche à déterminer son identité trouve dans l'histoire la possibilité de signifier son existence.

Au moment où Laure Conan s'éveille aux réalités de la société canadienne-française, plusieurs projets de société font l'objet de débats, mais ils sont souvent réduits à un certain mutisme du haut de la chaire<sup>13</sup>. L'Église, institution en pleine

---

<sup>13</sup> L'histoire connaît un engouement certain dans le Canada français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, intérêt engendré par la parution de *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1845) de l'autodidacte historien François-Xavier Garneau. La réception immédiate de l'œuvre fut enthousiaste ; il comblait un manque majeur, l'impossibilité de pouvoir chanter les exploits d'ancêtres jusqu'alors oubliés. Reprenant le flambeau de la recherche historique, les hommes d'Église – nous songeons aux principaux historiens que sont les abbés Étienne-Michel Faillon, Jean-Baptiste-Antoine Ferland et Henri-Raymond Casgrain – ont tôt fait de proposer une histoire à leur convenance, c'est-à-



croissance dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>, s'oppose aux projets républicains des libéraux. Bien que, considérant l'histoire des Canadiens-français, les Rouges comme les clérico-nationalistes croient nécessaires «[q]ue les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes», comme l'écrivait l'historien Garneau, la finalité des deux entreprises diffère. Les libéraux imaginent les Canadiens-français se préparer à entrer dans la modernité grâce à la préservation de leurs traditions<sup>15</sup> ; les clérico-nationalistes voient dans le passé la possibilité d'asseoir leur autorité. Le discours de ces derniers laisse entendre que l'Église est une société supérieure, à laquelle est subordonnée la société civile. «En mettant la religion au cœur des coutumes de la communauté, l'Église en rehausse la qualité ; elle leur garantit une pérennité» (Dumont, 1996 : 227).

Le projet utopique qu' imagine l'Église pour la société canadienne-française répond de la conception augustinienne de l'histoire. Les clérico-nationalistes

---

dire plus conservatrice et ecclésiastique que celle du libéral Garneau. L'histoire se révèle pour eux le véhicule idéologique grâce auquel ils espèrent susciter le désir de préserver la société canadienne idéale de toute innovation qui pourrait la corrompre.

<sup>14</sup> Pape de 1848 à 1878, Pie IX proclame, dans le *Syllabus errorum*, la supériorité de la religion face aux idées modernes comme le rationalisme, le libéralisme ou le socialisme, donnant ainsi naissance à l'ultramontanisme. Suivant la ligne idéologique de Rome, l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, ainsi que son collègue de Trois-Rivières, Mgr Louis-François Laflèche, introduisent l'ultramontanisme au sein de l'Église canadienne. Les ultramontains agiront dans toutes les sphères des vies privée et publique canadiennes-françaises, notamment en politique, se posant en ardents adversaires des libéraux, les Rouges.

<sup>15</sup> À titre d'exemple, François-Xavier Garneau, libéral et nationaliste, nourri des histoires des historiens français des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, invite ses compatriotes, qui par nature sont portés à l'immobilisme, à attendre que les «grands peuples» essaient les «nouveau-tés sociales et politiques» avant d'y adhérer «graduellement».

Dans l'étude qu'il consacre à l'historiographie canadienne-française, Serge Gagnon situe *Histoire du Canada* de Garneau du côté de l'historiographie bourgeoise, destinée à la petite bourgeoisie de profession libérale des années 1830 et 1840. «Garneau parlait le langage de ses contemporains français. Un demi-siècle après lui, l'historiographie canadienne-française a rejeté les conceptions progressistes de l'histoire pour édifier un passé paradisiaque rappelé avec nostalgie.» (1978 : 196)

assurent que la société est investie d'une mission civilisatrice chrétienne qui doit prendre appui sur un passé, lui-même utopique. Les premiers moments de l'histoire – passé originel devenu mythique – sont la garantie et le modèle du temps présent<sup>16</sup>. À cet effet, cette citation de Philippe Masson, tirée d'une brochure intitulée *Le Canada-Français et la Providence*, publiée en 1875, est éloquente :

*Au point de vue du mouvement religieux dans le monde, rétrograder c'est avancer. L'époque des croisades était plus chrétienne que la nôtre. Quant à nous personnellement, nous pourrions être tenus peut-être pour rétrograder plus que de raison, vu que nous nous proposons bien sérieusement d'aller jusque dans le Paradis terrestre chercher des renseignements sur l'origine de la société, et compulsier le code des lois que Dieu lui a imposées* (Beaudoin, 1989 : 40).

Le devoir de clamer les exploits des ancêtres qu'imagine l'abbé Casgrain pour la jeunesse instruite répond de cette même conception de l'histoire. Dans la conclusion du *Mouvement littéraire au Canada*, il rend signifiante la position exceptionnelle des

---

<sup>16</sup> L'idée voulant qu'il est nécessaire de remonter aux sources de l'histoire pour y trouver des modèles de chrétiens donne lieu non pas à la construction d'un savoir historique (histoire en tant que science), mais plutôt à la récupération d'illustres faits de l'histoire (histoire en tant que morale). Selon l'abbé Camille Roy, le talent de l'historien est celui d'un habile et très moral conservateur «tenu qu'à une seule chose [...] conserver aux hommes et aux choses le caractère que, par ailleurs, nous leur connaissons» (Roy, 1935 : 109-110). De même, en guise de critique à la parution de *Silhouettes canadiennes* de Conan en 1917, l'abbé Lionel Groulx écrit, à propos du talent historique de Conan :

*C'est par sa puissance d'évocation que vaut avant tout le talent de l'historien. La collection des documents, leur critique, leur classement ne sont là que des travaux de manœuvre. [...] Non moins minutieux dans l'investigation, l'historien se souvient que tout art suppose un choix et un ordre, et qu'une résurrection n'est pas un rassemblement de poussières infinies. Des grands morts il n'exhibe que les grands ossements, ceux qui, mieux qu'un squelette entier, évoquent la puissance et la grandeur des disparus. Son effort va plutôt à l'évocation de la vie, à l'ordonnance harmonieuse des enchaînements historiques, à la reprise sur un théâtre scrupuleusement reconstruit, des gestes, des paroles et des actions d'autrefois.* (Groulx, 1917 : 247-248)

Canadiens-français dans l'histoire de l'humanité. «Issus de la nation la plus chevaleresque et la plus intelligente de l'Europe, vous [il s'adresse à la jeunesse instruite] êtes nés à une époque où le reste du monde a vieilli, dans une patrie neuve, d'un peuple jeune et plein de sève. » (1884c : 374)

Profondément croyante, Conan appuie le projet clérico-nationaliste de préserver la foi catholique, la langue et des institutions françaises. L'écriture lui permet de témoigner du projet exceptionnel dont les Canadiens ont hérité, projet qui s'inscrit dans la suite de l'épopée chrétienne dans la cité terrestre : la société canadienne-française, qui profite des forces de sa jeunesse, est mandatée par Dieu pour actualiser la société idéale primitive, préservant du coup l'héritage chrétien de l'ancienne France.

## 2.1 Un idéal à préserver

La diégèse de *À l'œuvre et à l'épreuve* invite le lecteur à suivre les démarches de Charles Garnier, jeune Français qui se fait missionnaire jésuite, pour accéder au temple des héros martyrs de la Nouvelle-France. Au début du roman, la mère du héros, Mme Garnier, laisse entendre que Charles est depuis longtemps happé par quelques modèles qui lui inspirent la vie religieuse ; elle reconnaît l'impression qu'a produit sur Charles le choix religieux de ses frères aînés, comme elle sait l'importance pour son dernier fils d'un tableau représentant Ignace de Loyola,

fondateur de l'ordre de Jésus. Après un voyage en Italie – à Rome – en compagnie d'un ami, le lieutenant Réginald de Brunand, le jeune Garnier revient à Bois-Belle. Il compte alors des modèles de plus : les premiers martyrs du Colisée. «[V]ous rappelez-vous [il s'adresse à Réginald de Brunand] notre dernière soirée au Colisée... et ce que nous disions sur le bonheur de ceux qui ont tout sacrifié à Jésus-Christ ? » (*OE* : 75) Espérant imiter les actions de ces modèles de chrétiens de l'Église primitive, il se donne pour but l'acquisition du statut de missionnaire Jésuite en Huronie, ce qui le placerait en position d'être à son tour martyrisé<sup>17</sup>. «Ah ![...] si Dieu daignait me faire la grâce d'une semblable mort !» (*OE* : 208) affirmera-t-il, après avoir écouté le Huron Cerf-Rusé lui raconter le martyre du Père Brébeuf. On ne s'étonnera donc pas que ce soit avec force détails et joie au cœur que le P. Henri de St-Joseph, frère de Charles et promu provincial des Carmes, viendra finalement apprendre à Gisèle Méliand, autrefois promise à Charles et entre temps devenue Carmélite, l'heureuse nouvelle du martyre du P. Garnier.

En actualisant le souvenir des premiers martyrs de la chrétienté, Charles Garnier accomplit en somme un pèlerinage significatif. Dès l'instant où il est décidé au martyre, en Italie, jusqu'à sa mort, en Nouvelle-France, il emprunte le même chemin – d'après la thèse messianiste canadienne-française – que la chrétienté qui, depuis l'Église primitive sous l'empire romain, et sa reconnaissance par Constantin,

---

<sup>17</sup> Bien que les premiers chrétiens soient à la fois des modèles évangéliste et martyr, Conan ne semble accorder de l'importance qu'au deuxième aspect de leur identité. Certes, le P. Garnier espère baptiser les enfants et les mourants hurons (en gardant sous silence le regret de voir aussi peu d'adultes demander le baptême, regret exprimé par les missionnaires dans *Les Relations des Jésuites*,

passé par la France monarchique, «*filles aînées de l'Église*», pour ensuite s'étendre dans le Nouveau Monde, alors que la France elle-même sombre dans le républicanisme<sup>18</sup>. Sa démarche actualise à elle seule l'histoire de la chrétienté.

Charles Garnier, incarnation de la chrétienté en marche, trouve une aide efficace auprès de Gisèle Méliand, celle-ci appuyée par le P. Henri de St-Joseph. En fait, l'acquisition du statut de missionnaire qu'espère Charles Garnier repose sur les épaules de Gisèle, véritable héroïne de ce roman. Initialement destinée à épouser Charles, Gisèle est jugée une alliée formidable par les parents Garnier qui souhaitent «*fix[er leur dernier enfant] dans le monde*» (OE : 19). Plutôt décidé à la vie religieuse, Charles a besoin du consentement de son père, mais ne peut lui parler de son désir de vocation. «*Il m'a défendu absolument de lui en parler jamais*» (OE : 99) annonce-t-il à son frère, de qui il espère une aide. Le P. Henri de St-Joseph contraint alors Gisèle à rompre l'alliance avec les parents Garnier. Il lui assigne la tâche de se substituer à Charles auprès de son père. «*[S]i vous le vouliez, je crois que vous arracheriez à mon père le consentement que Charles a tant de fois imploré en vain*» (OE : 103). Gisèle obtient un premier consentement : Charles peut se faire jésuite ; puis un deuxième : Charles part pour les missions en Nouvelle-France. En rendant possible la carrière religieuse de Charles, secondée par le P. Henri de St-Joseph, elle réalise une nouvelle alliance, religieuse cette fois. Bien qu'elle souhaite se retirer

---

Conan évite de parler d'échec). Cependant, l'instance narrative insiste tant sur le désir de sacrifice que l'œuvre d'évangélisation du P. Garnier devient anecdotique.

<sup>18</sup> Nous reviendrons sur la mort de la France dans le prochain point de ce chapitre.

dans un cloître – ce qui confirmerait l’alliance religieuse – elle doit continuer d’assurer la vocation de Charles : elle accepte de le remplacer – encore une fois ! – de devenir la fille de M. et Mme Garnier. Contrainte de soigner ses nouveaux parents, elle leur signifie cependant qu’elle ne compte pas se fixer dans le monde, comme ils l’espèrent, mais promet de retarder l’exécution de son projet tant qu’ils auront besoin d’elle<sup>19</sup>.

Outre les indispensables actions de Gisèle, d’autres personnages, historiques ceux-là, participent à la mise en œuvre du projet de Garnier, servent de modèle de vie à la façon des premiers chrétiens. D’une part, il y a les agents historiques religieux, trois personnages illustres qui sont historiquement reconnus pour avoir soumis leur ordre respectif à un exercice de *rétrogradation bénéfique*. D’abord, il y a Mère Angélique Arnaud qui prépare Gisèle – grâce à Gisèle, Charles obtient son passeport pour le martyre – au sacrifice qu’elle aura à réaliser en lui signifiant tout le mérite de la douleur. «Laissez faire le bon Dieu ; et, s’il vous envoie la douleur [...] qui élève l’âme... qui fortifie le cœur... qui l’arrache aux illusions de la vie » (OE :

---

<sup>19</sup> L’instance narrative montre d’ailleurs que seule Gisèle pouvait influencer la décision des parents Garnier. Les autres personnages qui auraient pu s’exprimer sur l’avenir de Gisèle ou de Charles demeurent silencieux. Mère Angélique apprend des parents Garnier leur résolution d’unir Gisèle et Charles, mais le texte ne donne pas à penser qu’elle a pu vouloir affirmer son opinion sur ce sujet. Bien que rendant visite à Champlain à Bois-Belle, le P. Brébeuf n’aura auprès des Garnier que l’intention de quelques civilités d’usage, encouragé par Champlain : «mes hôtes et ma femme ne me pardonneraient pas de vous laisser partir ainsi... Ils seront heureux de vous voir, ne fût-ce qu’un moment. » (OE : 67) Le P. Henri de St-Joseph, auprès de qui Charles espère une aide, se rend bien à Bois-Belle, mais il ne dit rien à ses parents. Assis au salon avec sa mère, ils sont rejoints par le magistrat et Charles, «et la conversation fort contrainte ne roula plus que sur des sujets indifférents. » (OE : 102) Le P. Henri de St-Joseph ne confronte pas ses parents ; il laisse ce soin à celle que M. et Mme Garnier espéraient marier à leur fils.

30)<sup>20</sup>. Historiquement connue pour avoir réformé Port-Royal-des-champs, Mère Angélique a su imposer une barrière entre le monastère, qui deviendra la chasse gardée des Jansénistes, et les membres de sa propre famille, les Arnaud, qui jusqu'alors imposaient leurs vues sur la gouvernance du monastère. Ensuite, Ignace de Loyola – représenté sur un tableau dans la chambre de Charles, et qui semble avoir inspiré et soutenu ce dernier dans son désir d'apostolat, puis consolé Gisèle – fonde l'Ordre de Jésus. Organe né dans la foulée de la Réforme catholique, il a charge entre autres choses de l'éducation des futurs prêtres, éducation jusqu'alors jugée déficiente. Finalement, il y a sainte Thérèse<sup>21</sup> qui, dans ce roman, est représentée dans un tableau exposé au parloir du cloître des Carmes déchaux où loge le P. Henri de St-Joseph, et qui rassure Charles à propos de sa décision de se faire Jésuite. «Il lui semblait qu'elle [sainte Thérèse] le regardait avec sympathie, qu'elle lui répétait : *Ou souffrir ou mourir.* » (OE : 98) Cette figure historique est connue pour être retournée aux pratiques de la règle primitive de saint Albert, édictée en 1209, et pour avoir fondé l'ordre des Carmes déchaux, rétablissant la clôture. Ces personnages historiques, reconnus pour la rigueur et l'austérité qu'ils ont insufflée à leur ordre dans la foulée de la Réforme catholique – qui elle-même est une réaction à la Réforme protestante qui cherchait à épurer les pratiques religieuses – deviennent donc, dans ce roman, des agents de la mission civilisatrice de la Nouvelle-France.

---

<sup>20</sup> Mère Angélique est elle-même modèle pour Gisèle. «La jeunesse a le besoin de l'admiration et du respect ; et ce que la jeune fille éprouvait en présence de l'illustre religieuse valait mieux qu'une simple émotion du cœur. » (OE : 26-27)

<sup>21</sup> Nous comprenons que la sainte représentée en une toile au cloître des Carmes ne peut être que sainte Thérèse du carmel de l'Incarnation d'Avila. À la publication de *À l'œuvre et à l'épreuve* en 1891, elle était alors la seule Thérèse canonisée. Ce ne sera qu'en 1925 que l'Église désignera sainte Thérèse du nom d'Avila, à la suite de la canonisation de Thérèse de L'Enfant-Jésus, ou de Lisieux.

Ces personnages historiques, et le P. Henri de St-Joseph, et Gisèle Méliand qui devient religieuse dans l'ordre fondé par sainte Thérèse, forment un collectif, incarnation d'un mythe fondateur : la Nouvelle-France est d'abord une entreprise religieuse, et rétrograde<sup>22</sup>.

Outre cette importante aide du corps religieux à la réalisation du projet missionnaire de Charles Garnier, le roman ne manque pas de citer l'apport de Samuel de Champlain. Apparaissant l'initiateur de la mission évangélique en Nouvelle-France à laquelle prend part le héros du roman, Champlain devient à son tour *réformateur* au sein de la chrétienté, malgré les «commerçants avides et les ministres aveugles» (OE : 53). Lui aussi agent de l'épopée chrétienne, il est celui par qui la succession de l'héritage de l'ancienne France à la Nouvelle-France sera possible. «[J]e voudrais que le Canada fût, là-bas, ce que la France a été pour l'Europe...» (OE : 50) affirme-t-il dans le salon des Garnier, insinuant une pleine prise de conscience de la succession en cours de réalisation. Les Français d'Amérique héritent d'une tâche bien précise, sorte de slogan national dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, que Conan, la foi l'aidant à ne pas craindre l'anachronisme, met dans la bouche de Champlain : «garde[r] à jamais, dans le Nouveau-Monde, la foi, la langue

---

<sup>22</sup> Parmi les aspirations sociales en vogue dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle, il y a l'utopie religieuse, conséquence de la Réforme catholique. Elle se traduit à la fois par la nécessité de l'expérience personnelle de la foi (parfois même mystique), et par la préparation et l'exécution de missions, tant en France qu'à l'étranger.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, cette utopie religieuse devient un des mythes fondateurs de la Nouvelle-France. Il résulte de la large diffusion d'un discours historien magnifiant les projets d'évangélisation des premières décennies de la Nouvelle-France, et ce malgré leur interruption abrupte due à la désorganisation des missions, à l'arrivée de Louis XIV au pouvoir et, conséquemment, à la réorientation des projets coloniaux.



et l'honneur de la vieille France ! » (OE : 51) «[I]l y aura [...] un royaume chrétien, un royaume français» (OE : 66) affirme Champlain. Mais il n'y aura un royaume que parce que la démarche et la finalité sont chrétiennes, parce que les Français à l'œuvre sont chrétiens.

*Dieu le veut, dit [Champlain], c'est évident. Si Roberval, si La Roche ont échoué misérablement, c'est que la Nouvelle-France a de hautes destinées et ne pouvait pas sortir d'une bande de repris de justice... Quant à Chauvin... un protestant ne devait pas être le fondateur de la Nouvelle-France. (OE : 67)*

Malgré les incertitudes que dit avoir Champlain quant à la réalisation de la succession, la constitution de la communauté Jésuite en Huronie confirme son œuvre. Les pratiques communautaires y sont restées les mêmes que celles qui avaient cours dans l'ancienne France. «[A]u réfectoire [...] suivant la vieille coutume féodale, à Sainte-Marie, religieux, soldats, ouvriers, domestiques mangeaient à la même table. » (OE : 187)<sup>23</sup> Cependant, il semble qu'il ne faille pas miser sur l'œuvre missionnaire en Huronie pour croire en la pérennité de l'épopée chrétienne en Nouvelle-France. La Huronie essuie les assauts iroquois coup après coup. L'œuvre missionnaire des Jésuites auprès des Hurons des Grands-Lacs est appelée à disparaître avec eux. À Sainte-Marie-des-Hurons, les demeures sont détruites. «Aujourd'hui, depuis bien longtemps, la forêt a repris possession de cet endroit célèbre. » (OE : 184) Ce ne

<sup>23</sup> Notons qu'au-delà du caractère féodal souligné par l'instance narrative, cet épisode rappelle aussi l'Eucharistie, le saint sacrifice. Les hommes de Sainte-Marie-des-Hurons actualisent le geste des apôtres qui se partageaient la même nourriture, celle du Christ, confirmation du chemin parcouru par la chrétienté depuis Jérusalem.

peut toutefois être un échec. La très croyante Laure Conan, qui semble considérer que la chute de la mission en Huronie est un mystère que Dieu se garde de révéler, n'hésite pas à prêter aux personnages missionnaires des propos qui témoignent de leur envie de mourir, de leur envie de martyre. «[I]l y aura des martyrs parmi nous... Ce serait bien une sorte de malédiction pour ce pays s'il n'y en avait pas ? » (*OE* : 153) Si la colonie doit voir le jour, il semble nécessaire qu'elle naisse grâce au martyre, tout comme la chrétienté à ses débuts, dans les catacombes.

De même qu'*À l'œuvre et à l'épreuve* actualise, par l'intermédiaire des Jésuites, les actes des premiers chrétiens, *L'Oublié* raconte l'installation d'une autre communauté chrétienne, Villemarie, cette fois constituée de chrétiens laïcs, mais tout aussi désireux d'actualiser l'Église primitive. «On veut faire revivre à Montréal la charité, la pureté de la primitive Église...» (*O* : 251) avoue Jeanne Mance à l'héroïne de la diégèse, Élisabeth Moyen, qu'elle héberge à l'hôpital. Cette dernière en témoigne dans une lettre à une correspondante de choix, Marie de l'Incarnation qui fut son institutrice : «Ils vivent comme les fidèles de la primitive Église vivaient, en attendant l'heure du martyre. » (*O* : 253) Pour Maisonneuve, Villemarie est une «œuvre rédemptrice» (*O* : 260) pour laquelle il consent à tout sacrifier : «les fondateurs de Villemarie n'ont qu'un but, la gloire divine. On ne reçoit pas le baptême pour se tenir à l'écart des intérêts de Jésus-Christ...» (*O* : 246-247)<sup>24</sup>

---

<sup>24</sup> Dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle, l'utopie religieuse, revue par Laure Conan dans *À l'œuvre et à l'épreuve*, accompagne une autre utopie qui la complète : une utopie sociale, dont le modèle le plus abouti sera Villemarie, une société que les membres de la Compagnie du Saint-Sacrement imaginent différente et éloignée de la société mondaine française. À la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, les historiens cléricalo-nationalistes, à commencer par l'abbé Faillon, sulpicien français, consacrent de

Cependant, le modèle actualisé à Villemarie n'est plus l'acte martyr des premiers chrétiens, bien que la position stratégique de la communauté et l'épisode de Daulac – Dollard des Ormeaux – donné dans le dernier tiers du roman, frisent le sacrifice. Certes, les Montréalais comptent se sacrifier. Mais cette fois, la nouvelle Église primitive va se défendre grâce au secours des gens de guerre, qui eux-mêmes prennent modèles des chevaliers du temps des Croisades prêtant armes et bras à la défense de la chrétienté. Villemarie y est une bourgade guerrière, «un champ de bataille bien souvent ensanglanté» (O : 227), «un rempart pour la Nouvelle-France» (O : 231) dirigé par le «chevalier de la Vierge» (O : 230) ; les fermes y sont des «nids de soldats» (O : 228). «[O]n venait à Montréal pour faire la guerre aux Iroquois, qui sont les grands ennemis de la foi» (O : 246) affirme Jeanne Mance à Elisabeth, alors qu'elle lui explique les raisons de sa venue à Villemarie<sup>25</sup>.

Ces soldats sont des guerriers chrétiens dont Maisonneuve souligne la noblesse.

*Nous autres [il fait une comparaison avec les Puritains de la Nouvelle-Angleterre], nous subissons la guerre, mais nous voulons la paix... Nous voudrions ne former avec ces malheureux qu'une seule famille ; nous voudrions leur donner la civilisation, la foi, tous les biens. (O : 233)*

---

nombreuses pages à l'histoire de Villemarie. Malgré qu'elle n'ait duré qu'un peu plus d'une décennie, elle devient sous leur plume le modèle fondateur des communautés chrétiennes du Canada.

<sup>25</sup> Cette *guerre sainte* fait écho à la thèse de Casgrain qui, depuis *Histoire de Mère Marie de l'Incarnation* (1864), explique que le projet chrétien de la Nouvelle-France s'inscrit à la suite des Croisades, qu'il considère être l'acte glorieux de la France.

Dans la préface à la deuxième édition de *L'Oublié*, l'abbé Bourassa n'hésite pas d'affilier les soldats de Villemarie aux Croisés à Jérusalem.

*Ils devaient être, dans la pensée des fondateurs, les auxiliaires laïques des missionnaires, les défenseurs armés de la mission, une sorte de milice chrétienne, préposée à la garde de la cité de Marie, comme jadis les chevaliers de St-Jean de Jérusalem montaient la garde autour des lieux saints et protégeaient la marche des pèlerins contre les attaques des infidèles. (1902 : XVI)*

Le héros de la diégèse, le major Lambert Closse, est l'un de ces nobles soldats de la Vierge, et c'est bien sûr le plus valeureux d'entre eux. Dès le début de la diégèse, le lecteur apprend que le héros est animé d'un seul désir : défendre Villemarie contre les incursions iroquoises, mais sans vouloir être reconnu, immortalisé dans ce geste. L'arrivée d'Élisabeth Moyen à Villemarie perturbe ses projets. En le protégeant de l'attaque de Cœur-de-Roc, un Iroquois mourant qui espérait l'assassiner en lui tendant un piège, Élisabeth devient héroïque, asservit le cœur de Lambert, devient digne d'être son épouse. Épris d'elle, il demande sa main, croyant rompre son engagement envers la Vierge Marie<sup>26</sup>. Or, c'est précisément grâce à ce mariage que Lambert Closse peut réaliser son souhait. Attaché à la terre qui lui permet de faire vivre sa jeune famille, il ne peut participer à l'expédition de Daulac. L'oublié n'aura pas tout l'éloge entourant le décès des héros du Long-Sault.

---

<sup>26</sup> Dans la préface de *L'Oublié*, l'abbé Bourassa écrivait, à propos du mariage de Lambert Closse : «C'était un chevalier chrétien dans la force du terme. Mais d'autres chevaliers chrétiens, avant et après lui, ont aimé à la fois «Dieu et leur dame», et rien n'empêchait le sergent major de Villemarie de faire comme eux. » (1902 : IX)

Mourant tout de même à la défense de Villemarie – «Il est mort pour Dieu et pour ses frères – c'était la fin qu'il souhaitait» (*O* : 312) – ses funérailles sont loin d'équivaloir celles des compagnons de Daulac : contrairement aux grandes pompes réunissant, en plein jour, tous les habitants de Villemarie, les funérailles de Lambert Closse auront lieu à l'hôpital, de nuit.

Cette bourgade guerrière, nouvelle Jérusalem du temps des Croisés, permet surtout à Conan d'introduire la femme *dans* la Nouvelle-France. Dans *À l'œuvre et à l'épreuve*, le problème est détourné : Gisèle Méliand reste en France, Charles Garnier assumant seul – en apparence – l'œuvre missionnaire. Pour Élisabeth Moyen, la réalité est autre. La jeune orpheline, captive des Iroquois, arrive à Montréal grâce à l'héroïsme du major Lambert Closse. Ce dernier, ayant capturé le chef iroquois La Plume au péril de sa vie, a pu l'échanger contre la prisonnière. Bien que cet échange à égalité entre un chef et une femme humilie La Plume – «Les Visages-Pâles n'ont point d'esprit [...] jamais une femme n'a valu un guerrier. » (*O* : 236) – il semble aller de soi pour les habitants de Villemarie qui accueillent triomphalement Élisabeth : «Soudain la porte extérieure s'ouvrit toute grande, et Claude de Brigeac parut radieux, glorieux, donnant la main à la jeune fille, à qui un groupe de Français faisait une sorte de triomphe. » (*O* : 237)<sup>27</sup>

---

<sup>27</sup> Bien que Gisèle Méliand, l'héroïne de *À l'œuvre et à l'épreuve*, demeure en France, l'instance narrative de ce roman parle déjà de l'arrivée des femmes dans la colonie. S'adressant au P. Jérôme Lallemand, le P. Brébeuf, qui par ailleurs constate la fragilité de l'entreprise missionnaire, annonce déjà que l'échec de la colonisation de la Nouvelle-France n'est plus une éventualité, car des femmes s'installent dans le cœur du territoire du nouveau monde.

Le destin de Lambert Closse et d'Élisabeth Moyen pourrait aisément ressembler à celui de Charles Garnier et de Gisèle Méliand, si ce n'était le statut de laïc de Lambert qui lui permet le mariage, encouragé par Maisonneuve. Comme le P. Henri de St-Joseph, le gouverneur de Villemarie anticipe le destin des deux héros. Il laisse entendre à Lambert Closse tout le mérite de la famille chrétienne. «Je ne puis voir la fumée de ces toits [des maisons des familles], dit Maisonneuve, sans penser qu'elle monte vers Dieu, comme un encens très pur.» (O : 261) De même, il refuse de confier Élisabeth à sœur Marguerite Bourgeois, seule religieuse de Villemarie dans ce texte. Maisonneuve lui évite ce modèle, lui préférant Jeanne Mance, celle qui soigne les soldats blessés. Et qui deviendra la mère d'Élisabeth. À la porte de l'hôpital, Lambert Closse l'annonce à «l'héroïne de Villemarie» : «Je vous amène une orpheline, dont vous allez devenir la mère» (O : 241).

À propos des modèles chrétiens qui animent les personnages de *L'Oublié*, il est intéressant de constater le glissement qui s'est produit depuis *À l'œuvre et à l'épreuve*. Dans le premier roman, les modèles de chrétiens qui inspirent et assurent l'œuvre missionnaire de Charles Garnier sont des religieux enfermés dans des

---

[I]l faut que je vous dise un mot de la grande merveille de Québec : je veux parler des Ursulines et des Hospitalières. Non, si menacée qu'elle soit, la colonie ne saurait périr... Dieu enverrait plutôt des anges pour défendre des femmes si généreuses... si charitables... (OE : 188)

Dans *L'Oublié*, les soldats de Villemarie incarnent en quelque sorte ces *anges* envoyés par Dieu pour défendre les Hospitalières et les Ursulines qu'imaginait Brébeuf dans *À l'œuvre et à l'épreuve*. Or, dans *L'Oublié*, ce sont deux femmes qui méritent le titre d'«ange» : «Vous savez, n'est-ce pas, dit [Maisonneuve à Élisabeth] que Montréal a deux anges ? » (O : 239) Le fondateur de Villemarie songe à l'infirmière Jeanne Mance (à l'image des Hospitalières de Québec, quoique laïque) et à sœur Marguerite Bourgeois (future enseignante qui est à Villemarie ce que sont les Ursulines à Québec).

cloîtres, aux possibilités d'actions concrètes restreintes – Ignace de Loyola et sainte Thérèse ne sont tout de même présents que sous forme picturale ! Mais en leur qualité de religieux, ils ont une autorité certaine sur leurs destinataires. À l'opposé, dans *L'Oublié*, les modèles chrétiens que sont Maisonneuve, Jeanne Mance et Daulac sont des figures emblématiques de Villemarie qui participent activement à sa construction<sup>28</sup>. Ce sont des célibataires laïcs, les uns assurant la défense de Villemarie (Maisonneuve et Daulac), une autre assumant le soin des blessés (Mance). Leur ascendant sur les héros de la diégèse tient plutôt d'un rapport de compagnonnage que de l'autorité supérieure. Lambert Closse seconde Maisonneuve, le remplace même lorsque ce dernier passe en France. Élisabeth Moyen pourvoit aux soins des blessés au côté de Jeanne Mance, et même assume seule la garde de l'hôpital lorsque Mance est victime d'une chute. En fait, seul l'héroïsme de Daulac sort du quotidien par ailleurs héroïque de Villemarie. Le souvenir de l'acte de bravoure de ce jeune homme et de ses compagnons sert d'exemple à Closse, réveille son ardeur héroïque momentanément endormie sur sa terre.

Comme Sainte-Marie-des-Hurons, Villemarie est une œuvre chrétienne, une actualisation de l'Église primitive. Mais là où les Jésuites ont échoué sous l'assaut des Iroquois, les soldats de la Vierge, humanisés, résistent. Ils assurent la protection et la régénération de l'enclave chrétienne ; ils veillent à sa pérennité.

---

<sup>28</sup> Nous ne retenons pas pour modèle ce moine du VI<sup>e</sup> siècle, que Lambert donne en exemple à Élisabeth afin de lui faire accepter le «dur labeur» qu'exige le travail de la terre, parce que ces deux jeunes mariés n'envisagent pas l'agriculture telle une priorité. Pour Lambert, ses principaux efforts semblent destinés à Villemarie. «Avant tout, je suis soldat. » (O : 286)

L'espoir de Champlain de voir la Nouvelle-France occuper une position privilégiée au sein de l'épopée chrétienne, et l'assurance de Maisonneuve et de Mance quant à la réalisation de l'œuvre, ne laissent pas présager ce qui allait advenir de la colonie. Dans *L'Oublié*, Villemarie pouvait espérer être éternelle grâce à la protection du soldat et à la fondation d'une famille. Haut lieu défensif de la Nouvelle-France, le Québec de *La Sève immortelle* est occupé par l'Anglais<sup>29</sup>, malgré la victoire française sur les plaines de Sainte-Foy. La ville militaire est en ruine. «Soixante-huit jours de bombardement avaient accumulé partout les décombres. Les églises, en partie démolies, n'avaient plus de clochers, et le drapeau britannique flottait sur le château Saint-Louis.» (*SI* : 116-117) La question que pose le dernier roman de Laure Conan est de savoir comment assurer la continuité de l'épopée chrétienne en Amérique, comment préserver les valeurs héritées de l'ancienne France, si le militaire canadien ne peut plus défendre sa patrie, s'il lui faut assumer la présence, et même l'influence du protestant anglophone attaché à l'empire britannique. Contrairement à Charles Garnier et à Lambert Closse qui vivent et meurent héroïques, ce à quoi ils aspiraient, Jean de Tilly, militaire de carrière, et jugé héros de Sainte-Foy<sup>30</sup>, semble devoir dorénavant conjuguer son héroïsme au passé. «La Nouvelle-France a été une œuvre d'héroïsme ; c'est le temps

---

<sup>29</sup> Dans *L'Oublié*, Villemarie est le rempart contre l'Iroquois, venant de l'ouest, de l'intérieur du continent. Cependant, dans *La Sève immortelle*, le statut de ville rempart est attribué à Québec qui doit freiner l'avancée de l'envahisseur, l'Anglais, venant de l'est, de l'océan.

<sup>30</sup> «[L]a Nouvelle-France devait tomber noblement. Jean de Tilly avait donné son sang pour l'honneur de la race glorieuse...» (*SI* : 107)



de s'en souvenir. » (SI : 159)<sup>31</sup> Il ne lui sera plus possible d'y mener une carrière militaire, tâche dévolue dorénavant à l'Anglais.

Malgré l'apparence de rupture dégénéréscente, conséquence de la défaite française, Jean de Tilly a pourtant droit au spectacle de l'immobilisme. En ce sens, l'instance narrative décrit un univers canadien inchangé.

*Debout à la fenêtre, Jean de Tilly considéra le paisible horizon qui demeurerait toujours le même, malgré tous les bouleversements... En face, à l'autre bord du fleuve, la croix de l'église de la gracieuse Pointe-aux-Trembles s'élevait au-dessus des arbres d'or. Les modestes maisons, espacées le long des chemins, n'avaient pas été détruites. (SI : 157)*

La campagne, l'Église, et l'habitant demeurent. En visite chez sa mère, Jean de Tilly est à même de le constater. «Un parfum de la vie primitive, simple et rustique, l'enveloppa, le pénétra. Il sentit comme ses aïeux avaient aimé ce coin de terre conquis pied à pied sur la forêt.» (SI : 157)<sup>32</sup>

---

<sup>31</sup> Cet héroïsme au passé fait écho à l'appellation *époque héroïque* choisie par les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle pour qualifier la courte période (1608-1663) pendant laquelle s'installent les premières communautés religieuses. Parce qu'elles se sont installées dans la colonie avant que le gouvernement royal prenne en charge, dès 1663, l'administration et le peuplement de la Nouvelle-France, ces historiens y voient la confirmation de l'idée selon laquelle la société canadienne-française est fondée sur la religion. À l'époque héroïque – vivre au temps de l'origine – succède, d'après ces historiens, l'époque historique – se souvenir du temps de l'origine.

Laure Conan ne fait en quelque sorte que déplacer l'appellation *époque héroïque* pour l'accoler à la Nouvelle-France.

<sup>32</sup> Cette impression d'un univers clos, inchangé, organisé autour d'une communauté rurale, fait écho à une nouvelle réalité sociale dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les Canadiens-français ne se reconnaissent pas dans le nouvel ordre social né de l'urbanisation et de l'industrialisation, apportant avec elle son

De même, le personnage de Guillemette de Muy, cousine de la famille de Tilly, arrivée au manoir alors que les troupes françaises se repliaient sur Montréal, assure la pérennité du manoir de Saint-Antoine-de-Tilly. Elle apporte dans ses bagages un sac de grains de blé envoyé par son père – des grains de blé français – à la famille de Tilly. Par ce geste, elle assure la viabilité de la campagne (opposée à la ville, en ruine). Le Gardeur de Tilly, frère de Jean, qui ensemece ces grains, envisage avec bonheur la prochaine récolte. Installée dans la seigneurie des de Tilly, la jeune femme profite de la présence anglaise afin d'améliorer la situation de la famille. Courtisée par l'officier Laycraft, elle tire parti de ses charmes ; elle procure à Le Gardeur un cheval, puis de la poudre et du plomb... et finalement elle lui obtient la restitution du manoir, occupé jusqu'alors par les officiers anglais. Elle permet aux de Tilly d'actualiser le geste de leurs ancêtres qui, depuis le tout début de la colonie, profitent de la terre de Saint-Antoine. Cependant, malgré les attentions de l'officier anglais, malgré l'avenir confortable qu'il lui promet par le mariage, Guillemette refuse d'épouser un protestant.

Guillemette de Muy et Mme de Tilly demeurent confiantes dans l'avenir du Canada. Elles ne tiennent cette assurance en un avenir prometteur que parce qu'elles croient devoir veiller à ce que rien ne change.

*Regarde, mon petit Jean, lui avait [...] dit [Mme de Tilly], en l'enlevant dans ses bras, regarde ces graines ailées ; le vent va les*

---

flot d'immigrants qui s'installent dans les villes. Ils se retrouvent désormais entre eux au sein de la famille, de la paroisse, de la communauté rurale.

*prendre et les porter où Dieu veut voir un peuplier. Ces petites graines, elles renferment des arbres, beaucoup de grands arbres, des forêts peut-être. (SI : 153)*

Le sens de l'histoire du Canada se trouve tout entier dans cet enseignement que Mme de Tilly avait servi au jeune Jean. La France voit partir au loin ses enfants, mais ceux-ci demeurent français, demeurent peuplier. Dieu veut voir croître la Nouvelle-France loin de sa mère patrie, en un nouvel espace rempli de promesses. «[L]e Canada doit rester catholique... il faut que, dans notre pauvre pays, Jésus-Christ, toujours, ait ses autels.» (SI : 197) Le Canada doit poursuivre l'œuvre chrétienne, demeurer à l'image de la société idéale primitive.

Au fil de la diégèse, le héros de la bataille de Sainte-Foy découvre la réalité nouvelle de la colonie. Il conçoit d'abord que la défaite française est une rupture dégénérante. Convaincu qu'il n'est plus possible pour un Canadien-français, à la fois de défendre sa patrie et de vivre sur ses terres compte tenu de la présence anglaise, Jean se résout à laisser son frère s'occuper seul du manoir, espérant partir en France poursuivre sa carrière militaire et vivre auprès de Thérèse d'Autrée, fille d'officier français. Il lui faudra les arguments de sa mère le rappelant à son devoir. «Aujourd'hui, la guerre est finie. C'est à l'obscur, à l'incessant combat contre les misérables difficultés de l'existence qu'il faut tout sacrifier... La survivance de notre race est à ce prix.» (SI : 205) Mme de Tilly demande à son fils, en somme, de rester le même, de conserver l'attitude du combattant pour sa patrie. Cependant, elle lui signifie qu'il lui faudra se montrer humble : il ne pourra plus parader comme il l'a

fait à Québec, au retour de Carillon. Le combat sera certes moins éclatant, mais, au nom de la préservation de la société idéale primitive, nécessaire.

Aux modèles religieux de *À l'œuvre et à l'épreuve*, et à ceux, laïcs, de *L'Oublié*, la diégèse de *La Sève immortelle* ajoute des modèles de persévérance membres d'une même famille. D'une part, il y a les femmes de la famille. Le Gardeur ne manque pas de rapporter à Jean les actions et les paroles témoignant de la fierté nationale de Guillemette de Muy<sup>33</sup>, espérant ainsi susciter chez son frère le sentiment du devoir envers sa patrie. De même, Le Gardeur rappelle à Jean la confiance de Mme de Tilly en la survie de la colonie. «[E]lle se refuse à croire que le Canada va devenir anglais.» (SI : 124) D'autre part, l'instance narrative souligne la noblesse de la famille de Tilly. «Il faut tenir aux privilèges de la noblesse... Le premier à l'effort, au combat, au sacrifice.» (SI : 161) «Monsieur de Tilly a de la naissance. Sa noblesse est de bon aloi. [...] Il y a eu des Tilly aux Croisades.» (SI : 186-187) Cette noble ascendance française a une valeur certaine ; les croisés sont, d'après l'abbé Casgrain, ce que la France a fait de plus beau pour la chrétienté. Famille associée aux armes, les de Tilly passent parmi les premiers en Nouvelle-France – ce qui, en soi, a une grande valeur – et s'installent sur une terre qu'ils défrichent.

*Sous la terre canadienne [...], il y a cinq générations de Tilly.  
Québec n'était qu'un petit poste perdu dans la forêt sans bornes,*

---

<sup>33</sup> Guillemette elle-même dit subir la «dominante influence» (SI : 172) d'une parente, Charlotte de Muy, devenue religieuse ursuline sous le nom de Mère Sainte-Hélène.

*quand votre ancêtre, Jean de Tilly, vint s'y établir [...] Sa pauvre maison, avec les étoiles au-dessus, la forêt tout autour, parlait à votre imagination. (SI : 204)*

Bien que militaire, cette famille s'est intéressée à la terre, ce que doit actualiser Jean de Tilly. Sa mère le lui signifie : il doit, à son tour, devenir modèle. «Avez-vous réfléchi à votre responsabilité vis-à-vis de ceux qui vont rester... qui ont tant besoin d'exemples et d'encouragements ?» (SI : 204)

Ainsi, contrairement aux modèles historiques des précédents romans, des modèles à l'origine d'une communauté, le roman *La Sève immortelle* s'achève sur la promesse d'un nouveau modèle. Jean de Tilly, héros fictif<sup>34</sup>, permet la poursuite de l'épopée chrétienne. En épousant Guillemette – celle qui jusqu'alors a permis la viabilité de la terre – Jean de Tilly assure la continuité de la famille catholique canadienne, fondement de la société. Guillemette n'épousera pas le protestant, ni Jean une Française. Le militaire en pays conquis se décide enfin de prêter renfort à Guillemette qui, seule, confrontait – profitait des bontés de – l'Anglais<sup>35</sup>.

---

<sup>34</sup> Contrairement à un Charles Garnier ou un Dollard des Ormeaux (Lambert Closse, «oublié» par les contemporains de Laure Conan, est pourtant un personnage influent à Villemarie, mentionné dans *Les Relations des Jésuites*), l'histoire n'a pas retenu le personnage Jean de Tilly (militaire de carrière, il décède en 1757, et ses deux fils, Armand et Le Gardeur de Tilly, quitteront le Canada pour la France). Nous croyons qu'en choisissant Jean de Tilly, Laure Conan cherchait à souligner l'influence de la noblesse seigneuriale dans la campagne canadienne-française. La seigneurie Saint-Antoine de Tilly, non loin au sud de Québec, portant le nom de leur famille, survit à la conquête anglaise comme la plupart des seigneuries canadiennes-françaises. Assurant le lien entre la Nouvelle-France et le régime anglais, la seigneurie, cadre de la vie rurale, est le gage de l'immobilité.

## 2.2 Loin de la France

Que les personnages croient pouvoir reproduire en Nouvelle-France une société idéale fidèle à l'origine, au nom d'une présumée succession légitime voulue par Dieu, n'explique pas pour autant la raison du déplacement d'une communauté chrétienne sur le nouveau continent. Sur ce point, l'instance narrative de chacun des trois romans historiques de Laure Conan, fidèle au discours clérico-nationaliste, donne la même réponse : la France, « fille aînée de l'Église », rongée par le temps destructeur, ne peut plus assumer la préservation de l'héritage chrétien<sup>36</sup>. Bien que les personnages clament leur amour pour la France, une France idéalisée, détentrice de grandes valeurs chrétiennes, c'est une France au passé, à laquelle l'instance narrative oppose une autre France, celle-là bien moins honorable. Ses institutions s'écroulent, ses intérêts s'éloignent de ceux de la Nouvelle-France, ses valeurs de foi et d'honneur qui étaient autrefois les siennes sont oubliées au profit de la recherche des plaisirs mondains. La Nouvelle-France apparaît la solution providentielle afin de conserver la société chrétienne à l'abri des changements qui affectent la France.

Dans *À l'œuvre et à l'épreuve*, seul roman historique conanien dont l'action se déroule aussi en France, l'instance narrative insiste sur la dégradation des lieux,

---

<sup>35</sup> Sur les modèles publics, les figures militaires que sont Montcalm, Lévis ou Vaudreuil, nous reviendrons dans la suite de ce chapitre.

<sup>36</sup> Dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un discours historien, qui déjà imagine la fondation de la Nouvelle-France dans un rapport de succession avec la France, voit dans la Conquête anglaise le point culminant et la fin de la dite succession. Ce discours salue la Conquête anglaise telle une grâce accordée par la Providence préservant la société canadienne-française de l'horreur de la Révolution française, notamment des persécutions à l'égard du clergé.

signe d'un temps destructeur à l'œuvre. Les descriptions de l'abbaye Port-Royal-des-champs sont révélatrices. Malgré le prestige qu'inspirent ces lieux nouvellement réformés par Mère Angélique Arnauld, l'action du temps destructeur fait son œuvre.

*L'église allait s'ensevelissant par le travail du temps ; et, à cette époque, on n'y entrait plus qu'en descendant une dizaine de marches. (OE : 22)*

*ces escaliers de pierre usés par tant de pas lourds ou légers [...] les vieilles fresques à demi effacées (OE : 32).*

Malgré cette dégradation avancée, il est encore possible d'y vivre. «La salle était sombre. Les murs, noircis par le temps, suintaient la tristesse et le froid. Mais l'élève qui lisait, lisait très bien, et avait une voix singulièrement agréable. » (OE : 24) L'instance narrative, postérieure à la diégèse, mentionne que ce «trop fameux monastère auquel se rattachent de si grands noms et de si étranges souvenirs de renoncement et d'orgueil» (OE : 21) accueillera encore sous son toit les Jean Racine et Blaise Pascal, et que Mme de Sévigné aura de bons mots pour l'abbaye. Pourtant, la même instance anticipe la mort prochaine : «La célèbre abbaye, qui fut, moins d'un siècle après, démolie jusqu'en ses fondements, bouleversée jusqu'en son cimetière par ordre souverain, était alors dans toute la gloire de sa réforme» (OE : 21). Le cloître des Carmes déchaux, où réside le P. Henri de St-Joseph, frère de Charles Garnier, est décrit dans les mêmes termes que les bâtiments de Port-Royal-des-champs. C'est «un vieil édifice, d'aspect imposant, entouré de murailles

élevées[, d'] un porche étroit qui conduisait à une cour circulaire[, de] murs dégradés» (*OE* : 97).

Ces demeures, qui logent – ou logeront – les personnes qui aideront Charles à gagner la Nouvelle-France, contrastent avec la splendide et ensoleillée retraite de Bois-Belle, propriété des Garnier. La demeure «[m]eubl[e] avec un goût parfait» (*OE* : 45), baignée de lumière, est entourée d'un jardin duquel la propriété mérite son nom. Cependant, Champlain, comme Charles Garnier, lui préfère un ailleurs. «[V]otre jardin [avoue Champlain à M. Garnier] si magnifique ne me plaît pas comme un petit jardin que j'ai, là-bas, au bord du St-Laurent.» (*OE* : 56) Pour sa part, Charles, de retour de voyage, ne quitte plus sa chambre, plus attentionné à «son travail» qu'aux divertissements. Il ne prend part aux beautés de la nature – le voyage au Havre, la promenade dans le jardin – que sur invitation. Charles Garnier et Champlain trouvent refuge ailleurs qu'à Bois-Belle, en un lieu qu'ils jugent incomparable : la Nouvelle-France.

En fait, Bois-Belle permet aux personnages de se mesurer aux tentations que suscitent les néfastes plaisirs mondains qui semblent gagner la France. Au début de la diégèse, alors que Gisèle apprend qu'elle quitte Port-Royal-des-champs pour Bois-Belle, Mère Angélique lui donne cet avertissement : «La jouissance est pleine de périls... elle n'a jamais rien produit de grand [...] n'attendez pas trop du monde et de la vie.» (*OE* : 28) Après avoir quitté l'austère pensionnat, Gisèle, qui fait fi de l'avertissement de Mère Angélique, se plaît au monde de Bois-Belle.



*Je suis contente... je suis heureuse [...] C'est si beau d'avoir un horizon, d'avoir du soleil. [...] Si je m'écoutais, je chanterais sans cesse [...] et j'ai de si belles robes longues [...] je ne résiste pas toujours à l'envie de faire des fromages [...]*

*Elle avait des gaietés folâtres, des gaietés d'enfant*

*[M. Garnier] la promenait dans les musées, dans les palais, dans les lieux historiques. (OE : 37-38)*

Mais profiter des plaisirs mondains ne permet pas de comprendre la vie telle qu'elle est, c'est s'illusionner sur un bonheur qui n'égale en rien celui de l'autre vie, après la mort... et qui se mérite. «L'avez-vous cru que cette vie fut la vie», écrivait Conan en exergue de son roman *Angéline de Montbrun*<sup>37</sup>.

Confrontée au désir de Charles de se faire religieux, Gisèle le voit quitter la résidence mondaine de Bois-Belle où ils auraient pu vivre heureux. L'exemple du P. Henri de St-Joseph, qui a quitté la demeure familiale pour une vie cloîtrée, et de Charles, qui souhaite les missions en Nouvelle-France, lui témoignent tous deux du véritable bonheur, que n'égale en rien ce qu'offre la splendide résidence des Garnier. Gisèle Méliand choisira à son tour l'univers clos, hors du monde français, hors de Bois-Belle. S'il est une *vraie* France qui demeure – quelque temps, du moins, avant l'intervention du gouvernement royal laïc – elle est derrière les murs d'un cloître.

Dans *L'Oublié*, la France laïque est absente, bien que les Montréalais espèrent son aide. L'entrée massive des Iroquois sur le territoire dans le but de réduire la

---

<sup>37</sup> La quête du bonheur fera l'objet du prochain chapitre.

Nouvelle-France à néant<sup>38</sup> met en scène l'entreprise de Daulac : une tentative de diversion précédant le renfort français espéré par les Montréalais. «La France ne nous laissera pas toujours sans secours ; ce qu'il faut, c'est gagner du temps. » (*O* : 290) Mais ce secours ne viendra que trois ans plus tard. Non seulement la témérité des compagnons de Daulac est mise en évidence, mais la déficience du renfort français montre l'importance, déjà, de ne plus compter sur une France laïque, dont le pouvoir royal se montre indifférent aux intérêts canadiens<sup>39</sup>.

D'ailleurs, les principales figures fondatrices de Villemarie sont dépeintes tels des hommes et des femmes qui n'attendent rien du gouvernement royal français. Ils disent n'écouter qu'une seule autorité, la Providence. Messieurs Olier et de la Dauversière, de fervents chrétiens connus pour avoir initié la Société de Notre-Dame, recrutent les membres de leur Société à coup de visions et de miracles. Maisonneuve raconte à son secrétaire Claude de Brigeac :

*[J]e désirais me retirer du monde, sans pourtant abandonner la profession des armes. Aussi je fus ravi quand M. de la Dauversière me parla de cette ville [...]*

*Le saint M. Olier avait le premier conçu ce projet hardi... On disait tout bas que l'ordre de fonder une ville à Montréal, en l'honneur de la Vierge, lui était venu du ciel... Ce que je puis affirmer, c'est que M. Olier et M. de la Dauversière avaient de l'île de Montréal une connaissance plus exacte que je n'en ai encore à l'heure qu'il est. (*O* : 231-232)*

<sup>38</sup> C'est du moins la thèse que Conan et bon nombre de ses contemporains défendent afin d'expliquer les conflits entre les Français et les Iroquois autour des années 1660.

<sup>39</sup> Dans *À l'œuvre et à l'épreuve*, le P. Brébeuf disait d'ailleurs que «[l]es rois ne doivent songer à s'emparer des pays idolâtres que pour les soumettre à Jésus-Christ. » (*OE* : 66) Ce dont ne semble plus se préoccuper le gouvernement français.

De même, Jeanne Mance raconte à Élisabeth Moyen les circonstances de sa venue en Nouvelle-France :

*Toute mon âme s'en allait vers la Nouvelle-France. [...] [J]e ne voyais pas ce que j'y pourrais faire... je le compris, quand je rencontrai M. de la Dauversière à La Rochelle. Il m'était inconnu... lui, non plus, ne m'avait jamais vue ; mais me saluant par mon nom, il me parla de cette ville (O : 247).*

Pour leur part, les pionniers de Villemarie ne reconnaissent que le commandement de leur «Reine», la Vierge Marie. «[L]a fondation de Villemarie est un dessein venu du ciel [...] L'île de Montréal appartient à la sainte Vierge.» (O : 229-230)

Dans *À L'œuvre et à l'épreuve* puis dans *L'Oublié*, la France laïque s'est désintéressée du religieux au point de ne plus participer – ou si peu – à l'évangélisation, à la colonisation et à la protection de la Nouvelle-France. Conséquemment, *La Sève immortelle* permet à Laure Conan d'annoncer la mort de la France : celle-ci, ayant rejeté définitivement les valeurs ancestrales de foi et d'honneur qui étaient autrefois les siennes, non seulement n'assure plus la protection de la colonie, mais montre que son inaction est bénéfique dans la mesure où les principes qui guident les militaires français n'ont plus pour but la défense de la chrétienté. Lévis et Vaudreuil, les deux principaux modèles militaires historiques de Jean de Tilly<sup>40</sup>, témoignent en ce sens du fossé qui s'est creusé entre la France et le

---

<sup>40</sup> Nous devrions plutôt parler de trois modèles militaires historiques. Outre Vaudreuil, dont Jean de Tilly cautionne les décisions militaires, les commandants français Montcalm et Lévis, l'un mort sur

Canada. Alors que Lévis aurait voulu «brûler [Québec] plutôt que de le livrer» (SI : 117) aux Anglais, Vaudreuil signe la reddition de la ville, comptant ainsi préserver la population canadienne-française de conflits armés perdus d'avance.

– *Le colonel d'Autrée est furieux [dit le docteur Fauvel]... Il aurait voulu la lutte jusqu'au bout.*  
 – *Il est Français... Monsieur de Vaudreuil est Canadien... il n'a pas le cœur d'ajouter inutilement aux maux du pays, répondit Jean de Tilly.* (SI : 136)

La figure de Lévis, montrée sous ses jours sombres, incarne la chute de la France. Bien que chef militaire, porte étendard de l'armée française, le commandant pose un geste lâche. «On a refusé les honneurs de la guerre ? s'écria Jean de Tilly, bondissant d'indignation.» (SI : 136) En effet, l'Anglais marchant sur Montréal, Lévis brûle le drapeau français à l'Île Sainte-Hélène (à défaut d'avoir brûlé la ville de Québec), refusant de respecter une tradition militaire qui lui incombe, soit d'offrir le drapeau à l'armée victorieuse<sup>41</sup>. Lévis s'explique ses lâchetés par son manque de ferveur chrétienne. «Ah ! murmurait [Lévis], si j'avais su prier... si j'avais de la vigueur chrétienne ! » (SI : 146) Honteux de s'être laissé prendre aux plaisirs

---

les Plaines d'Abraham, l'autre quittant la colonie pour la France, dictent le devoir de Jean : toujours se souvenir de la France, berceau du peuple canadien-français. D'une part, le rêve de la mort de Montcalm soumet Jean à une vision. La mise en terre du cercueil du commandant donne lieu à l'élévation du drapeau français qui s'étend sur toute la terre canadienne. De même, Lévis en visite auprès des blessés de guerre à l'Hôpital Général, fait cette demande : «Mes braves, pardonnez à la France ; quoi qu'il arrive, aimez-la toujours : elle est votre mère.» (SI : 146)

<sup>41</sup> Dans le concert des glorieux héros sans ombres de la Nouvelle-France, l'épisode du drapeau français brûlé à l'Île Sainte-Hélène par Lévis a embarrassé plusieurs historiens contemporains de Laure Conan. Si certains ont couvert du manteau patriotique la faute de Lévis, les plus critiques – les plus fervents admirateurs des héros canadiens de la guerre – n'ont pas manqué de souligner la *lâcheté* du personnage. Pour sa part, Laure Conan ne parlera pas d'acte patriotique. Brûler le drapeau fut,

mondains de la société de l'intendant Bigot, Lévis identifie l'athéisme comme la cause de la défaite française ; le Canada devient anglais parce que la France ne sait plus assumer l'œuvre qui lui était dévolue, soit de défendre la chrétienté.

Bien que Jean de Tilly admire le chevalier de Lévis, il a l'impression de le voir mourir, comme il sent mourir la France.

*Au quai du roi, «la Marie» attendait Monsieur de Lévis pour lever l'ancre, et continuer le si long, le si périlleux voyage.*

*Le départ s'effectua dans un morne silence. Il sembla à Jean de Tilly qu'on lui retournait le cœur... C'était la France qui s'éloignait... c'était l'abandon définitif, sans retour.*

*Et «la Marie» était si petite, si fragile, pour affronter les tempêtes, la furie des vagues. Il craignait que le prestigieux général ne foulât plus jamais la terre : il le voyait disparaître dans les abîmes de l'océan. (SI : 150. C'est moi qui souligne.)*

La vision de Jean de Tilly se confirme. Le risque de naufrage est rapporté en fin de roman, lors de l'embarquement de la famille d'Autrée sur le *Northumberland*, admirable navire anglais qui supprime le navire français sur lequel s'embarquait Lévis. Le colonel d'Autrée «revoyait le morne départ de la petite flûte *La Marie*, qui avait failli périr sur les côtes de Terre-Neuve. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer le puissant navire anglais et la belle discipline du bord. » (SI : 212) Comparant les deux navires, l'instance narrative met en évidence le sens de la Conquête : la Providence préserve la colonie de la décadence de la France, et permet

---

pour Lévis, «ce soufflet que la vie applique parfois au visage des plus fiers, des plus vaillants.» (SI : 136)

aux Canadiens de profiter de «la belle discipline» du «navire anglais» qui lui, sait résister à l'océan<sup>42</sup>.

La France chrétienne meurt, rattrapée par le temps destructeur. Le Nouveau Monde peut-il pour autant permettre une mise à l'abri de l'effet du temps ? Là-dessus, l'instance narrative de chacun des romans se veut rassurante. Le territoire américain possède deux atouts inestimables. D'une part, il est un *territoire vierge* qui permet d'approcher Dieu dans des conditions qui rappellent l'origine humaine. Espace où l'on trouve tout le temps du monde, où l'on peut «march[er] sur les feuilles entassées par les siècles» (*OE* : 45), la Nouvelle-France est une sorte de paradis terrestre. «[L]es forêts canadiennes sont des jardins... des jardins incomparables ! [...] dans ces grands jardins que Dieu cultive, il y a tant à admirer qu'on ne songe pas au danger [...] lorsqu'on a entendu les bruits du désert, on ne goûte plus d'autre musique. » (*OE* : 45-46) Dans *L'Oublié*, Maisonneuve et Mance ont aussi l'impression d'une Nouvelle-France telle un paradis. «[N]otre arrivée à Montréal fut si agréable ! L'île nous apparut comme une sorte de paradis terrestre...

---

<sup>42</sup> Sans pour autant suggérer aux Canadiens de prendre l'Angleterre pour modèle, Laure Conan dit aussi du bien de la présence anglaise dans le dialogue *Si les Canadiennes le voulaient...*

*MELLE DU VAIR* – *S'il vous plaît, que devons-nous aux Anglais [...] ?*

*MME DERMANT* – [...] *C'est un Anglais qui a donné aux Canadiens-Français le titre de peuple, de gentils-hommes ; c'est Lord Elgin qui a qualifié de temps héroïques les premiers temps de la colonie.*

*M. VAGEMMES* – *Lord Elgin a exposé sa vie pour nous rendre justice. Jamais les Canadiens-Français ne pourront garder son nom avec trop de respect.*

[...]

*Mais, justice rendue aux Anglais, il faut rester Canadiens jusqu'aux entrailles, et bien comprendre que les coutumes anglaises, respectables chez les Anglais, sont méprisables chez nous, pour la raison bien simple que nous avons du sang français et non du sang anglais dans les veines. (SCV : 55-56)*

Tout était si beau, si frais, si tranquille» (*O* : 248) raconte Mance à Élisabeth Moyen. «C'est la cité chrétienne, œuvre d'une merveilleuse importance... fleurie des espérances célestes... c'est la cité chère à la Vierge, le séjour délicieux des anges» (*O* : 260), affirme Maisonneuve, frappé d'une vision. Parce que ce nouveau territoire leur apparaît un paradis, Champlain, comme Maisonneuve et Mance, trouvent la force d'y ériger une communauté chrétienne primitive<sup>43</sup>.

En plus d'être un territoire vierge, la Nouvelle-France est un *territoire éloigné* du monde, des plaisirs mondains. «Si vous saviez comme je vois le monde dans le lointain... Si vous saviez comme il me semble petit...» (*O* : 233) affirme Maisonneuve à Brigeac. La Nouvelle-France est un territoire protégé. Au loin, la France, séparée de la colonie par l'océan ; la mer est une frontière qui, pour l'état mère, est de plus en plus difficile à franchir. Pensons à l'aide qu'espèrent les Montréalais dans *L'Oublié*, mais qui tarde de trois ans. Ou encore *Le Chameau* et *La Marie*, deux navires français qui, dans *La Sève immortelle*, sont inaptes à la traversée. Le premier sombre dans l'océan, alors que le second évite le naufrage de justesse. Pourtant, la France corrompible parvient au Canada. Dans *La Sève immortelle*, la société mondaine qui gravite autour de l'intendant Bigot est profondément décadente :

---

<sup>43</sup> Que Conan explique l'édification d'une communauté chrétienne au Nouveau Monde du fait qu'il est un paradis rappelle les communautés religieuses et les prêtres français qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, trouvent au Canada une terre d'asile accueillante.

*les cruels abus du pouvoir, les criminelles concussions, les triomphants scandales officiels, toutes [l]es fêtes brillantes qui insultaient à la détresse universelle [...] la belle Marguerite si brillante, si charmante dans sa parure de bal (SI : 146).*

Mais, avec la victoire anglaise, Bigot quitte la colonie.

Par ailleurs, en s'installant sur le territoire, les communautés de Nouvelle-France prennent soin d'établir une frontière contre l'athéisme, le paganisme, le protestantisme. Dans *À l'œuvre et à l'épreuve*, tel un défricheur, Charles Garnier convertit les Hurons, préparant l'espace pour accueillir d'autres chrétiens d'Europe, faisant écho au rêve de Champlain : «Je voyais la croix chasser la barbarie [...] je voyais la France s'avancer dans ces immenses régions, portant le baptême» (*OE* : 54). Lambert Closse, dans *L'Oublié*, empêche, l'arme à la main, l'incursion des Iroquois. Guillemette de Muy, dans *La Sève immortelle*, joue de l'arme du cœur au dépend de l'Anglais, assure la survie de la famille de Tilly, et n'épouse pas le protestant.

Ainsi, la communauté chrétienne de Nouvelle-France puis du Canada, installée hors du monde français, peut résister à l'effet corrompateur du temps. Elle puise sa force dans l'unité du groupe chrétien, bien décidé à durer. Quand Charles invite Gisèle à admirer le phare qui demeure, malgré les forces destructrices de l'océan –



*Allons, Gisèle [...], il faut faire le tour du phare... il faut voir comment on a résolu le problème de l'absolue solidité, comment on s'y prend pour résister à l'océan.*

*[...] je fis le tour du phare qui enfonce, dans la roche vive, ses fondements taillés au ciseau. Les larges pierres de granit sont encastrées l'une dans l'autre. Du bas jusqu'au haut, toute pierre mord dans sa voisine, et la tour n'est qu'un bloc unique, plus unique que son rocher même. (OE : 89-90)*

– c'est aussi la Nouvelle-France projetée telle un absolu, la Cité terrestre telle que le concevait saint Augustin, dont les membres, unis sous le même projet de société idéale, recréent une communauté chrétienne proche de ses racines<sup>44</sup>.

---

<sup>44</sup> Sans vouloir discréditer les lectures féministes des romans historiques que proposent Mair Verthuy ou Katherine A. Roberts, leur analyse, à la recherche de l'événement révolutionnaire qui permettrait de dire l'originalité de l'écriture de Laure Conan, ne tient pas compte de la vision de l'histoire de Laure Conan. Quand Verthuy affirme que les femmes des romans de Laure Conan «disent non à la patrie qu'on leur offre [parce qu']elles n'ont pas encore [...] la possibilité de la transformer» (1986 : 404) elle ignore le devoir de «gardiennes» que Conan imagine pour les femmes, un devoir qui, précisément, veille à éviter toute transformation de la patrie.

## CHAPITRE 2

### ÉDIFICATION DE L'ÂME CANADIENNE

Les critiques littéraires ont souligné, avec raison, la propension de Laure Conan à scruter les résonances psychologiques des personnages historiques et fictifs de ses romans historiques. Il nous apparaît trompeur cependant d'affirmer, comme le fait Roger le Moine, que l'analyse psychologique mise en œuvre empêche un discours historien. Selon lui, Laure Conan «continue de mettre l'accent sur les personnages [...] et non sur les événements eux-mêmes»<sup>1</sup> ; elle résisterait en quelque sorte au genre historique – lire ici une histoire strictement événementielle – lui préférant les principes du roman psychologique. En fait, cette conclusion ne tient pas compte de l'heureux ménage qu'ont connu par le passé l'histoire et la psychologie. En cela, l'augustinisme historique est un exemple. *La Cité de Dieu* de saint Augustin, dont de nombreuses pages se veulent une réponse théologique à l'antique débat philosophique sur le rapport entre l'âme et le corps<sup>2</sup>, propose une histoire au sein de laquelle la psychologie des agents historiques fait sens.

---

<sup>1</sup> Cette citation est tirée de la présentation de Roger Le Moine à l'édition du roman *À l'œuvre et à l'épreuve* chez Fidès, dans la collection «Nénuphar. Les meilleurs auteurs canadiens», à la page 9.

<sup>2</sup> Ce débat est à l'origine de la psychologie dite philosophique que plusieurs historiens des sciences oublient au profit de la seule psychologie scientifique née au XIX<sup>e</sup> siècle.

Notons d'entrée de jeu que la philosophie théologique de l'histoire de saint Augustin comporte un discours sur l'être analogue à celui sur l'histoire de l'humanité. Comme l'humanité qui aspire à actualiser la société idéale originelle malgré qu'elle soit confrontée aux désordres de la Cité terrestre, l'individu, pur à la naissance, puis à son baptême<sup>3</sup> – que saint Augustin appelle «bain de régénération» – cherche le bonheur véritable, Dieu, mais risque de se bercer d'illusions à propos de faux bonheurs.<sup>4</sup>

*[N]’importe qui peut comprendre facilement que la béatitude, désirée légitimement par la nature intelligente, se compose de deux éléments : jouir sans aucun trouble du bonheur immuable qui est Dieu, rester éternellement dans cette jouissance, sans l’hésitation du doute ou la fourberie de l’erreur. (saint Augustin, 2000 : 442)*

L'espoir du chrétien d'approcher Dieu aboutit dans la mort, dont il doit se réjouir.

*Il a été dit autrefois : «Si vous transgressez le commandement, vous mourrez de mort» ; et maintenant [depuis l'avènement du Christ] il est*

---

<sup>3</sup> Le Paradis et l'Église primitive sont à l'humanité ce que la naissance et le baptême sont à l'individu ; le Paradis et la naissance sont à l'origine de l'homme, l'Église primitive et le baptême sont à l'origine du chrétien.

<sup>4</sup> Dans l'introduction de son célèbre texte intitulé *Le Mouvement littéraire au Canada*, l'abbé Casgrain reprend l'analogie augustinienne entre l'histoire de l'humanité et le destin individuel :

*L'histoire de chaque peuple, comme celle de chaque individu, est toujours marquée par un double mouvement d'expansion physique et intellectuel. Chez le peuple comme chez l'en[f]ant, c'est d'abord le développement matériel qui se manifeste avec le plus d'énergie. Avant de s'asseoir au banquet des nations, une longue série de luttes l'attendent ; et c'est en essayant ainsi ses forces qu'il acquiert cette virilité qui assure son existence.*

*À cette première période de développement, en quelque sorte physique, succède le mouvement intellectuel. La nation, confiante dans l'avenir se replie, pour ainsi dire, sur elle-même, compte ses titres de gloire, les trophées qu'elle a conquis sur les champs de bataille. (1884c : 353)*

*dit : «Si vous refusez la mort, vous transgresserez le commandement.» [...] il faut l'assumer [la mort] maintenant de peur de pécher. [...] Autrefois, en effet, on obtenait la mort en péchant, maintenant on accomplit la justice en mourant. (saint Augustin, 2000, 514)*

En attendant la mort, reste toujours le sacrifice qui, d'après saint Thomas d'Aquin, disciple spirituel de saint Augustin, ramène l'homme vers Dieu.

*Il est conforme à la nature de l'homme que toute connaissance lui vienne par la voie des sens. Aussi lui est-il très difficile de s'élever au supra-sensible. Dieu y a pourvu : même le sensible va servir à nous rappeler le divin. Notre cœur n'en sera que mieux ramené à ce qui doit être l'objet premier de son désir : ces réalités divines auxquelles il nous faut tendre par-dessus tout, mais dont l'esprit humain est impuissant à contempler l'essence. Voilà pourquoi ont été institués les sacrifices. De ces offrandes Dieu n'a nul besoin. C'est l'homme qui est en cause. Par ce geste lui est représenté le devoir qu'il a de rapporter à Dieu sa personne et ses biens, comme à sa fin suprême, au Créateur, maître et Seigneur de l'univers. (saint Thomas d'Aquin, 1965 : 82.)*

Bien que la mort, gage d'éternité auprès du divin, soit espérée par le chrétien, ce dernier n'est pas à l'abri des tentations du monde corrupteur. En effet, la nature humaine craint la mort. «[D]'où vient qu'ils craignent de mourir, et préfèrent vivre dans ces épreuves plutôt que d'en finir par la mort ? N'est-ce pas parce qu'il leur apparaît que la nature répugne évidemment à ne pas être ?» (saint Augustin, 2000 : 459) Cependant, selon saint Augustin, l'être humain est capable de discerner entre tous les plaisirs de ce monde que Dieu est le véritable bonheur. «Nous avons en effet

un autre sens, celui de l'homme intérieur<sup>5</sup>, bien supérieur pour discerner le juste et l'injuste, le juste par une beauté intelligible, l'injuste par une privation de cette beauté.» (saint Augustin, 2000 : 460) *L'homme intérieur* fait que chacun a le pouvoir d'emprunter la voie choisie par la Providence, une voie que saint Augustin appelle volonté.

*Ce qui est important, c'est la qualité de la volonté de l'homme. Si elle est pervertie, ses mouvements seront pervertis ; mais si elle est droite, ils seront non seulement irréprochables, mais aussi dignes de louange. En effet, la volonté est dans tous ces mouvements ; bien mieux, tous ces mouvements ne sont rien d'autre que des volontés. (2000 : 555)*

*[D]ésir, crainte et plaisir sont communs à la fois aux bons et aux méchants. Mais, pour les uns, ils sont bons, pour les autres mauvais, selon que la volonté de ces hommes est juste ou perverse. (2000 : 561)*

Cette psychologie philosophique pourrait essentiellement s'intéresser à l'être à un niveau individuel, si ce n'était le concept d'âme rendant signifiante l'inscription de l'individu dans l'histoire de l'humanité. Dans la pensée augustinienne, l'âme est éternelle, immuable, au-delà de l'homme ; elle est un état d'être englobant la totalité de l'histoire universelle. «[L]e temps n'est rien autre chose qu'un étirement. Mais qu'y a-t-il qui s'étire, je ne le sais et je m'étonnerais que ce ne fût pas l'âme même.» (saint Augustin, 1950 : 297)<sup>6</sup> Aussi, comme chez l'individu, l'âme de l'humanité

<sup>5</sup> Dans l'histoire de la psychologie, le concept de l'*homme intérieur* augustinien, repris et rebaptisé au cours des âges, donnera naissance à l'examen de conscience, à l'introspection, même à la psychanalyse.

<sup>6</sup> Cette conception de l'âme tient de l'école grecque (l'âme est immortelle, d'essence divine, préexistante au corps) plutôt que de l'école hébraïque (l'âme ne fait qu'un avec le corps).

serait dotée d'un esprit qui attend, voit, et se souvient ; en d'autres mots, l'âme de l'humanité a trois modes temporels : le présent du passé appelé mémoire (objet de notre prochain chapitre), le présent du présent appelé vision, et le présent du futur appelé attente.

L'intérêt de Laure Conan pour la psychologie de ses personnages tient aux débats que se livrent les chrétiens en quête du véritable bonheur qui est Dieu. La mer telle que le conçoit Samuel de Champlain dans *À l'œuvre et à l'épreuve* nous permettra de saisir comment Laure Conan imagine ce débat psychologique. Peu après l'arrivée de Charles à Bois-Belle, M. Garnier, son fils et Gisèle se rendent au Havre, à la fois pour accompagner Samuel de Champlain qui retourne en Nouvelle-France, et pour rectifier une situation que l'illustre marin juge déplorable : Gisèle n'avait jamais vu l'océan. Subjuguée par le spectacle de la mer, Gisèle, alors accompagnée du couple Champlain et de Charles Garnier, a demandé au célèbre marin en quoi la mer ressemble au cœur humain. Voici la scène telle que rapportée dans son journal :

*Une fois que nous étions assis, admirant les flots verdâtres qui se jouaient au soleil, je lui demandai, non sans arrière-pensée, si la mer n'était pas la plus belle image du cœur humain.*

*– La plus belle comme la plus vraie, me répondit-il, rougissant visiblement.*

*Je le priai de développer sa pensée, et voici, d'après lui, les grands traits de ressemblance. L'océan a l'immensité, la profondeur, l'éternelle inquiétude. Tantôt traversé par les fanges de la terre,*

*tantôt reflétant le ciel, il se lasse vite des plus beaux rivages. Parfois, on dirait qu'il va s'élancer tout entier, et des grains de sable l'arrêtent.*

*Ces paroles m'attristèrent. Lui, tranquille, me demanda en quoi la mer ne ressemble pas au cœur humain.*

*Je ne trouvais point, et il reprit : La mer ne se trouble jamais jusqu'au fond ; elle se calme vite et se calme parfaitement... l'orage le plus terrible n'y laisse pas de traces... En cela, continua-t-il de sa voix basse, égale, agréable, en cela, la mer ne ressemble guère au cœur humain, mais elle ressemble beaucoup au cœur chrétien.*

*Il s'était levé et tenait à la main son chapeau que le vent voulait emporter. (OE : 86-87. C'est moi qui souligne.)*

Champlain oppose l'état d'être humain à l'état d'être chrétien. Tous sont essentiellement chrétiens : «[l]a mer ne se trouble jamais jusqu'au fond», le fond étant la valeur chrétienne du cœur. Cependant, il importe à chacun de faire durer cet état d'être chrétien, de se préserver de toute destruction. Le chrétien connaîtra éternellement le véritable bonheur que si son cœur ne porte jamais «de trace» de quelque «orage». Malheureusement, en la Cité terrestre, le chrétien est confronté à sa zone d'ombre, à son état d'être humain corrompible – tout comme la chrétienté assujettie au temps corrompateur. Le «trouble», l'«inquiétude», le lot de la nature humaine, affectent le jugement du chrétien. Tenté par quelques bonheurs illusoire, de «beaux rivages», il risque la déchéance sur une plage où «des grains de sables l'arrêtent».

La distinction que conçoit Conan entre humain et chrétien n'est toutefois pas identique à celle de saint Augustin, et ce, à deux égards. Pour le théologien, la

distinction est historique. Il y a l'homme au début de la Cité terrestre puis, à la Révélation, apparaît le chrétien qui n'a de valeur ajoutée que sa *connaissance* de l'épopée chrétienne : l'être est chrétien parce qu'il sait la fin de l'histoire de l'humanité annoncée par Jésus. Pour sa part, Conan ignore l'apparition du chrétien dans l'histoire. L'être serait fondamentalement chrétien, mais confronté à sa condition humaine dans la Cité terrestre. Toujours selon le théologien, c'est la «qualité de la volonté» – menant vers Dieu si elle est juste, perdant l'homme si elle ne l'est pas – qui attribue une valeur positive ou négative aux craintes, aux désirs ou aux plaisirs inhérents à la nature humaine. «La nature n'est [...] pas contraire à Dieu, c'est le vice [qui corrompt en l'homme le bien de la nature], parce que c'est le mal qui est contraire au bien.» (Saint Augustin, 2000 : 474) Selon Conan, la nature humaine est systématiquement néfaste ; conséquemment, les craintes, les désirs et les plaisirs inhérents à la nature de l'homme le sont aussi. «L'héroïsme est le triomphe éclatant de l'âme sur la chair, c'est-à-dire sur la crainte : crainte de la pauvreté, de la souffrance, de la calomnie, de la maladie, de l'isolement, de la mort... L'héroïsme est la concentration éblouissante et glorieuse du courage» (1917 : 59)<sup>7</sup>.

Dans ce chapitre, nous désirons démontrer que les débats psychologiques mis en œuvre dans les romans historiques sont des éléments clés du discours historien conanien sur la Nouvelle-France et le Canada. Comme la société qui veille à

---

<sup>7</sup> Cette citation d'un auteur inconnu est placée en exergue à la courte biographie «La vénérable Marguerite Bourgeois» donnée dans *Silhouettes Canadiennes* (Québec, Imprimerie l'Action sociale, 1917, 196 p.), un recueil d'essais que Laure Conan avait précédemment publié dans divers périodiques.



préservé sa pureté originelle, le héros conanien<sup>8</sup>, incarnation de l'âme, se détourne de tous les bonheurs illusoire du monde, refuse de s'accorder des plaisirs qui pourraient occasionner quelque changement destructeur ; à l'issue de la victoire du cœur chrétien sur la nature humaine, l'âme demeurée intacte traverse le temps<sup>9</sup>. En exergue au roman *À l'œuvre et à l'épreuve*, Conan plaçait cette pensée de Marie de l'Incarnation : «Le cœur humain est une forte pièce». Dans ce chapitre, nous

---

<sup>8</sup> L'héroïsme, vertu que Conan associe à la notion de sacrifice, fait écho au culte du héros en vogue dans la société canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans *Le Québec et les historiens*, Serge Gagnon montre que l'héroïsme mis en œuvre dans les biographies se compare à celui des saints des ouvrages hagiographiques.

*Définie comme une pédagogie de la foi dans l'Église universelle, l'hagiographie et le culte sanctoral ont pour fonction de susciter l'imitation des saints et par là d'assurer, parmi les fidèles, une conformité aux normes morales que propose le catholicisme.*

*Le culte du héros national ne poursuit pas d'autres objectifs. Il a pour fin la mise en évidence des normes et des valeurs qu'une société compte perpétuer. Il est donc intimement associé à la volonté de survie de la collectivité. C'est dire que, consciemment ou non, le biographe codifie un ensemble de valeurs devant régler la conduite des individus. En ce sens [...] la biographie du héros, le monument [...] les manuels scolaires [sont] autant de manifestations de ce que les Américains appellent la religion civile. (1978 : 123-124)*

<sup>9</sup> À l'instar des idéologues cléricalo-nationalistes canadiens-français, Laure Conan nationalise l'âme chrétienne vue par saint Augustin. En effet, au cœur du discours messianiste canadien-français, l'âme de l'humanité est réduite à une dimension essentiellement nationale : une âme canadienne fragilisée, en état de survie.

*[I]l y a trois choses qui nous ont été léguées pas nos ancêtres et qui nous sont particulièrement chères [...] parce que ces trois choses sont l'âme et la vie de notre nationalité, parce qu'elles l'ont conservée à travers tous les obstacles, parce qu'elles l'ont faite grande, malgré tous les envahissements.*

*Ces trois choses sont notre religion, notre langue et nos lois.*

[...]

*Et si jamais nous abandonnions le précieux héritage que nous avons reçu d[e la France], nous n'aurions plus rien à perdre, nous aurions cessé d'exister comme peuple canadien-français. (Casgrain, 1884c : 451-452. C'est moi qui souligne.)*

Cet extrait est tiré de *Discours en faveur de la France* (date) demandant aux Canadiens-français de venir en aide aux blessés de l'armée française de 1870.

Dans l'analyse de *L'Oublié*, Camille Roy dit de Conan qu'«elle emploie sa plume à écrire et à propager ce qu'il y a de meilleur dans son âme si canadienne.» (1935 : 119) Quelques décennies plus tard, Jean Éthier-Blais dira de Conan qu'«elle plonge dans le mystère des origines historiques et

porterons notre attention sur les héroïnes des romans conaniens<sup>10</sup> : incarnations de l'âme chrétienne, elles résistent telle «une forte pièce», tel le phare face à l'océan, à la vie terrestre, inscrivant de ce fait l'âme chrétienne – française d'abord, puis essentiellement nationale, canadienne – dans la durée<sup>11</sup>.

### 1. Gisèle Méliand : une âme chrétienne française

L'instance narrative de *À l'œuvre et à l'épreuve* souligne le caractère exceptionnel du héros de la diégèse: «Charles Garnier avait vraiment cette noble et radieuse beauté que l'on prête aux envoyés divins. Rien qu'à le regarder, on sentait qu'il portait, en lui, la vie brûlante et la paix céleste. Pas une ombre ne semblait avoir encore passé sur son front» (*OE* : 70). Donné pour pur, il est digne d'être un envoyé de Dieu pour participer à la préservation des valeurs de la société primitive

---

intellectuelles du Québec. Elle est l'un de nos rares écrivains qui ait assimilé la nature canadienne» (1967 : 116).

<sup>10</sup> Dans *Si les Canadiennes le voulaient...*, le personnage Vagemmes affirme qu'il revient aux femmes de veiller à assurer la pureté de l'âme :

*[M]esdames, vous tenez entre vos faibles mains l'avenir et l'honneur des nations. Car si vous n'avez pas l'action extérieure, vous en avez une autre, celle qui s'exerce dans le vif et le profond du cœur. Or, les grandes actions, comme les grandes pensées, viennent du cœur. (SCV : 52)*

*Vous le savez, le plus noble sentiment de l'âme humaine ne saurait avoir une source impute et troublée ; et, la source du patriotisme est au foyer. Mais, cette source sacrée, l'a-t-on gardée vive? l'a-t-on gardée pure? (SCV : 56-57)*

<sup>11</sup> Le prochain chapitre, complémentaire, a pour objet la mémoire qui dynamise l'âme chrétienne. Nous nous attarderons alors sur les deux modes mémoriels institués par la théologie judéo-chrétienne : la foi et l'écriture. Pour la compréhension de ce présent chapitre, nous nous contenterons de les signaler au passage.

idéale. Comme nous l'avons souligné dans le précédent chapitre, la mise en œuvre de la participation missionnaire de Charles Garnier en Huronie a lieu en France ; elle est assurée principalement par Gisèle qui assume, sans Charles, les difficiles tractations avec ses parents. Incarnation de l'âme chrétienne, Gisèle doit accepter l'idée que le sacrifice permet d'atteindre un bonheur qu'aucun autre plaisir ne saurait égaler, pour que, par son sacrifice, Charles Garnier puisse préparer la Nouvelle-France à la christianisation française.

Dès les premières pages, l'instance narrative précise la valeur exceptionnelle de l'âme de Gisèle :

*vive et tendre (OE : 23)*

*cette jeune fille a des dons admirables... avec un grand éclat d'innocence, et quelque chose dans l'expression qui dit la force et la beauté de l'âme. (OE : 61)*

*elle a la beauté véritable... celle où l'âme resplendit. (OE : 70)*

En sa qualité d'orpheline, Gisèle est exercée à la souffrance. En effet, les deux femmes qui assument son éducation à la suite du décès de ses parents reconnaissent que l'enfant entretient un rapport exceptionnel avec la douleur. La Mère Angélique «savait que cette enfant privilégiée avait reçu, mille fois plus que les natures moyennes, la puissance redoutable d'aimer et de souffrir. Il lui semblait terrible de mettre cette âme ailée aux prises avec la réalité toujours chétive.» (OE : 29) De son côté, Mme Garnier, rappelant à Gisèle les circonstances entourant sa venue dans la

famille, lui dit son aptitude à vivre la souffrance : «Vous ressentiez votre malheur d'une façon tout à fait extraordinaire chez une enfant si jeune...» (OE : 34)<sup>12</sup>

Depuis l'adoption de Gisèle, M. et Mme Garnier envisagent le projet d'unir Charles et leur nouvelle protégée. Pour se faire, ils programment une relation affective singulière donnant aux deux enfants l'impression d'un amour pur. Sorti expressément du collège afin de consoler l'orpheline, Charles se voit obligé par sa mère de s'en faire aimer – mise en scène du repas en tête à tête, au coin du feu.

*[J]e me rappelle [Mme Garnier à Gisèle] encore avec quelle attention il m'écoutait, pendant que je lui disais que vous alliez mourir s'il ne réussissait pas à se faire aimer [...]  
Il était bien fier de son succès, et venait me dire à l'oreille : «Elle m'aime ! elle m'aime !»... Lui aussi vous aimait déjà... (OE : 35)*

Confiée aux soins des religieuses de Port-Royal-des-champs, Gisèle ne connaîtra bientôt qu'un seul plaisir : une manifestation de Charles, par une visite ou une lettre. Bien que placée en un lieu prestigieux, l'enfant s'y ennue – «Comme c'est laid ! comme c'est triste ! murmura-t-elle.» (OE : 25) – alors que les lettres de Charles sont pour elle «une douceur, une lumière qui l'enlevait à la froide austérité de Port-Royal et à la solennelle tristesse qui l'entourait.» (OE : 22)

---

<sup>12</sup> Contrairement à Gisèle, Charles Garnier ne connaît pas initialement la douleur. Ce seront ses lectures et ses modèles qui, après lui avoir inspiré la beauté du sacrifice, l'inciteront à son tour à se sacrifier en devenant religieux missionnaire en Nouvelle-France.

L'entrée de Gisèle dans la famille Garnier constitue pour elle l'occasion de goûter aux plaisirs mondains, aux bonheurs illusoires, aux «grains de sables». En effet, les parents Garnier imaginent la vie sous l'angle de la nature humaine<sup>13</sup>. Se sachant marcher vers la mort – «Nous autres, notre vie est bien avancée, mais la vôtre est tout entière devant vous.» (OE : 105) – ils mettent tout en œuvre pour inscrire leur dernier fils dans le monde, plutôt que hors du monde. Gisèle leur apparaît une alliée importante, la possibilité d'installer un nouveau couple à Bois-Belle, prolongeant par procuration l'heureuse vie qu'ils y ont menée. «Dites-moi, si Bois-Belle ne va pas être une sorte de paradis, quand nous les aurons tous les deux ?» (OE : 19)

Conditionnée à croire en un avenir heureux auprès de Charles, Gisèle apprend avec joie son retour à Bois-Belle. Mais avant de quitter Port-Royal-des-champs, une dernière visite auprès de Mère Angélique anticipe subrepticement son destin. Mère Angélique la met en garde contre les dangers du monde.

– *Vous allez donc passer de la vie dure, laborieuse que vous avez menée jusqu'ici à une vie douce, pleine de jouissance. C'est un pas difficile à faire.*

[...]

*Privation vaut mieux que jouissance, disent les saints.*

[...]

---

<sup>13</sup> Initialement, puisque l'exemple de l'œuvre missionnaire de Charles Garnier incitera ses parents à reconsidérer leur conception de la vie, au point de ne plus craindre la mort (crainte inhérente à la nature humaine). Dans une lettre annonçant la mort de M. Garnier à son fils, Mme Garnier lui écrit : «plus un sacrifice [le départ de Charles pour la Huronie] nous a coûté, plus il console à l'heure de la mort.» (OE : 168)

*croyez-moi, le bonheur n'est pas de ce monde et les cœurs ardents l'y trouvent encore moins que les autres... Ce qu'on jette dans les cœurs ardents est si vite consumé !*

[...]

*On a dit : le bonheur est comme ces essences capiteuses qu'on ne peut prendre sans danger qu'à très petites doses, et encore... bien mélangées. (OE : 28-30)*

Et pourtant, Gisèle ne prête pas attention à son avertissement. Elle anticipe plutôt le bonheur de son mariage avec Charles. Tout en sachant que Gisèle fait son entrée dans un monde corrompé – «La malheureuse est faite pour être l'idole du monde» (OE : 28) – l'abbesse marque l'enfant du signe de la croix. Malgré sa condition humaine, l'admiration que Gisèle pourrait susciter dans le monde, sa participation à ce monde sera chrétienne.

Charles Garnier a, lui, déjà choisi ce qu'il fera de son cœur : «je ne veux pas me prendre aux amours de la terre» (OE : 74) affirme-t-il à Réginald de Brunand, lors de leur arrivée à Bois-Belle. «Mais vous êtes bel et bien condamné au bonheur de la terre. [...] Il n'y a pas de cœur humain à l'épreuve de la beauté. – Pas de cœur vide peut-être [...] Mais quand le cœur est plein...» (OE : 75) Charles sait déjà son destin ; cette âme chrétienne décidée au sacrifice depuis sa visite au Colisée est fermement résolue de se faire Jésuite. Cependant, une double contrainte empêche le jeune homme de réaliser sa vocation. Non seulement son père lui refuse son consentement, mais il lui défend d'annoncer son projet à Gisèle, lui rappelant son devoir de jeunesse de préserver la jeune fille de la douleur.

Malgré la présence de Charles à Bois-Belle, Gisèle devine bien que le cœur de ce dernier est occupé à un autre projet. «Sa manière d'être avec elle l'étonnait [...] On dirait qu'il vit, qu'il respire dans une atmosphère supérieure» (*OE* : 77-78). Jusqu'à ce moment là, Gisèle concevait son bonheur en fonction de la présence de Charles. Elle attendait ses lettres, sa personne, se plaisait à son souvenir : «sa présence [...] est pour moi une sorte de rayonnement où mes craintes, mes tristesses vont se fondre et se perdre.» (*OE* : 80) Conditionnée depuis l'enfance à ce que la présence de Charles fasse sa joie, elle ignore encore que Charles s'apprête à lui faire connaître un bonheur supérieur : le sacrifier à Dieu.

Le voyage au Havre en compagnie du couple Champlain est crucial pour l'héroïne. Il lui permet à la fois d'être témoin du débat auquel peut se livrer le cœur de l'homme et de mesurer, en «l'âme de Charles», «ce qu'il y avait [...] d'inébranlable fermeté» (*OE* : 79). Lors d'une brève ballade sur la falaise, seule avec Charles, le spectacle de l'océan, à l'image du cœur, lui donne à réfléchir à la fois sur la profondeur régulière du cœur chrétien et sur l'imprévisible force du cœur humain. Gisèle rapporte dans son journal qu'elle fut d'abord fascinée par la profondeur de l'océan : «Formidable plénitude de force et de vie ! [...] Il me semblait que cette magnificence indescriptible, que toute cette vie était en moi» (*OE* : 82). La force de l'océan est à l'image du cœur chrétien en quête du bonheur éternel. Cette quête ne se fait toutefois pas sans peine. Tout aussi subjugué que Gisèle par la force de la mer, Charles lui donne à voir le spectacle d'un cœur qui, pendant un bref instant, hésite à s'engager dans la vie religieuse. Au spectacle d'une

vague solitaire venue de l'ouest brisant la régularité de la mer – image de l'irrégulière condition humaine – Charles change de comportement. Gisèle raconte : «sentant la terre trembler sous mes pieds, je saisis son bras [...] il n'avait plus l'air d'un ange ; je sentis qu'il m'aimait, que toutes ses résolutions lui échappaient, qu'il allait parler.» (OE : 82- 83) Mais une parole de Gisèle invite Charles à demeurer ferme. En voyant un oiseau s'élever vers le ciel, la jeune fille lui dit : «[il] va porter au ciel les joies de la terre» (OE : 83). Cette phrase fait sens pour Charles ; elle lui rappelle Ignace de Loyola, fondateur de l'Ordre de Jésus qu'il espère intégrer, et qui, sur le tableau accroché dans sa chambre, est représenté regardant le ciel<sup>14</sup>.

À la messe célébrant le départ de Champlain, une statue de la Vierge attire l'attention de Gisèle. «Notre-Dame-de-Grâce [...] est peinte entre deux anges, les yeux élevés vers le ciel, les bras étendus vers la terre.» (OE : 88) Cette image de la Vierge Marie, à qui Gisèle demande de «s'intéresser à [s]on bonheur», lui indique ce que sera sa mission : agir sur terre (les bras) pour une œuvre divine (les yeux). Mais Gisèle ne le comprend pas encore. Seule l'intervention du P. Henri de St-Joseph, un texte des Saintes Écritures à la main, aura raison de l'entêtement de Gisèle à refuser d'envisager la carrière religieuse de Charles. Seulement alors elle décide d'agir<sup>15</sup>. Habitée au bonheur que lui procuraient depuis l'enfance la présence et les attentions de Charles, Gisèle consent à rendre ce bonheur en devenant la voix de Charles, en obtenant le consentement de son père.

---

<sup>14</sup> Les *Relations*... rapportent que Charles Garnier fut baptisé *Ouracha* par les Hurons, nom qui signifie *celui qui regarde le ciel*.



En acceptant de faire le sacrifice d'une vie heureuse auprès de Charles, l'âme chrétienne de Gisèle se révèle à elle-même, quoique progressivement. Il lui faudra un long exercice de piété, de prières, afin de ne plus désirer que l'éternité. Elle écrit dans son journal : «Le plus difficile n'est pas de se décider au sacrifice, mais de le soutenir, de le renouveler.» (OE : 110) Et pour cela, seul Dieu peut lui venir en secours. «La vraie source de consolation était plus haut [...] il n'était pas sourd à son appel, le Dieu qu'elle appelait, pour combler le vide immense [...]. Grâce à la prière persévérante, elle sentait chaque jour son âme plus ferme, plus sereine» (OE : 112). Après un cheminement long de quatre ans, ponctué de prières, de réflexions sur la perspective de l'éternité divine bien au-delà de la mort – «un apaisement [...] s'était fait en son âme et [...] elle se mit à creuser ce mot – éternité» (OE : 120) – Gisèle accepte plus sereinement la dernière demande de Charles, soit d'obtenir le consentement de son père pour son départ pour la Huronie. Lorsqu'elle entend la dernière messe du P. Garnier, Gisèle ne doute plus de la nécessité du sacrifice : «ceux-là sont bien les heureux, qui souffrent pour Dieu ! Je le vis, je le sentis.» (OE : 126) Tout comme ces Jésuites qui, avec joie, quittent la France pour les missions, Gisèle comprend et aime ce sacrifice puisqu'il l'amène vers Dieu, seul véritable bonheur. Dorénavant, c'est en parfaite chrétienne qu'elle entend mener sa vie terrestre.

Même si M. et Mme Garnier espèrent encore que le temps effacera la peine de Gisèle – «M. et madame Garnier avaient cru d'abord que le temps triompherait de

---

<sup>15</sup> Nous reviendrons sur l'importance de l'écriture dans le prochain chapitre.

ses regrets ; qu'après la résignation viendrait le calme, puis la possibilité du bonheur» (OE : 111), du moins, un bonheur humain – Gisèle persévère à croire en un bonheur éternel par le sacrifice. Mme Garnier le rapporte à son fils dans une lettre : «J'admire *l'essor qu'a pris son âme*. Ne sommes-nous pas heureuses d'avoir sacrifié à Dieu mille fois plus que nous-mêmes ? me dit-elle parfois.» (OE : 169. C'est moi qui souligne) Les parents Garnier ignoraient en fait qu'à leur séparation, Charles avait posé un geste confirmant le destin de Gisèle. En reprenant le geste d'adieu de Mère Angélique à Gisèle – il «fit le signe de la croix sur [s]on front, et disparut dans un sombre corridor où une lampe brûlait devant une image de Marie» (OE : 109) – il marque la fin de leur épisode humain. Charles disparaît au monde, derrière l'image de la Vierge Marie. Comme Gisèle d'ailleurs... Dans une lettre, Charles lui écrit : «Vous m'avez aidé à être religieux... à être missionnaire... *les âmes* que je vais sauver seront *votre gloire dans l'éternité*.» (OE : 127. C'est moi qui souligne.) Quelques années plus tard, toujours dans une lettre à Gisèle, il en vient à confondre la participation de la jeune femme et celle de la Vierge Marie dans la réalisation de sa vocation. «J'ai tant éprouvé déjà la puissance de la Vierge Marie. C'est entre ses mains immaculées que j'avais remis ma vocation religieuse et plus tard, ma vocation de missionnaire.» (OE : 192) À ses yeux, Gisèle est à l'image de Notre-Dame-de-Grâce : les bras vers la terre, mais les yeux tournés au ciel. C'est maintenant au tour de Gisèle de disparaître au monde extérieur, d'entrer chez les Carmélites du Faubourg St-Jacques en prenant le nom de Gisèle de Jésus.

Derrière les murs d'un cloître, dernier retranchement de l'âme chrétienne en France, Gisèle reçoit la sanction de son sacrifice : le P. Henri de St-Joseph lui annonce le martyre du P. Charles Garnier. La Carmélite lui donne pour première réaction celle d'un cœur chrétien : «les larmes jaillirent de son cœur... larmes sacrées, larmes délicieuses qui semblaient ne devoir tarir jamais.» (OE : 213) Ces larmes sont éternelles, tout comme la «couronne de vie» que Charles reçoit de Dieu en «récompense» (OE : 214) pour son martyre. «[V]ous [le P. Henri de St-Joseph s'adresse à Gisèle de Jésus] avez participé à son sacrifice, plus que personne aussi vous aurez part à sa gloire et à sa joie.» (OE : 214) En rendant possible la vocation de Charles, en permettant le passage d'un missionnaire au Canada, elle a permis l'introduction de l'âme chrétienne française en une terre propice à la préservation de la foi. C'est avec sérénité, assurée d'une vie éternelle, que la désormais très chrétienne Gisèle approuve le destin de Charles : «qu'il est heureux de ne s'être pas pris au bonheur de la terre ! Qu'il est heureux d'avoir fait la volonté de Dieu ! (OE : 215)

## 2. Élisabeth Moyen : incarnation canadienne de l'âme chrétienne

Contrairement aux parents Garnier qui, dans *À l'œuvre et à l'épreuve*, incitent la jeune Gisèle à profiter des plaisirs mondains d'une France qui s'apprête à sombrer dans la décadence, il n'y a, dans la Villemarie de *L'Oublié*, que des âmes chrétiennes qui ont choisi d'ignorer les possibles plaisirs passagers. En effet, dès le premier

chapitre, Maisonneuve et son secrétaire Brigeac affirment l'exceptionnelle qualité de cœur des Montréalais.

*Nul de nous n'est ici pour faire fortune.  
[...] Ce n'est pas la cupidité qui nous a amenés à Montréal. Nous autres, nous ne courons ni après l'or, ni après les belles fourrures.  
(O : 228)*

*Quoi qu'il arrive, non, jamais je ne regretterai d'être venu à Montréal. Je ne sais si les autres sont comme moi, mais je m'y sens sur la plus haute cime humaine.  
[...]  
Chose presque incroyable, vraiment admirable, nos hommes ont passé des années réunis dans le fort ; et, dans ce frottement de tous les jours, de tous les instants, il ne s'est pas élevé entre eux une seule dispute. (O : 233)*

Ce sont, à Villemarie, des cœurs chrétiens qui, malgré l'état d'insécurité dans laquelle les Iroquois les plongent, ont la conviction de participer à un projet de Dieu, projet qui leur survivra.

*– La victoire !... nous l'aurons, répliqua Maisonneuve avec une mâle assurance ; mais, par exemple, il n'est pas dit que nous ne perdrons pas de soldats. [...] vous et moi, nous périrons peut-être ; mais soyez tranquille, mon cher, l'œuvre vivra, car la fondation de Villemarie est un dessein venu du ciel. (O : 229)*

Ces personnages croient participer à un projet plus grand qu'eux : Villemarie. Maisonneuve, Closse, Brigeac ou Daulac et ses compagnons jugent devoir subordonner leur vie à l'œuvre de Dieu. «Pour vivre, il faut parfois savoir dire : Mourons !» (O : 290) affirme Daulac à Maisonneuve, afin de convaincre ce dernier

du bien fondé de l'envoi sacrificiel de quelques jeunes hommes au devant des Iroquois pour sauver la colonie. Même les habitants se réjouissent et appuient l'expédition de Daulac, l'instance narrative donnant en exemple la résignation des mères de ces jeunes hommes. En d'autres lieux, les femmes auraient pu essayer d'empêcher leur fils de courir au devant de la mort – comme ce fut le cas des parents Garnier – mais celles de Villemarie se taisent, parce qu'elles ont cette «sève généreuse», parce qu'elles savent le devoir du chrétien. Une fois que le sacrifice de Daulac est accompli, Lambert Closse s'exclame : «Ô la belle, la noble mort ! [...] jamais il ne s'est fait rien de plus beau, – de plus français.» (O : 305)

En soulignant l'étonnante et admirable disposition des Montréalais à l'égard de la «sainte colonie», Maisonneuve et Brigeac ne manquent pas au passage de leur opposer les habitants de Québec. Le gouverneur de Villemarie rappelle à son secrétaire l'attitude des Québécois lors de l'arrivée de la Société Notre-Dame dans leur port :

[À] Québec, ce fut bien différent. Sans exagération, notre arrivée fit scandale. On n'appelait pas la fondation de Villemarie autrement que la Folle entreprise. On disait qu'aller se fixer dans un lieu si terriblement exposé, c'était tenter Dieu. On nous reprochait de sacrifier inutilement beaucoup d'argent et bien des hommes. (O : 232)

Ceci signifie bien le fossé qui se creuse entre la France et le Canada dans la constitution de l'âme canadienne. Les gens de Québec, haut lieu de l'administration

française en Nouvelle-France, appréhendent la destruction de Villemarie. Maisonneuve laisse subrepticement entendre que les gens de Québec croient que la constitution de Villemarie est un projet humain : si l'homme est tué, le projet sera compromis. En contrepartie, Maisonneuve et ses compagnons d'infortune croient que de la colonie est un projet divin : Villemarie vivra par leur sacrifice, elle survivra à la mort de l'individu.

Le héros du roman, Lambert Closse, a ce désir de sacrifice. «Je ne suis venu ici que pour combattre et mourir pour Dieu.» (O : 251) Il remet sa personne, sa vie entre les mains de Dieu pour la défense de Villemarie. Mais il veut faire plus encore. Il veut être oublié, ne laisser aucune trace, comme «les architectes de ces vieilles cathédrales, dont la terre admire les œuvres et ignore les noms.» (O : 262) Pour que son vœu se réalise, il lui faudra le secours d'Élisabeth Moyen. Comme Gisèle Méliand, Élisabeth Moyen est orpheline de père et de mère ; elle connaît la douleur de la séparation. Comme Gisèle, sa tutrice iroquoise lui destinait un époux prestigieux : «L'une de nos *capitainesses* avait adopté la jeune captive : elle en aurait fait la femme d'un grand chef.» (O : 235) Cependant, Élisabeth ne semble pas avoir été influencée par la culture non-chrétienne des Iroquois, contrairement à Gisèle qui fut d'abord intéressée par les propositions mondaines des parents Garnier. Élisabeth est une chrétienne qui, dès son arrivée à Villemarie, montre la haute valeur de son cœur. Avant qu'elle n'entre dans le fort, Maisonneuve donne un ordre à ses hommes. «[V]ive Notre-Dame ! c'est le mot d'ordre pour cette nuit. Priez-la, mes braves.» (O : 237) Or, plutôt que de respecter le «mot d'ordre», «un groupe de

Français faisait une sorte de triomphe» (O : 237) à Élisabeth. Seule cette dernière, dès son entrée dans le fort, prie la Vierge Marie comme le commandait Maisonneuve.

*Vis-à-vis de la porte, sur la cheminée, il y avait une statue de Marie, et cette vue apporta à la pauvre enfant une émotion nouvelle.*

*Comme si elle eût aperçu la Vierge elle-même, elle tomba à genoux et un flot de larmes jaillit de son cœur. (O : 237)*

Elle est alors secondée par Lambert Closse : «Vive Notre-Dame ! Nous l'avons bien priée pour vous, mademoiselle. C'est elle qui vous a ramenée.» (O : 239) Cet épisode est d'importance : il fixe l'état d'être de deux individus, les héros de la diégèse. Tous deux imputent d'abord la libération d'Élisabeth à la Vierge Marie, Lambert Closse n'étant que l'instrument de cette dernière. L'homme, de par sa nature humaine imparfaite, s'efface devant l'œuvre de la «Reine» de Villemarie. Par cet acte d'humilité, Élisabeth rajuste la frontière entre la Vierge Marie et elle, frontière précédemment confondue par les quelques Français qui, hors du fort, acclamaient la jeune orpheline<sup>16</sup>.

Dans une lettre qu'elle lui adresse, Marie de l'incarnation souligne à Élisabeth sa bonne fortune d'être à Montréal. «Vous avez le bonheur de vivre parmi des saints.» (O : 254) Elle remarque aussi l'attitude confiante d'Élisabeth. «Je vois

<sup>16</sup> Ceci rappelle ce que Charles Garnier dit de l'aide reçue pour la réalisation de sa vocation. D'abord enclin à remercier Gisèle de ses efforts, il en vient à ne plus remercier que la Vierge Marie à qui il accorde tout le crédit de sa vocation.

avec bonheur [...] que vous ne vous inquiétez pas de l'avenir, bien que vous ayez tout perdu, comme nous disons dans le langage de la terre. Cultivez cette généreuse disposition. Fiez-vous à Dieu, il saura vous donner ce qu'il vous faut.» (*O* : 254)

D'après Jeanne Mance, Élisabeth a d'abord besoin d'une protection, qu'elle trouvera en la personne de Lambert Closse. D'ailleurs, dès leur première rencontre et tout au long de leur vie commune, leur relation sera sous le signe de la protection. «[I]l lui semblait qu'elle aurait marché sans crainte, sans fatigue, jusqu'au bout du monde, à côté de ce compagnon» (*O* : 240).

L'arrivée d'Élisabeth Moyen à Villemarie est l'occasion pour Laure Conan d'introduire dans la Nouvelle-France une femme qui suscite des incertitudes propres à la nature humaine<sup>17</sup>. En effet, Lambert Closse est à Villemarie en songeant qu'il est de son devoir chrétien de participer à la croissance de la «sainte colonie», et ce sans craindre la mort omniprésente. Cependant, il ne sait trop comment assumer la défense de Villemarie sans être secoué par les inquiétudes que suscite l'amour humain. Il craint de voir son cœur troublé par l'amour au point de ne plus vouloir la mort, un risque déjà encouru par d'illustres personnages de l'histoire, les premiers martyrs de la chrétienté.

*Pour [Élisabeth], Lambert Closse était un être à part, surhumain, possédé tout entier par une passion héroïque, et touché de la seule gloire de Dieu. Cependant «l'histoire de l'amour est l'histoire du genre humain,» et aux jours de persécutions, dans les*

---

<sup>17</sup> Élisabeth Moyen est en quelque sorte mise en opposition à ces êtres féminins sublimés que sont la Vierge Marie et les «anges» Marguerite Bourgeois et Jeanne Mance.



*prisons horribles où les chrétiens attendaient le jour du martyre, l'amour a parfois troublé le cœur de ceux qui venaient de confesser le Christ. (O : 268)*

La présence d'Élisabeth dans la vie de Lambert Closse aura en effet une fâcheuse conséquence pour le héros. Celui qui, «[d]ans les plus grands périls, [...] garde tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit» (O : 250), ne montrera plus la même rigueur à la défense de Villemarie. Invité à reconduire Élisabeth à l'hôpital, Lambert «examin[e] l'amorce de ses pistolets avec une attention plus qu'ordinaire.» (O : 239) Demandé par l'Iroquois Cœur-de-Roc, un blessé qui loge à l'hôpital et qui veut l'interroger sur le pardon, Lambert ne se méfie pas du piège tendu. Même après avoir vu Élisabeth se porter à sa défense en déviant le coup de couteau que lui réservait l'Iroquois, Lambert sort seul, hors de toute protection. «Ce soir-là, inconscient du danger, il resta longtemps à marcher sur la grève. L'amour avait triomphé des partis pris surnaturels, héroïques.» (O : 275) Celui qui, avant l'arrivée d'Élisabeth à Villemarie, semblait très éclairé sur les intentions véritables des Iroquois, ne peut plus juger de l'action adéquate à porter contre l'ennemi. Lorsque celui-ci menace de marcher sur la Nouvelle-France, Closse n'entrevoit aucune défense raisonnable. À Jeanne Mance il dit : «Pour avoir la paix, il faudrait aller attaquer les Iroquois dans leur pays, et malheureusement c'est impossible. Québec même n'a qu'une garnison insuffisante.» (O : 276) En fait, seul Daulac propose une action, Lambert n'étant que le spectateur de cette entreprise sacrificielle.

Malgré le doute, Lambert et Élisabeth se marient. Le héros en vient à concevoir leur union d'abord parce qu'Élisabeth lui est apparue dans un texte, puis parce qu'elle lui a rendu la protection que lui-même assumait à son égard. D'ailleurs, cette protection demeurera au centre de leur relation. «[J]e voudrais la toute-puissance pour vous garder de toute souffrance, pour vous voir toujours rayonnante» (*O* : 284) avoue Lambert à Élisabeth, alors qu'il abandonne le commandement de la garnison à Dupuis pour s'occuper de sa terre. Élisabeth, qui voit son mari s'attrister de ne pas pouvoir accompagner Daulac et ses compagnons, se dit en elle-même que «pour lui épargner une souffrance, [elle] laisserai[t] crouler le monde entier !» (*O* : 295)<sup>18</sup>

L'inquiétude, propre à la nature humaine, demeure. Élisabeth craint de perdre l'amour de Lambert, elle s'inquiète de ne pas savoir «si le cœur de son mari s'était vraiment refroidi, si la bonté devait remplacer cette noble et passionnée tendresse» (*O* : 301). De même, Lambert craint de mourir et de laisser Élisabeth seule à Villemarie. Mais, ultimement, Élisabeth souhaite que Lambert demeure l'ardent défenseur de Villemarie. Lorsqu'il choisit d'abandonner la garnison au Major Dupuis pour défricher sa terre, décision qu'il justifie d'ailleurs auprès d'Élisabeth par l'exemple d'un moine du VI<sup>e</sup> siècle qui opte pour le dur travail agricole, Élisabeth lui avoue ne pas vouloir d'un mari agriculteur : «J'espère que vous n'avez pas résolu de l'imiter ? » (*O* : 286) Élisabeth le veut soldat, elle le veut héroïque.

---

<sup>18</sup> Ce désir de veiller à épargner l'autre de la souffrance fait écho aux actions de Gisèle Méliand qui, pour l'amour de Charles Garnier, se substitue à lui auprès de ses parents.

Seules les réflexions sur la joie de la mort chrétienne, perspective d'éternité, apaiseront les doutes des époux. Premièrement, l'exemple de l'expédition de Daulac et de ses compagnons, qui se conclut par la mort sacrificielle, assurant de ce fait la survie de la colonie, incite Lambert Closse à reconsidérer son devoir envers Villemarie. «Ô la belle, la noble mort ! » (O : 305) Délaissant sa terre, il se remet à la défense de la colonie, croyant que son sacrifice, s'il a lieu, assurera la pérennité de Villemarie. Deuxièmement, le texte de Job, tiré des Saintes Écritures, inspire Lambert au point de croire que sa mort est imminente. «Voilà que je vais m'endormir dans la poussière du tombeau» (O : 306) disait le texte. Le soldat est d'abord ébranlé à l'idée de quitter Élisabeth. Toutefois, il se résigne à la mort, croyant qu'il pourra toujours, du haut du ciel, assurer la protection de la jeune femme. «Les morts ne sont pas des anéantis... Là-haut, je vous protégerai mieux que sur la terre.» (O : 307) En éternisant sa protection, il s'assure de connaître un bonheur d'autant plus grand ; revoir son épouse dans l'éternité. Finalement, la visite d'Anita, jeune huronne nouvellement baptisée et dont Élisabeth est la marraine, reconforte cette dernière avec l'idée de la mort. «Tu l'aimes, et il serait si bien en paradis.» (O : 311) Dès lors, les craintes n'auront plus d'emprise sur le cœur dorénavant chrétien de la jeune femme. «Il lui semblait qu'une main tendre et puissante arrachait de son cœur toutes les racines d'inquiétude et d'angoisse. Une paix céleste l'enveloppait, la pénétrait.» (O : 311)

Le roman s'achève avec la mort de Lambert Closse. Nous ne connaissons pas la réaction d'Élisabeth. Nous saurons seulement que Maisonneuve se dirige vers sa

maison pour lui annoncer la mort de son époux. Nous pouvons tout de même nous reporter aux chapitres précédents, alors qu'Élisabeth recevait par anticipation l'annonce de la mort de Lambert par Lambert lui-même. Au-delà de la crainte qu'avait engendré pareille annonce, Élisabeth avait accepté sereinement l'idée de la mort. «[L]es paroles [de Lambert] lui laissèrent au plus profond du cœur comme une force, comme une douceur sacrée.» (O : 307) Villemarie protégée, Daulac et Closse morts en martyrs, Élisabeth demeure dans la colonie. Cette récréation momentanée que s'est permis Lambert, semblant destiner son cœur à Élisabeth plutôt qu'à la défense de Villemarie, ne doit cependant pas jeter une ombre sur cette dernière. La jeune femme aura permis la réalisation du vœu de Lambert de mourir oublié des hommes<sup>19</sup>. Comme lui, elle est une chrétienne qui, à la mesure de ses capacités, veille à assurer la pérennité de l'âme chrétienne dans la nouvelle colonie : en assumant un double tutorat, soit le baptême de la jeune huronne Anita<sup>20</sup> et l'éducation sa propre fille, Élisabeth promet d'éterniser l'âme chrétienne en sol canadien.

---

<sup>19</sup> La préface que signait l'abbé G. Bourassa au roman *L'Oublié* laisse d'ailleurs entendre, sans ironie, que Lambert Closse avait un caractère fort lui permettant d'aimer à la fois «Dieu et [sa] dame». «L'histoire nous autorise à supposer qu'il sut unir étroitement ces deux sentiments, puisqu'elle nous instruit de son mariage, et ce que nous savons de son caractère ne nous permet ni de douter qu'il n'ait aimé profondément la compagne de sa vie, ni qu'il ne l'ait épousée par une forte inclination du cœur.» (1902 : IX)

<sup>20</sup> Bien que Conan en taise le nom dans son roman, la société s'installant sur l'Île de Montréal s'appelle «Société Notre-Dame pour la conversion des sauvages». C'est dire combien Élisabeth, par la réussite de son tutorat auprès de la Huronne Anita, mérite d'être considérée participante à l'inscription de l'âme chrétienne dans la durée.

### 3. Guillemette de Muy : la pérennité de l'âme canadienne

Le roman *La Sève immortelle* s'ouvre non pas sur le destin d'une héroïne, comme ce fut le cas dans les précédents romans, mais sur celui d'un héros : Jean de Tilly, militaire de carrière, s'éveille sur son lit d'hôpital, au lendemain de la défaite française. Lui qui concevait la mort telle le sacrifice du soldat pour sa patrie, n'est que blessé, et sans armes. Doublement contraint à l'inaction, Jean de Tilly devra redéfinir son véritable devoir envers Dieu et sa patrie, malgré l'apparente situation politique dégénérante d'une colonie voulue idéale, mais dorénavant entre les mains des protestants anglais. Militaire de carrière, il ne lui semble plus possible d'offrir sa vie pour sa patrie. La mort, féconde pour les Charles Garnier et Lambert Closse, ne peut plus dorénavant figurer au programme du héros ; elle est déjà survenue : la Nouvelle-France n'est plus, de nombreux soldats de la guerre reposent sur le champ de bataille. Survivant, Jean de Tilly doit découvrir que ces morts génèrent un avenir, qu'il a le devoir chrétien d'assurer l'éternité de l'âme canadienne qui, elle, demeure<sup>21</sup>.

Le souvenir de la bataille de Sainte-Foy est d'importance pour comprendre l'état d'âme initial de Jean de Tilly.

---

<sup>21</sup> Maurice Lemire dit d'ailleurs de ce roman qu'il est la seule prise de parole d'un romancier canadien-français sur l'impact de «la cession du Canada à l'Angleterre [...] pour l'âme canadienne» (1970 : 148).

*[U]n souvenir de la journée du combat [...] émut soudain [Jean]. Il se rappela comme l'amour de la vie l'avait tout a coup saisi, comme la terre lui avait paru belle, quand il courait avec ses gars, par le froid matin du 28 avril.*

*[...] sa jeunesse entendait le printemps qui chantait : J'apporte l'herbe, les feuilles, les parfums, les voix d'oiseaux... Tu connaîtras l'ivresse de l'amour...*

*Un regret aigu comme un dard lui avait transpercé le cœur. Toute sa force l'avait abandonné. Mais il s'était vite ressaisi, et, peu après, il était sur le champ de bataille. (SI : 106-107)*

Sur le champ de bataille, Jean de Tilly avait, pendant un court laps de temps, craint la mort. Mais il s'était ressaisi, assumant la défense de la Nouvelle-France. «Un soldat doit savoir affronter les privations comme la mort sanglante.» (SI : 112) Étendu sur un lit d'hôpital, blessé au côté gauche, Jean croit toujours que les privations sont nécessaires. Aussi, inconsciemment, il sacrifie son devoir de soldat pour la gloire de Dieu :

*Offrir ce qu'il avait souffert ne lui vint pas à l'esprit ; ses blessures, ses souffrances, Jean de Tilly n'y songeait plus ; mais le sacrifice du rêve d'amour à son devoir de soldat avait à ses yeux un grand prix, et dans le secret de son cœur, il l'offrit pour sa patrie... (SI : 107)*

Jean n'est toutefois plus assuré de pouvoir vivre et mourir pour sa patrie ; l'avenir incertain de la colonie lui fait douter de ses propres obligations. Bien qu'inconsciemment Jean fasse un important sacrifice, il est consciemment tenté, à nouveau, par le simple bonheur d'être heureux. «Sentir qu'il appartenait de nouveau à la terre lui fut une jouissance étrange, délicieuse. Toutes les souffrances, toutes les douleurs étaient oubliées.» (SI : 106) Au cœur de la performance de Jean, il y aura

ce choix entre le désir de vivre pour soi – le «bonheur très simple d'exister» – et tout ce qui le rappelle à son devoir envers sa patrie – «sa mère, [...] son foyer ruiné, [...] ses camarades restés sur le champ de Sainte-Foy» (*SI* : 107).

Au lendemain de la défaite française, la colonie n'est plus telle l'enclave chrétienne de Villemarie. Les illustres habitants du Canada doivent composer avec la présence de militaires laïcs français et de protestants anglais, chacun n'imaginant plus d'avenir pour la colonie, ou du moins ne croyant plus possible la poursuite de l'idéal chrétien voulu par les pionniers canadiens. Aussi, Jean est partagé entre deux groupes aux discours divergeants. D'une part, il y a le parti canadien – constitué des membres de la famille de Tilly et du corps religieux, Mère Catherine (augustine préposée aux soins des blessés de l'Hôpital Général) et l'abbé de Rigaudville (aumônier) – profondément chrétien, qui croit en la survie de la race canadienne-française en sol canadien. Cependant, Jean est tenté de croire les propos de l'autre parti, celui des étrangers – les autorités polito-militaires tant françaises qu'anglaises – qui affirment que la colonie est morte, d'autant que Québec ne donne à voir que des ruines. Le docteur Fauvel, médecin français travaillant à l'Hôpital Général de Québec, représente ce second groupe. Croyant tout comme ses compatriotes que la colonie est moribonde – «À Québec, presque toutes les familles importantes voulaient quitter le Canada. Y vivre leur semblait désormais impossible.» (*SI* : 129) – Fauvel veille à assurer l'avenir de Jean de Tilly en France en orchestrant une relation amoureuse entre le héros de Sainte-Foy et Thérèse, fille du colonel français d'Autrée. «Je l'avais vu naître cet amour avec tant de joie. J'y voyais une récompense de son

héroïsme, de ses longues souffrances.» (SI : 207) Le docteur Fauvel prépare le passage de Jean en France en soutenant que le héros de guerre mérite dorénavant le bonheur. «En France, son avenir [est] assuré... et Mademoiselle d'Autrée est charmante... elle est exquise, adorable... Jamais mariage n'offrit plus de garanties de bonheur» (SI : 206)... Du moins, un bonheur humain.

Les membres de la famille d'Autrée – des Français résidant à Québec depuis quatre ans – sont du même avis que le docteur Fauvel. Mme d'Autrée espère retrouver «une vie normale... du mouvement... des distractions [alors que rester à Québec, c'est] mourir de chagrin et d'ennui. [...] La jeunesse a besoin de mouvement, de plaisirs» (SI : 132) que seule la France mondaine est en mesure d'offrir. S'il veut obtenir la main de Thérèse d'Autrée, Jean doit se plier aux exigences du colonel et de son épouse qui n'imaginent leur bonheur possible qu'en France. Jean est tenté par la perspective d'un mariage heureux auprès de Thérèse et d'une carrière militaire dans la mère patrie. «[S]onger à cette jeune fille l'enlevait à la cruelle réalité, lui mettait une douceur dans l'âme.» (SI : 114) Mais le héros craint – crainte parente à celle de Lambert Closse – de trahir son devoir envers sa patrie. «Avoir oublié la ruine de son pays, le malheur de tous les siens, pour songer à une jeune fille à peine entrevue, l'humiliait profondément. » (SI : 117)

Cette inquiétude, cette hésitation à laquelle tend la nature humaine de Jean de Tilly est mise en opposition à l'assurance qu'affiche Guillemette de Muy. Bien que cette dernière se trouve dans la même situation que Jean – incertitude en l'avenir de



sa famille qu'un mariage avec l'étranger pourrait consoler – Guillemette choisit le devoir chrétien. Bien que son père, Daneau de Muy, souhaite assurer son bonheur en lui proposant un mariage lui garantissant un confort financier, Guillemette tranche : «ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur.» (SI : 164) À son prétendant Laycraft, elle dit son devoir : «continuer notre vie de misère et d'honneur» (SI : 171) ; pour qu'il comprenne, elle lui raconte un moment significatif de l'histoire de la Nouvelle-France. Voyant brûler leur couvent, les Ursulines de Québec sont pourtant demeurées sereines. Guillemette met l'accent sur la raison de cette étonnante réaction. Ces religieuses vivent le seul véritable bonheur chrétien : savoir «que Dieu est notre Père !» (SI : 172) Pour expliquer son élan patriotique et son refus d'un avenir aisé, Guillemette lui donne aussi l'exemple d'une parente, Charlotte de Muy, qui refusa l'opulence que lui offrait son père, gouverneur de Louisiane, pour se faire Ursuline. Laycraft, qui voulait lui offrir la facilité, la richesse, constate que la jeune femme a «une âme droite et profonde[, qu']elle connaît les nobles souffrances viriles, les patriotiques douleurs.» (SI : 173-174) Selon Guillemette, le vrai bonheur est d'assurer l'éternité de la chrétienté ; elle conçoit que Jean pourrait très bien assumer cette tâche. «Ah ! si tous les Canadiens lui ressemblaient, les Anglais n'y pourraient rien... la Nouvelle-France serait immortelle ! » (SI : 165) Elle semble d'ailleurs avoir très bien cerné la valeur du cœur de Jean, lui qui pour le moment s'embrouille dans une relation amoureuse dégénérante. Aussi, Guillemette espère voir revenir Jean à Saint-Antoine-de-Tilly, là où se trouve son devoir, même si elle n'a aucune garantie de son retour.

Malgré sa promesse faite à Thérèse de l'épouser et de passer en France, Jean ne peut ignorer les propos de sa famille qui lui rappellent son devoir envers sa patrie. À chacune de leurs rencontres, Le Gardeur incite Jean à considérer la nécessité de sa présence dans la colonie.

*que les Canadiens ne soient pas des corps morts qui flottent au gré des marées. Il faut trouver du courage. (SI : 160)*

*Si Dieu vous a retiré du tombeau – on peut le dire – ce n'est pas pour que vous consumiez votre vie en regrets stériles. (SI : 161)*

L'aîné de la famille va jusqu'à lui citer les propos de Guillemette. «Je ne donnerai pas aux Canadiennes l'exemple de la défection» (SI : 201) aurait-elle dit à son père, ce dernier lui demandant de ne pas refuser la main de Laycraft.

L'abbé de Rigaudville, selon qui Jean «incarn[e] l'âme de la race canadienne» (SI : 196), lui fait aussi la leçon. En apprenant l'annonce du mariage et du départ de Jean pour la France, l'abbé lui rappelle une parole qu'il aurait prononcé à son réveil, sur son lit d'hôpital : «Il faut avoir aimé dans la douleur pour savoir ce que c'est vraiment qu'aimer. Je sais maintenant ce qu'est l'amour de la patrie.» (SI : 198) L'abbé de Rigaudville lui demande en somme comment il se fait que Jean ait abandonné l'idée de faire son devoir envers sa patrie, alors qu'un an auparavant, pourtant malade, il ait aimé la douleur patriotique. «Il me semble que le prestige de l'amour vous aveugle...» (SI : 197)

En fait, seule l'intervention directe de Mme de Tilly aura raison de l'illusion de bonheur qu'entretient Jean à propos de son mariage avec Thérèse et sa carrière en France. À sa mère, il avoue vouloir épouser Thérèse par crainte de la voir souffrir : «je ne puis pas lui déchirer le cœur...» (SI : 204) Mais Mme de Tilly lui rappelle que la crainte de la souffrance n'est pas un argument valable, lorsque le geste qui occasionne la douleur est noble.

*S'il vous fallait marcher au combat... à la mort... vous laisseriez-vous arrêter par la pensée de sa douleur, de tout ce qu'elle souffrirait ?... Ni son amour, ni son désespoir, ne vous retiendraient. Vous partiriez ! [...] toute chose dure et terrible à nos cœurs n'est que le secret de la bonté de Dieu... (SI : 204-205)*

Dès ce moment, Jean se résigne à son devoir. «Vous dites vrai, ma mère, le devoir est ici... je n'ai pas le droit d'être heureux...» (SI : 205) Aussi, la blessure soignée par le docteur Fauvel, artisan de la relation entre Jean et Thérèse, s'ouvre à nouveau, telle une purification, un rejet de la contamination des idées étrangères.

Apprenant la rupture de ses fiançailles, Thérèse d'Autrée se résout à accepter la décision de Jean. «[J]e sens que Dieu est bon pour ses pauvres petites créatures. Malgré ma désolation, j'ai en moi une paix profonde qui me donne la force d'accepter cette épreuve.» (SI : 209) En sacrifiant le possible bonheur auprès de Thérèse, Jean, sans même le savoir, prépare la jeune femme à envisager la mort avec sérénité.

*Dieu peut tout adoucir, je l'ai vu souvent : Si nous savions tout ce qu'il sait, nous voudrions tout ce qu'il veut, paraît-il.*

[...]

*– Je pleure presque continuellement depuis l'affreuse nouvelle [de la rupture de fiançailles]. Je ne puis m'en empêcher, mais c'est comme si une main infiniment tendre essuyait mes larmes.*

[...]

*Il me semble que j'ai tellement mieux la compréhension des choses. Les pensées graves m'assiègent... J'avais si bien oublié qu'il faut mourir. (SI : 209)*

*La vue du ciel et de la mer enchantait sa tristesse, lui rendait plus sensible le mystère qui est en nous et hors de nous.*

[...]

*Je le vois maintenant, il [Dieu] a tout disposé et il me fait la grâce d'aller à lui sans crainte... (SI : 213).*

Thérèse meurt alors qu'elle pose le pied au Havre, sur le sol français. La France laïque ne pouvait convenir à une telle âme qui, au cours du voyage de retour, se préparait à retourner non pas vers la France mondaine, laïque, mais vers Dieu. Mourante, la jeune femme écrit une dernière lettre à Jean de Tilly. «Si mon heure est venue [...], ne vous désolez pas, ne me confondez pas avec mon cadavre. Je vous aimerai tant que mon âme vivra.» (SI : 213) Cet extrait de la lettre laisse subrepticement entendre que Jean avait raison d'aimer Thérèse, d'aimer cette Française, chrétienne, qui meurt – qui doit mourir – dès son arrivée sur le sol français. «Nous étions pour jamais séparés, dit-il, la mort nous rapproche...» (SI : 214) Plus important encore, Thérèse lui demande d'éterniser leur amour en assurant l'éternité de son âme, une âme chrétienne qui ne peut désormais survivre qu'au Canada, confiée à une Canadienne. Ayant espéré et préparé le retour de Jean de Tilly sur la terre de ses ancêtres, Guillemette de Muy est celle qui pourra assurer la pérennité de

l'âme chrétienne de la Française Thérèse. C'est en travaillant au jardin que Jean fait sa demande en mariage : «Je ne pourrai pas vous faire une vie douce [...] mais je vous aimerai» (*SI* : 215). Guillemette lui promet en échange d'accepter les souffrances sans faiblir : «je porterai les peines de la vie aussi facilement que le cap Tourmente porte les gouttes de rosée.» (*SI* : 215) S'il y a un amour possible, s'il y a un avenir pour le Canada, il doit être à la mesure de la force de Guillemette. L'image du cap Tourmente n'est d'ailleurs pas innocente ; elle se veut le reflet du solide phare qui, dans *À l'œuvre et à l'épreuve*, affronte la mer sans jamais s'altérer. L'âme canadienne ne survivra qu'au prix de la résistance des Canadiens qui assurent la pérennité de l'épopée en demeurant profondément chrétiens.

## CHAPITRE 3

### ACTE DE MÉMOIRE

*C'est en toi, mon âme, que je mesure les temps. [...]  
L'impression que, quand elles passent, les choses font en toi  
et qui, quand elles ont passé, demeure,  
c'est elle que je mesure  
(saint Augustin, 1950 : 299)*

Dans le chapitre précédent, nous avons démontré que l'être assure l'éternité de l'âme chrétienne en faisant la volonté de Dieu, en allant dans le sens de l'histoire. Nous croyons toutefois que notre étude serait incomplète si nous ne nous intéressions pas à un aspect de l'âme, à l'un de ses modes temporels. D'après saint Augustin, l'âme, toujours présente, est dotée d'un esprit qui se souvient du passé, qui appréhende le présent et qui attend l'avenir. De ces trois facultés nous retenons la première : la mémoire de l'âme de la chrétienté.

Dans la pensée judéo-chrétienne, Dieu est tenu pour l'initiateur de l'histoire. Il crée l'humanité, de même Il sait toute l'humanité : Il est la Vérité, la Lumière.

*[Il ne prévoit pas de notre façon ce qu'est le futur, ne regarde pas de notre façon ce qu'est le présent, ne se rappelle pas de notre façon ce qui est le passé. C'est un autre mode de connaissance, dépassant de loin et de très haut nos propres habitudes de penser. Dieu ne fait pas porter sa pensée d'un objet à l'autre, mais il voit la totalité de façon immuable. Les moments du temps, à savoir le futur qui n'est pas*

*encore, le présent qui est là maintenant, le passé qui n'est plus là, Dieu les appréhende tous ensemble dans la stabilité de sa présence éternelle* (saint Augustin, 2000 : 450).

Il est – quasi – impossible pour l'être humain de pouvoir contempler la Lumière, connaissance préexistante à l'homme. La nature humaine, sensitive et changeante, ne peut saisir Dieu, immatériel et immuable. Comme le rappelle le P. Jérôme Lallemand au P. Brébeuf : «Les desseins de Dieu sont bien au-dessus de nos pensées» (*OE* : 188). Seule la mort, parce que l'âme échappe alors au temps de la Cité terrestre, permet de contempler Dieu. «Quand viendra la béatitude, en cet état définitif, l'intelligence humaine contempera à découvert la Vérité de Dieu» (saint Thomas d'Aquin, 1965 : 92). Cependant, saint Augustin imagine une exception. Certains chrétiens peuvent avoir «une vue plus pénétrante [...] dans la mesure où [ils] particip[ent] à cette lumière.» (2000 : 460) L'initiateur de la philosophie théologique de l'histoire fait référence à l'illumination, connaissance indépendante et supérieure à l'expérience, troisième degré de la connaissance qu'il appelle sagesse – le premier degré étant, selon lui, la sensation, et le deuxième, la science<sup>1</sup>.

L'illumination n'est cependant vécue que par quelques êtres exceptionnels. Pour la majorité des êtres humains assujettis au temps de la Cité terrestre, la philosophie théologique de l'histoire détermine l'acte de mémoire comme principal mode de connaissance de la Lumière. Il importe aux hommes de se souvenir des

---

<sup>1</sup> Steenberghen définit l'illumination : «contemplation des vérités éternelles [où l'] âme y est sous l'influence permanente de Dieu, Lumière intelligible pour tous les esprits créés» (1964 : 37-38).

actes divins passés qui, lors de chaque manifestation, révèlent un peu plus le sens de l'histoire<sup>2</sup>. Dieu, créateur du sens de l'histoire, s'est manifesté à l'origine de l'humanité, puis par la bouche de ses prophètes. De même, Jésus-Christ – le Dieu fait homme qui, par le rite de l'Eucharistie, commande à ses disciples de se souvenir de lui : «Faites cela en mémoire de moi» – révèle le sens de l'histoire de l'humanité : dorénavant chrétienne, elle sait marcher vers le possible salut. Ajoutons que saint Augustin divise ces progressives révélations divines en six âges. Cinq âges se succèdent avant l'Incarnation de Jésus, mais, dans un premier temps, l'humanité ne peut encore donner un sens à cet enchaînement. C'est seulement au sixième et dernier âge – l'humanité entrant dans la phase de la vieillesse – que Jésus révèle le sens de l'enchaînement des âges. Cet enchaînement est analogue à celui de l'individu qui, bien que contraint par l'action destructrice du temps, acquiert en vieillissant la connaissance de son destin, de son devoir, de sa vocation. «Quand on avance sur le chemin, la vie n'apparaît plus guère que comme un devoir, et l'on marche facilement au sacrifice.» (O : 265) Ainsi, la mémoire permet de garder en l'*homme intérieur*<sup>3</sup> le souvenir du sens de l'histoire, un sens déjà construit, mais dont la nature humaine ne peut mesurer toute la portée.

---

<sup>2</sup> Cette acception de la mémoire fait écho à celle d'Aristote qui, concevant l'existence d'une connaissance préalable, fait de la mémoire un outil d'histoire : elle permet le souvenir d'une réalité antérieure, inscrivant la mémoire dans un ordre passé – présent. La mémoire ramène au jour un savoir latent. Cette acception aristotélicienne s'oppose à celle de Platon qui pose la mémoire comme un outil de l'imagination, de la littérature : la mémoire est une représentation présente d'une chose absente.

<sup>3</sup> Sur le concept de l'*homme intérieur*, consultez le chapitre deux.



La mémoire, fondement de la démarche religieuse, est incarnée en chaque chrétien ; c'est la présence de Dieu en l'homme, la possibilité de toujours se souvenir de la Lumière, connaissance préexistante à l'homme. Dans ce chapitre, nous retiendrons les deux principaux modes mémoriels institués par la pratique religieuse judéo-chrétienne : la foi et l'écriture. D'une part, la foi est un acte de mémoire dans la mesure où le chrétien croit avec certitude en un principe émanant d'une autorité savante s'étant exprimée antérieurement : Dieu (la Vérité) et Jésus-Christ (la Parole révélant le sens de l'histoire de l'humanité).

*Dieu parle par sa vérité elle-même, et il faut pouvoir l'entendre non par le corps, mais par l'esprit. [...] Mais l'esprit lui-même, résidence naturelle de la raison<sup>4</sup> et de l'intelligence, [...] est affaibli par des vices obscurs [...]. Il devait donc tout d'abord être imprégné et purifié par la foi, afin de marcher en elle avec plus de confiance vers la vérité. La Vérité elle-même, le Dieu, fils de Dieu, assumant l'homme sans consumer Dieu, a établi et fondé cette foi, pour qu'il y ait un chemin tracé par l'homme-Dieu pour l'homme vers Dieu.*

[...]

*[N]ous pouvons porter un témoignage sur ce qui est à la portée de nos sens tant intérieurs qu'extérieurs [...]. Or, ce qui est éloigné de nos sens et sur lequel, par conséquent, nous ne pouvons porter témoignage, nous en cherchons d'autres témoins et nous ajoutons foi à ce qui, croyons-nous, n'a pas été éloigné de leurs sens. (saint Augustin, 2000 : 428-429)*

---

<sup>4</sup> Laure Conan se méfie de la raison, source d'illusions ; elle garderait sous silence ce qui ne peut s'expliquer en toute logique : l'action de Dieu. Il faut lire, dans *Angéline de Montbrun*, la réponse de Mina Darville à sa correspondante Emma S\*\*\* (amie pensionnaire devenue novice chez les Ursulines), cette dernière lui reprochant (d'après Mina Darville elle-même, puisque la lettre d'Emma n'est pas reproduite) un élan patriotique non pas chrétien, mais rationnel. «Chercher les sources, remonter aux principes, c'est l'affaire des explorateurs et des philosophes. Prétendez-vous me confondre avec ces gens-là ? D'ailleurs, il ne faut jamais admettre le plus, quand le moins suffit à une explication.» (AM : 130) De même, lorsque Lévis et Daneau de Muy se désolent de ne pas pouvoir

D'autre part, les Saintes Écritures assurent la pérennité de la connaissance de la Vérité, diffusant les gestes et les principes fondamentaux émanant de Dieu. C'est le lieu du témoignage de ceux qui ont fait l'expérience de Dieu.

*[A]lors que nous voyons l'existence du monde, celle de Dieu, nous la croyons. Or, que Dieu soit le créateur du monde, nous n'avons pas de témoignage plus sûr que celui de Dieu lui-même. Où l'avons-nous entendu ? Nulle part pour l'instant mieux que dans les saintes Écritures (saint Augustin, 2000 : 429).*

En posant que l'ultime connaissance est Dieu, préexistant à l'humanité, toute histoire écrite antérieurement paraît définitive puisque le sujet écrivain est plus proche dans le temps de la Vérité qui est Dieu. Aussi, il n'est pas nécessaire de réécrire l'histoire, il n'est même pas admissible d'ajouter ou même de corriger le sens de l'histoire – ceci se révélerait une rupture dégénérante<sup>5</sup>.

Nous avons pu constater dans les chapitres précédents que, selon Conan, l'histoire de la Nouvelle-France et du Canada résulte du devoir de chrétiens et de chrétiennes qui assurent la pérennité de l'épopée chrétienne dans un cadre propice à sa survie. Incarnations de l'âme de l'humanité, ces héros de la chrétienté acceptent

---

expliquer le naufrage du navire *Le Chameau*, Jean de Tilly leur tient ce sermon : «Ne nous fatiguons pas à chercher les pourquoi... c'est épaissir le voile de l'avenir» (*SI* : 148).

<sup>5</sup> Cette conception de l'écriture pourrait expliquer le choix de Laure Conan pour des personnages méconnus de l'histoire. En effet, les Champlain, Brébeuf, Marie de l'Incarnation, Maisonneuve, Mance, Dollard des Ormeaux, Montcalm, Lévis et Vaudreuil font déjà l'objet d'ouvrages historiques, certains ont droit à un monument en place publique ! Que Conan fasse d'eux des personnages secondaires, choisissant plutôt de narrer l'existence des Charles Garnier, Lambert et Élisabeth Closse, et la famille de Tilly, signifierait que l'auteur n'imagine pas devoir ajouter quelque élément que ce soit aux récits historiques existants qu'elle jugerait définitifs.

tous de taire leur nature humaine, de sacrifier leur personne et leurs envies de bonheur humain. Le sacrifice n'est toutefois pas spontané. L'acceptation chrétienne du sacrifice n'est possible que lorsque l'être *re-connaît*, rappelle à sa mémoire le véritable sens de la vie, soit de tendre son être vers Dieu, qui aboutit par la mort ; un sens révélé par la foi, dont les femmes sont les gardiennes, et par l'écriture. En d'autres mots, c'est le chrétien, en tant qu'incarnation de la mémoire de l'humanité, qui dynamise l'âme chrétienne<sup>6</sup>.

## 1. Témoin de la Lumière

Dans le chapitre précédent, nous avons vu Gisèle Méliand accepter et apprécier le sacrifice d'un bonheur marital auprès de Charles Garnier afin de réaliser le vœu de ce dernier, soit de se faire religieux et missionnaire en Huronie. Le cheminement de la jeune femme vers le bonheur véritable n'a cependant pu être possible que parce que l'écriture d'une part, et l'exceptionnelle expérience de l'illumination d'autre

---

<sup>6</sup> Le discours de M. Vagemmes sur le rôle que les femmes doivent jouer pour la survie du patriotisme dans *Si les Canadiennes de voulaient...* tient essentiellement à cette idée. En tant que chrétiennes, elles incarnent la mémoire de la chrétienté.

*M. VAGEMMES : [...] si nous voulons remplir nos destinées si nous voulons devenir un grand peuple, dans ces vives profondeurs de l'âme où rien ne périt, avec le courage du renoncement, il faut mettre la fierté nationale et la fierté de la foi.*

*Si vous faites cela, mesdames, [...] vous aurez donné la force et la vie aux cœurs.*

*MME DERMANT – [...] Mais, pour donner une chose, il faut l'avoir : n'est-ce pas?*

*M. VAGEMMES – [...] Mais pourquoi n'auriez-vous pas la vie? Jésus-Christ est venu pour que nous l'ayons en abondance. Tout se réduirait donc à être de vraies chrétiennes. (SCV : 58-59. C'est moi qui souligne.)*

part, amèneront la jeune femme à *re-connaître* le devoir chrétien ; véritable chrétienne, fondamentalement gardienne de la foi, Gisèle incarne la mémoire de la chrétienté.

Promise à la vie mondaine de Bois-Belle auprès de Charles Garnier, Gisèle Méliand doit d'abord faire son éducation. M. et Mme Garnier choisissent Port-Royal-des-champs. Placée auprès de Mère Angélique Arnauld, elle mène une vie austère, et n'espère plus qu'une manifestation de Charles Garnier, soit par une visite, ou une lettre. L'amour que porte la jeune femme pour le fils de ses tuteurs est d'ailleurs entretenu par l'écriture. Ses lettres lui font attendre avec impatience sa sortie prochaine. L'événement se produit, précédé d'une entrevue auprès de Mère Angélique, qui aurait pu être déterminante pour Gisèle, n'eut été son entêtement à croire que Bois-Belle lui apporterait plus de bonheur que la clôture. En fait, Mère Angélique l'invite à considérer la douleur qui permet de connaître le véritable sens de la vie.

*[L]a douleur qui élève l'âme... qui fortifie le cœur... qui l'arrache aux illusions de la vie, c'est-à-dire à ce qui l'aveugle... ce qui empêche de voir le chemin tel qu'il est : court et mauvais. Les illusions, ma chère enfant, ne sont que des ombres qui nous cachent les épines et l'issue de la route... Heureusement, [...] ces ombres-là, à l'encontre des autres, vont s'éclaircissant, se dissipant à l'approche du soir. (OE : 30)*

Mais Gisèle ne veut pas croire que la douleur puisse lui apporter quelque bien. D'ailleurs, Mère Angélique remarque que, depuis le début de l'entrevue, «ses paroles

avaient manqué leur effet» (OE : 29), et cette dernière vérité ne touche pas la jeune fille. Pas encore, car Mère Angélique s'explique l'obstination de Gisèle à refuser la douleur par son jeune âge. Elle qui n'a que seize ans, ne peut encore bénéficier de l'acquisition de la connaissance, apanage de la vieillesse, de ceux qui sont au «soir» de leur vie.

De retour à Bois-Belle, après le voyage au Havre en compagnie du couple Champlain, Charles Garnier, jusqu'alors contraint au silence par son père, prend à son tour la parole. Il ne parvient toutefois pas non plus à convaincre Gisèle que le sacrifice procure le bonheur. En annonçant à la jeune femme que sa résolution est prise, il lui vante, comme Mère Angélique, les mérites du sacrifice, en appuyant bien que ce sont deux autorités canonisées de l'Église qui l'affirment.

*[L]es saints vivent de renoncement : mais un sacrifice offert à Dieu donnera toujours mille fois plus de jouissances que n'en eût donné la chose sacrifiée... C'est saint Louis de Gonzague qui a dit cela, et saint François-Xavier trouvait les hommes bien aveugles de ne pas comprendre qu'en refusant de mortifier leurs désirs naturels, ils se privaient du plus grand bonheur de la vie. (OE : 94)*

Bien que Gisèle se berce d'illusions sur son bonheur à Bois-Belle – fruits de ses sens : elle admire le renouveau printanier à Bois-Belle, comme elle espère revoir Charles – elle demeure inconsciemment gardienne de la foi chrétienne en prêtant sa voix au discours sur le bonheur d'être tout à Dieu. Dès le début du roman, elle lit *Pères du désert* à ses compagnes de Port-Royal-des-champs, texte édifiant qui traite

du missionnariat. Dans le salon des Garnier, alors qu'ils reçoivent le P. Brébeuf, Champlain demande à Gisèle le chant du départ. Elle s'exécute «[s]ans trop savoir ce qu'elle faisait» (*OE* : 68), sans savoir ce qu'elle pourrait chanter à un homme qui choisit le martyre. C'est pourtant un chant bien à propos qu'elle interprète, sans pour autant l'avoir choisi. Ce «chant de tendresse et de joie [...] lui vint aux lèvres» (*OE* : 68) parce qu'elle l'avait souvent exécuté à Port-Royal-des-champs. Après cela, Brébeuf aura cette phrase : ««Son amour [de Dieu] surpasse toutes les délices, tous les désirs...» Ne l'oubliez jamais [...], vous qui l'avez chanté comme les anges.» (*OE* : 69) Nous retenons deux éléments dans l'intervention de Brébeuf. D'une part, en comparant le chant de Gisèle à celui des anges, le Jésuite lui signifie que son chant est parfait, que sa voix est divine, qu'elle est l'organe par lequel s'exprime une grande vérité. D'autre part, le P. Brébeuf demande à Gisèle que cette présence du divin en elle lui reste toujours en mémoire ; elle doit se souvenir que l'«amour [de Dieu] surpasse tous les délices», elle qui jusqu'à présent investit ses espoirs dans l'amour humain de Charles. En promenade au bord de la mer en compagnie de ce dernier, Gisèle prête encore sa voix à une vérité dont elle ne mesure pas le sens, qui nuit même à ses projets de bonheur humain. Alors que Charles semble abandonner ses résolutions religieuses depuis la vision d'une vague de l'ouest brisant la régularité de l'océan, une alouette s'élevant dans le ciel inspire à Gisèle cette phrase : «Elle va porter au ciel les joies de la terre», qu'elle prononce «sans trop savoir ce que [elle] pensai[t]» (*OE* : 83) ; Charles, lui, y décèle une invitation à orienter son cœur dans cette seule direction.

Jusqu'à présent, les lectures de Gisèle, ses chants, ses paroles étaient destinés aux autres : ses compagnes de Port-Royal-des-champs, messieurs Champlain et Brébeuf, Charles Garnier recevaient un message qu'ils comprenaient. Le P. Henri de St-Joseph, qui choisit la voix – angélique, selon Brébeuf – de Gisèle pour permettre la réalisation de l'œuvre missionnaire de Charles, place cette dernière face à un texte de l'Évangile, et lui demande à son tour de lui donner du sens<sup>7</sup>. «Dites-moi, avez-vous jamais songé à ce jeune homme de l'Évangile que Jésus-Christ appelait et qui refusa de le suivre ? » (*OE* : 103) Parce que le texte sacré est une autorité qui rappelle l'homme à son devoir chrétien, Gisèle admet enfin qu'il est du devoir de Charles de réaliser sa vocation religieuse. En l'année 1634, Gisèle est à nouveau soumise à l'autorité d'un texte, la *Relation de la Nouvelle-France* de l'année 1633, une brochure que le P. Charles Garnier lui donne lors de sa visite au collège de Clermont. Le message dans la *Relation...* est d'autant plus personnel et évident : le P. Garnier a pris le soin d'y glisser une lettre lui demandant d'obtenir le consentement de M. Garnier pour son départ pour la Nouvelle-France. Ces deux textes auront raison de l'obstination de Gisèle à croire en un bonheur marital. Sans que l'instance narrative n'explique l'importance de ces textes, nous comprenons tout de même qu'ils sont une autorité à laquelle se plie Gisèle, elle qui jusqu'alors faisait

---

<sup>7</sup> Avant cette intervention du P. Henri de St-Joseph, Gisèle avait consigné dans son journal son récit de voyage au Havre. Elle espérait comprendre alors, grâce à l'écriture, les raisons du changement d'attitude de Charles Garnier depuis son retour d'Italie. «Soit désir d'y voir plus clair, soit par une secrète force qui lui faisait regarder en face sa destinée, elle-même écrivit le récit de ce voyage.» (*OE* : 79) La jeune femme constate que Charles combat la tentation de s'inscrire dans le monde plutôt que de devenir religieux. Elle en conclut alors qu'elle peut encore espérer un bonheur marital.

la sourde oreille aux discours oraux de ses nobles interlocuteurs sur le bonheur d'être tout à Dieu.

Deux textes ont exigé un geste de la part de Gisèle Méliand. Mais, bien qu'elle se répète que la vie est peu de chose, comme le lui ont affirmé Mère Angélique, Charles Garnier puis le P. Henri de St-Joseph, elle n'y croit pas... pas encore. Le Ciel «reste un mystère profond pour mon cœur dévoré de regrets. Si je pouvais donc croire... croire réellement que la vie n'est rien.» (OE : 108) Là-dessus, le P. Henri de St-Joseph l'avait mise en garde.

*Vous avez beaucoup souffert [...], et les premiers jours de la douleur sont terribles à traverser... C'est un temps de ténèbres... Mais, soyez-en sûre, la lumière viendra et alors vous bénirez Dieu qui veut Charles tout à lui. (OE : 102)*

*Il m'a dit de bien prier, que la prière [...] m'élèverait jusqu'à ces hauteurs, où l'on voit les choses terrestres sous leur vrai jour, sous leur aspect véritable. (OE : 110)*

Aussi, l'amour de Gisèle pour Charles se transforme : «comme une femme prend les sentiments de celui qu'elle aime, ces vains plaisirs, ces frivoles joies qu'il avait méprisés, elle les méprisait, et cela, sans effort de réflexion ni de vertu.» (OE : 112)

Le progressif abandon de Gisèle aux pratiques religieuses l'amène à vivre une expérience mystique exceptionnelle. En assistant à la dernière messe du P. Charles Garnier en France, juste avant son départ pour les missions, Gisèle vit l'illumination.



«Dieu parle par sa vérité elle-même, et il faut pouvoir l'entendre non par le corps, mais par l'esprit.» (saint Augustin, 2000 : 428) En se détachant de toutes les illusions de bonheur humain, en ne prêtant plus attention aux beautés du monde qui éveillent les sens, Gisèle, qui a libéré son esprit, voit la Lumière.

*Comme il prononçait le sursum corda, j'éprouvai dans tout mon être une commotion extraordinaire, un ébranlement puissant et délicieux. Une force irrésistible m'enleva aux pensées, aux sentiments de la terre. La vie de missionnaire, qui m'épouvantait, je la vis des hauteurs de la foi, je la vis un moment telle qu'elle est ... comme la voient ceux qui voient tout dans la lumière.*

*Moment fugitif ! mais qui m'a laissé au plus profond de l'âme comme un éblouissement.*

*Oui, ceux-là sont bien les heureux, qui souffrent pour Dieu! Je le vis, je le sentis. Dieu me fasse la grâce de ne l'oublier jamais. (OE : 125-126)<sup>8</sup>*

Charles Garnier parti pour la Nouvelle-France, Gisèle, qui veille sur M. et Mme Garnier, n'a plus de lui que des lettres qui lui apprennent le détail de l'évangélisation en Huronie, et ça et là des affirmations qui réitérent sa connaissance sur le sens de la vie, et sur la façon dont il est parvenu à saisir ce sens. «[C]omment ai-je compris que le vrai bonheur, le grand bonheur c'est Dieu seul ? Je ne saurais dire. La lumière s'est faite en moi doucement, invinciblement – comme le jour descend.» (OE : 143)

---

<sup>8</sup> Précédemment, Charles avait vécu une expérience semblable. Le visage de sainte Thérèse sur le tableau au cloître des Carmes est justement illuminé par un «puissant rayon de soleil» (OE : 98). Charles croit que la sainte s'adresse à lui : «Ou souffrir ou mourir». Mais l'instance narrative ne suggère pas que l'expérience ait bouleversé le jeune homme ; tout au plus la sainte a conforté Charles dans sa décision de se faire Jésuite.

Le jour est descendu aussi pour Gisèle. Elle n'est plus la jeune fille de seize ans qui refusait de croire aux bienfaits du sacrifice. Sa voix, organe divin, témoigne désormais consciemment de la beauté du renoncement. Aussi, c'est un chant de *reconnaissance* pour le sacrifice de l'Eucharistie qu'elle donne à entendre à la messe du P. Jogues.

*L'hymne de la reconnaissance se prolongea en mille variations ardentes, délicieuses et ce chant céleste accompagnant le sacrifice du martyr emporta les âmes à ces hauteurs bénies où nul parmi nous n'établit sa demeure – sommet radieux où la douleur qui passe apparaît dans la lumière, où l'on éprouve que le maître de la joie n'a pas dit en vain :*

*«Bienheureux ceux qui souffrent. Bienheureux ceux qui pleurent.» (OE : 174)*

Gisèle assume désormais pleinement le sacrifice d'abord consenti sans conviction. Sa participation à la réalisation de l'œuvre missionnaire de Charles Garnier a pris un nouvel essor à la suite de l'expérience de l'illumination, dont elle garde le souvenir. «Son beau front sérieux rayonnait encore d'inspiration, et tout en elle respirait une indicible sérénité.» (OE : 175) Le P. Jogues, qui a entendu le chant de reconnaissance de cette jeune femme, lui confirme son destin : «Appliquez-vous à contempler la souveraine et adorable perfection de Dieu...» (OE : 181) Gisèle, qui a eu l'occasion déjà de contempler la Lumière de Dieu, s'assure de toujours se souvenir de l'heureux événement : elle se fait contemplative chez les Carmes. Le roman s'achève par cette phrase de Gisèle, cette voix qui dit toujours la beauté du

renoncement : «Qu'il [Charles] est heureux d'avoir fait la volonté de Dieu ! » (*OE* : 216)

## 2. Un destin scripturaire

Nous avons mis au jour, dans les chapitres précédents, qu'Élisabeth permet la réalisation du vœu de Lambert Closse de mourir à la défense de Villemarie, oublié des hommes, et inscrit l'âme chrétienne dans la durée en instruisant deux jeunes filles : la huronne Anita, nouvellement baptisée, et sa propre fille. Nous verrons maintenant que si Élisabeth demeure gardienne de la foi, si elle chemine dans la voie chrétienne sans trop d'hésitations, c'est qu'elle entretient un rapport privilégié avec l'écriture, une relation de confiance qui lui signifie ce que sera son destin, qui lui rappelle le véritable sens de la vie.

Tout comme Gisèle Méliand, fraîchement sortie de Port-Royal-des-champs où elle a pu côtoyer l'illustre Mère Angélique Arnauld, Élisabeth Moyen est une jeune femme issue d'une prestigieuse institution, les Ursulines de Québec – institution qu'elle n'a quitté que depuis quelques semaines – dirigée par la non moins illustre Marie de l'Incarnation. Ce passage dans cette école ne doit pas être inconsidéré. Élisabeth a eu le privilège de connaître l'institution à l'origine – ce qui, en soi est un idéal – de l'éducation des femmes de la Nouvelle-France et du Canada. Forte de cette formation, Élisabeth arrive à Villemarie en n'ignorant pas se retrouver entourée

d'illustres personnages, en sachant que les sacrifices consentis par ces habitants réalisent le projet de Villemarie. Dès sa première rencontre avec sœur Marguerite Bourgeois, sans hésitation, l'orpheline appuie sa tête sur l'épaule de la religieuse, montrant qu'elle s'en remet à elle avec confiance, telle à une mère. «Vous savez, n'est-ce pas [...], que Montréal a deux anges ? » (*O* : 239) Cette question de Maisonneuve à Élisabeth n'en est pas une. En la voyant chercher la protection de sœur Bourgeois, Maisonneuve constate qu'Élisabeth sait déjà ce trait de caractère. Mais Maisonneuve lui préfère une autre mère, l'autre ange de Villemarie, Jeanne Mance<sup>9</sup>. Lors de leur première entrevue, Élisabeth lui dit ce qu'elle sait initialement de son interlocutrice. «Et vous, Mademoiselle, on dit que vous avez été un ange visible pour les colons.» (*O* : 247)

Nouvellement installée à l'hôpital de Villemarie, Jeanne Mance, la nouvelle institutrice d'Élisabeth, s'empresse de lui donner le détail de la fondation de la colonie et de la vie menée dans le fort. Cette formation est portée sur le détail, l'anecdote, les aspirations des Montréalais, mais non sur les notions chrétiennes déjà acquises. L'instance narrative précise à ce sujet qu'Élisabeth est une jeune fille d'exception. Elle sait, alors que la connaissance est donnée pour une vertu qui s'acquiert avec l'âge. Élisabeth connaît initialement le caractère héroïque des soldats de Villemarie, en particulier celui de Lambert Closse. «Le nom de Lambert Closse

---

<sup>9</sup> Nous devrions lire le refus de Maisonneuve de laisser Élisabeth aux soins de sœur Bourgeois, future éducatrice de Montréal, non comme un déni de ses capacités à veiller sur l'orpheline, mais comme la reconnaissance de l'œuvre déjà achevée par Marie de l'Incarnation.

était célèbre dans la Nouvelle-France. Maintes fois, Élisabeth avait entendu parler de ce brave entre les braves» (*O* : 242). Aussi, lorsqu'elle entend de la bouche de Mance ce que Lambert Closse dit de la raison de sa venue à Villemarie – «Je ne suis venu ici que pour combattre et mourir pour Dieu» – l'instance narrative ajoute: «Élisabeth avait l'âme haute et noble. Malgré son extrême jeunesse, elle était capable d'apprécier cette parole.» (*O* : 251)

Bien qu'Élisabeth reconnaisse la haute valeur des cœurs chrétiens de Villemarie, elle demeure incertaine sur son propre sort. Aussi, elle recherche dans l'écriture ce que sera son destin. Dès son arrivée à Montréal, elle écrit à Marie de l'Incarnation pour l'informer de sa nouvelle situation, et lui demander de confirmer que, de Québec, elle veille encore sur la jeune fille. «[J]e sais bien que votre prière me suit partout. Mais daignez me l'écrire.» (*O* : 253) La lettre de Marie de l'Incarnation lui confirmera qu'elle a sa place à Villemarie, qu'elle peut participer à ce monde exceptionnel reproduisant l'Église primitive, la mémoire de la chrétienté. «Vous avez le bonheur de vivre parmi des saints. Rien n'est plus fortifiant, plus salutaire : car rien n'apprend mieux à connaître Dieu. «Si nous connaissions Dieu comme les anges, disait saint François d'Assise, nous l'aimerions comme eux.»» (*O* : 254) Dans cette adresse, deux types sont ciblés tels des modèles envers qui Élisabeth doit trouver une protection : les saints et les anges. À ce sujet d'ailleurs, saint Augustin écrivait :

*Mais alors, ce prophète était-il là lorsque Dieu fit le ciel et la terre ? Non, mais il y avait là la sagesse de Dieu [la Lumière], par laquelle tout a été créé, sagesse qui se transporte aussi dans les âmes saintes, les transforme en amies et en prophètes de Dieu et leur raconte ses œuvres intérieurement et dans le silence. Les anges de Dieu leur parlent aussi, ces anges qui voient toujours la face du Père et annoncent sa volonté à qui le mérite. (saint Augustin, 2000 : 429)*

Dans *L'Oublié*, les habitants de Villemarie sont donnés pour des saints<sup>10</sup>, des maîtres du savoir, des chrétiens qui savent le bonheur du sacrifice ; aussi, «[r]ien n'est plus fortifiant, plus salutaire» pour Élisabeth que de les côtoyer. D'autant que les fondateurs de Villemarie sont recrutés par MM. Olier et de la Dauversière, deux hommes à qui l'on prêtait au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles une double aptitude exceptionnelle, celle de savoir les desseins de Dieu, et de bien choisir les acteurs de ces desseins. Maisonneuve rappelle le miracle voulant que «M. Olier et M. de la Dauversière [aient] de l'île de Montréal une connaissance plus exacte» (*O* : 231-232) que lui-même ; pourtant, le gouverneur de Villemarie est le seul de ces trois hommes à avoir foulé le sol de l'île. Jeanne Mance aussi explique la révélation de sa vocation par un miracle. Elle raconte à Élisabeth comment elle a compris qu'elle devait donner sa vie à l'œuvre de Villemarie : «je ne voyais pas ce que j'y pourrais faire... je le compris, quand je rencontrai M. de la Dauversière à La Rochelle. Il m'était

---

<sup>10</sup> Laure Conan partage avec ses contemporains une propension à canoniser les personnages historiques de la Nouvelle-France avant même le saint Siège. L'historien Serge Gagnon l'explique par le climat religieux de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles en général, et par la littérature religieuse populaire en particulier, alors que se préparent dans le Canada français les procès de béatification et de canonisation des premiers personnages de la Nouvelle-France.

inconnu... lui, non plus, ne m'avait jamais vue ; mais me saluant par mon nom, il me parla de cette ville qu'on voulait fonder» (O :247)<sup>11</sup>.

Toujours dans l'adresse de Marie de l'Incarnation, celle-ci précise que les anges aussi connaissent Dieu. D'après Maisonneuve, et selon ce qui semble être de avis général, deux femmes à Villemarie sont des anges. Sœur Marguerite Bourgeois et Jeanne Mance sont deux femmes enseignantes qui assurent la circulation de la connaissance de Dieu, la première dont le statut historique est d'enseigner à Villemarie, l'autre, qui dans la diégèse de *L'Oublié*, renseigne Élisabeth sur le quotidien héroïque de la colonie.

Mais Élisabeth ne restera pas auprès de Jeanne Mance. Lors d'une visite auprès des blessés de l'hôpital, Lambert Closse, prenant d'abord le sort d'Élisabeth en pitié, constate avec étonnement qu'elle n'est pas malheureuse. «[I]l y avait, en ce moment, ce rayonnement que projette l'extrême bonheur, et Lambert Closse resta troublé et pensif [...] se sentit en face d'une énigme.» (O : 265) C'est par l'écriture qu'Élisabeth se révèle à Lambert. «Il ouvrit un livre, mais l'image d'Élisabeth était restée dans ses yeux.» (O : 266) Lui qui, jusqu'à présent, refusait d'envisager le mariage, découvre qu'Élisabeth peut lui être une douce compagne. «Il avait deviné sa sensibilité profonde, passionnée, il sentait en elle une âme amoureuse d'aimer, et

---

<sup>11</sup> Mentionnons au passage que le retrait de Bourgeois de la diégèse pourrait tenir aussi aux circonstances de sa venue à Villemarie. Bien qu'illustre personnage, elle n'est pas à Villemarie suite à un miracle, mais poussée par son confesseur. «[S]on confesseur lui dit : «[...] Mettez-vous sous sa conduite [de Maisonneuve] comme sous la garde d'un ange.»» (O : 246)

son bonheur incompréhensible le faisait rêver.» (O : 266) Le livre scelle le destin d'Élisabeth ; Lambert, qui cherche à faire la volonté de Dieu, lit en quelque sorte dans le texte, mémoire de la chrétienté, qu'Élisabeth n'est pas incompatible à son projet de veiller à la sécurité de Villemarie. Il ne restera plus pour Élisabeth qu'à remplir une formalité : se montrer tout aussi capable de défendre Lambert Closse en le protégeant de l'attaque de Cœur-de-Roc.

L'écriture sacre Élisabeth gardienne de la foi. Confondue au texte, support de la mémoire, elle montre qu'elle peut et doit rappeler à Lambert son devoir de défense de Villemarie, tâche que Lambert lui-même lui reconnaît : «ne l'oubliez pas, il faut qu'au besoin je trouve en votre cœur une réserve d'inspirations généreuses.» (O : 280) Nouvellement marié, le couple craint tout de même la mort qui entraîne la séparation humaine. Or, trois événements rappelleront à leur mémoire le véritable sens de la vie. Premièrement, l'acte héroïque de Daulac et de ses compagnons est un souvenir puissant qui incite Lambert Closse à reprendre la défense de la colonie précédemment abandonnée au major Dupuis. «À Villemarie, Lambert Closse se multipliait. Plus que jamais, il semblait possédé par une fièvre héroïque. Le souvenir de Daulac et des autres restait étrangement vif en son cœur.» (O : 305)

Dans un deuxième temps, l'écriture – le texte de Job – rappelle à Lambert et à Élisabeth le destin du chrétien. En consultant, au premier de l'an 1662, ce texte tiré des Saintes Écritures, Lambert croit lire ce que sera la prochaine année – «Voilà que je vais m'endormir dans la poussière du tombeau.» (O : 306) Malgré la crainte



qu'engendre l'idée de la mort, la séparation humaine, tous deux se rappellent une vérité : le destin de l'homme est de faire la volonté de Dieu.

*Nous sommes ici pour la gloire de Dieu, vous le savez ; vous savez que pour cette cause-là, il est toujours doux et glorieux de mourir. Souvenez-vous-en, si je suis tué l'un de ces jours, ne vous abandonnez pas à la douleur. Les morts ne sont pas des anéantis... Là-haut, je vous protégerai mieux que sur la terre. (O : 307. C'est moi qui souligne.)*

Lorsque, au milieu de l'hiver, Lambert se porte à la défense du fort mais tarde à revenir le combat terminé, Élisabeth craint à nouveau la mort de son époux. «Tu l'aimes, et il serait si bien en paradis. [Il] verrait Dieu» (O : 311) L'intervention de la Huronne Anita force Élisabeth à se souvenir des paroles de son époux, alors qu'il lui demandait de toujours se rappeler que la mort ramène l'homme vers Dieu. Telle un envoyé céleste – «[l]a neige [...] formait autour d'elle comme une blanche nuée» (O : 309) – Anita prononce des paroles qui disent sa pureté chrétienne originelle : «tu as encore toute l'énergie de la grâce de ton baptême» (O : 311) reconnaît Élisabeth, baptême qui, dans l'Église primitive s'appelait «*lumière* ou [...] *illumination*» (O : 311). Forte de cette sorte d'illumination, de cette relation privilégiée avec la Vérité, la jeune huronne force Élisabeth à accepter sereinement la mort de son mari. Désormais, la jeune femme change ses priorités : plutôt que de demeurer en attente, elle apprend à sa fille à dire «Vive mon brave papa !» (O : 311) Sereine, cette âme chrétienne veille à assurer, au creux de son foyer – plutôt que sur la scène publique – la pérennité de la mémoire héroïque de Lambert.

### 3. L'Ère du souvenir

La convalescence de Jean de Tilly a été l'occasion, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, d'espérer une vie plus heureuse en passant en France afin d'épouser la femme qu'il aime et de mener une carrière militaire à la hauteur de son talent. Cependant, son cœur chrétien, et son corps (sa blessure au côté gauche), refuseront d'envisager cette aventure, parce que l'âme de Jean est résolument canadienne. Nous poserons ici que non seulement Jean en vient à accepter de rester dans la colonie parce qu'il est attaché aux souvenirs d'actes héroïques passés, mais parce que des femmes – Guillemette de Muy et Mme de Tilly, en tant que gardiennes de la foi, et Thérèse d'Autrée, révélée par l'écriture – lui commandent d'incarner la mémoire de ses ancêtres, de rendre cette mémoire opératoire en épousant une Canadienne.

Incarnation de la mémoire de la chrétienté, Guillemette de Muy n'oublie pas. Malgré qu'elle soit demandée en mariage par l'officier anglais Laycraft, elle refuse la proposition d'une vie mondaine afin d'assurer la pérennité de la race française au Canada. «J'appartiens à l'une des plus anciennes familles de la colonie... Cela oblige. Quoiqu'il en coûte, je dois rester française.» (*SI* : 171) Guillemette s'inscrit en tant que mémoire vivante de l'héroïque Nouvelle-France. «Si vous connaissiez notre histoire, [...] vous vous expliqueriez pourquoi les Canadiens ne veulent pas mourir.» (*SI* : 172) Laycraft ne peut lui convenir comme mari. Un protestant ne peut prétendre connaître le projet de colonisation chrétienne, et la jeune femme ne

s'engage en aucune façon à le lui expliquer. Lorsqu'il se dit étonné par sa sensibilité patriotique, qu'il avoue n'avoir jamais constaté chez d'autres jeunes filles auparavant, elle lui répond : «les Canadiennes sont plus sérieusement formées peut-être [...]. Savez-vous qu'au Canada les religieuses enseignantes ont précédé les défricheurs ? » (SI : 172) En posant l'instruction – conséquemment l'écriture – comme un élément du mythe fondateur de la colonie française, Guillemette inscrit les femmes (seule l'éducation féminine est ici en cause) enseignantes responsables de la naissance de la Nouvelle-France chrétienne. Et pour que l'Anglais comprenne bien que Guillemette ne peut envisager leur union, elle lui donne l'exemple d'une parente, Charlotte de Muy, entrée en religion sous le nom de Mère Sainte-Hélène, et de qui la jeune femme dit s'inspirer. Mère Sainte-Hélène aurait été une mémoire vivante de la colonie. «[À] ses yeux, la Nouvelle-France était une œuvre d'héroïsme. En voir la destruction lui fut une agonie. Elle mourut le lendemain de la bataille des Plaines» (SI : 173).

Pour sa part, le héros de *La Sève immortelle* a une formation «toute militaire». «Un soldat doit savoir affronter les privations comme la mort sanglante. Jean de Tilly ne l'ignorait pas. Passé des bancs du collège à la milice, il avait fait l'expérience des rudesses de la vie.» (SI : 112) Comme les précédents héros conaniens, il sait initialement le prix du sacrifice. Convalescent, la colonie désormais entre les mains des Anglais, Jean trouve initialement pour seul réconfort le souvenir des actes héroïques – les sacrifices – des pionniers de la Nouvelle-France, dont ses ancêtres.

*Pour oublier le présent si mauvais, l'avenir encore pire, il se plongeait dans le passé ; il évoquait les ombres chères et glorieuses.*

*Ah ! les nobles rêves, les divines ambitions des hardis explorateurs [...]*

*Sous le chaud soleil, Jean repassait l'histoire de la Nouvelle-France, pleine d'orages, de sang, d'héroïsme. Comme les Français avaient été fraternels aux cruels indigènes !*

*Il se rappelait tout ce qu'il avait entendu raconter de ses ancêtres, de leurs travaux, de leurs dangers. [...] La vieille maison lui apparaissait avec le ciel pur au-dessus, et, tout autour, la forêt inconnue, infinie, telle que l'avaient vue les premiers pionniers. Leurs labeurs surhumains n'avaient-ils pas été bénis ? (SI : 112-113)*

Mais le souvenir ne lui suffit pas. Jean aimerait savoir ce que sera son destin ; c'est en ce sens que Mère Catherine, préposée aux blessés à l'Hôpital Général de Québec, lui demande de garder la foi.

*[V]ous le savez, la volonté de Dieu est dans les événements, et cette volonté, il faut l'accepter. [...]*

*Dieu peut ce qu'il veut, n'est-ce pas ? ... Pas une feuille ne tombe sans sa permission, le plus humble germe de la forêt n'est pas en oubli devant lui. Parce que la France nous abandonne, croyez-vous qu'il va nous abandonner ? Pourquoi désespérer de notre pays ? ... Dites-moi, que savons-nous ? ... Qui a jamais vu l'avenir ? ... (SI : 109-110)*

C'est par l'écriture que Jean croit deviner le sens que doit désormais prendre sa vie. «L'écriture fine, élégante, lui était inconnue et lui parut d'une femme. [...] en lisant sa lettre, il sentit son cœur battre plus vite, et après il resta longtemps songeur, cherchant à se bien rappeler la jeune fille.» (SI : 113-114) L'écriture lui révèle Thérèse d'Autrée, une jeune femme française dont il s'éprend, qui lui fait oublier les souvenirs et ses obligations. «Il n'avait plus souci ni du passé, ni du poignant

mystère de l'avenir. La douceur du moment lui suffisait.» (SI : 121) Cependant, Jean doute que son devoir soit d'épouser une Française qui risque fort de quitter le Canada. Malgré l'attention que sollicite Thérèse d'Autrée auprès de Jean, ce dernier demeure attaché aux souvenirs de la Nouvelle-France, un attachement que Lévis renforce en lui donnant cet ordre : «Faites durer notre souvenir» (SI : 150). La France abandonnant le Canada, Jean reçoit le mandat d'incarner la mémoire de l'héritage français. «La Nouvelle-France a été une œuvre d'héroïsme ; c'est le temps de s'en souvenir.» (SI : 159)

Pris au piège de ce que Le Gardeur appelle un «enchantement», Jean oublie son devoir de faire durer le souvenir du fait français en Amérique. Un enchantement qu'orchestrent les Français ; certains jugent qu'il est imprudent pour Jean d'éveiller les souvenirs. Le docteur Fauvel, qui espère lui éviter les émotions que suscitent les retours dans le passé, prend soin, alors qu'ils cheminent vers Québec, de lui épargner la vue des champs de bataille. De même, Thérèse d'Autrée souhaite que Jean n'assiste pas au service anniversaire de Montcalm, prétextant la santé fragile du convalescent. «Vous êtes encore trop faible pour affronter ces émotions. Cela vous ferait du mal.» (SI : 144) Il est intéressant de constater que le docteur Fauvel discrédite la mémoire ; selon lui, il importe d'agir pour soi, de profiter immédiatement des plaisirs qui passent. À cet effet, une discussion entre Le Gardeur de Tilly et Fauvel est révélatrice de la position du docteur sur le sens de la vie :

– *Une chimère, répéta Le Gardeur ; ne devons-nous rien au passé ? Les descendants des plus anciennes familles de la colonie peuvent-ils donner l'exemple de la désertion ?*

*Le docteur était Français, il répliqua, s'aigrissant un peu :*

– *La passé... la race... la désertion... dites-moi, ne devez-vous rien à la France ?*

– *Nous devons à la France de ne pas laisser le Canada devenir anglais. C'est à quoi doivent tendre tous nos efforts désormais. [...]*

– *Quelle étrange exagération ! Vos ancêtres ?... des os blancs au fond des cercueils. (SI : 207)*

Pour ce Français laïc, le devoir qu'évoque Le Gardeur de perpétuer «l'œuvre des ancêtres» n'a pas de sens – ou n'en a plus. Une telle conception de la vie fait disparaître le passé, la possibilité de l'histoire. D'après Fauvel, seul le présent, exempt des obligations ancestrales, suffit.

Lorsque Jean se présente devant sa mère pour lui annoncer son départ pour la France, Mme de Tilly, gardienne de la mémoire de sa famille, lui rappelle son intérêt précoce pour l'histoire de ses ancêtres.

*Enfant, je me souviens que vous m'interrogiez sur lui [l'ancêtre Jean de Tilly]. Sa pauvre maison, avec les étoiles au-dessus, la forêt tout autour, parlait à votre imagination. C'était vraiment singulier comme vous vous intéressiez aux pionniers de la Nouvelle-France. Je voyais que de magnifiques images passaient dans votre petite tête...*

*Jean les revoyait ces images. Ces robustes cœurs en cendres, il les sentait vibrer en lui. Il avait si bien cru que les pas de Champlain avaient laissé sur la terre canadienne une empreinte que rien n'effacerait jamais. (SI : 204)*

Sur quoi, elle ajoute : «vous avez l'âme grande, mon fils. Rien ne vous fera oublier votre patrie...» (*SI* : 205) Jean, en tant que chrétien, est voué à la mémoire de ses ancêtres. Ceci suppose que, non seulement il doit se souvenir des actes héroïques des pionniers de la Nouvelle-France, mais il doit aussi s'inscrire dans cette mémoire, la rendre opératoire en reprenant les gestes de ses ancêtres.

C'est Thérèse, qui, ultimement, aura raison du destin de Jean. Toujours par l'écriture – sa dernière lettre envoyée de France, avant son décès – elle lui demandera d'épouser une Canadienne. «Si mon heure est venue, comme je le crois, ne vous désolez pas, ne me confondez pas avec mon cadavre. Je vous aimerai tant que mon âme vivra.» (*SI* : 213) Cette lettre scelle le destin de Jean. Thérèse lui donne la clé du sens de l'histoire de la Nouvelle-France, du Canada. S'il y a mort apparente, s'il y a cadavre – que ce soit le corps inanimé de Thérèse, ou la France décadente – l'âme demeure, à la condition que Jean prenne soin de la garder vivante ; une tâche qu'il ne saurait confier qu'à une digne gardienne de la foi, en l'occurrence, Guillemette de Muy. L'écriture ne devait pas, comme Jean l'avait d'abord cru, l'amener à épouser une Française, mais une Canadienne... tout en continuant d'aimer la France, d'en garder le souvenir. La lettre de Thérèse d'Autrée lui aura permis de transcender l'amour humain afin de percevoir un plus grand amour, celui de sa patrie, qui lui promet, parce que cette terre est chrétienne, d'approcher le divin.

Au fil de la diégèse des trois romans historiques de Laure Conan, le lecteur est invité à considérer l'importance de la constitution de la mémoire collective des Canadiens-français dans l'édification de l'âme canadienne. S'il y a un Canada chrétien, il est redevable à ces hommes et à ces femmes qui agissent en souvenir de l'héroïque passé de l'épopée chrétienne. La foi et l'écriture, que saint Augustin considère comme les deux modes mémoriels par lesquels Dieu s'adresse à l'homme, permettent de préserver les gestes et les croyances de l'Église primitive. Toutefois, nous devons reconnaître que Laure Conan détourne le sens de l'écriture. Lorsque saint Augustin admet qu'elle permet de connaître les intentions de Dieu, il ne songe alors qu'à consulter ces écrits inspirés qui font autorité : l'Écriture canonique. Réceptive au discours clérical-nationaliste canadien-français qui soutient que l'écriture puisse faire la promotion des valeurs anciennes de foi, d'honneur, de langue et de patrie, Laure Conan en fait grand usage. L'écriture – le journal intime, la lettre, le texte sacré ou le texte profane – devient le sensible par lequel l'amour est révélé, pour que, toujours grâce à l'écriture, le héros approche le divin.



## CONCLUSION

La philosophie théologique de l'histoire instituée par Saint Augustin offre à Laure Conan son principal argument lui permettant de donner un sens à l'histoire des Canadiens-français. La colonisation de la Nouvelle-France ne poursuit qu'un seul but : l'espoir de pouvoir échapper au temps corrompateur du monde. L'histoire de la communauté canadienne-française et l'histoire de ses héros aboutit à la morale suivante : il est du devoir de chacun de tenter de reproduire les valeurs ancestrales, héritage de l'Église primitive, afin d'échapper aux changements dans le temps. Dans notre premier chapitre, notre analyse sur le sens que Laure Conan donne à l'avènement de la société canadienne-française nous a permis de dégager le principal argument historique l'autorisant à affirmer que cette société puisse être idéale et pure. Depuis les débuts de la Nouvelle-France jusqu'à la guerre de la Conquête, cette nouvelle communauté qui émerge en Amérique s'inscrit dans la continuité d'une société originelle. Les missionnaires de la Huronie reproduisent les gestes des premiers martyrs de la chrétienté et des agents rétrogrades de la Contre-Réforme ; les soldats de Villemarie héritent de la noblesse des Croisés ; les seigneurs de la terre canadienne rythment leur existence sur celle de leurs premiers ancêtres en Amérique. Bien que ces sociétés modèles soient distinctes l'une de l'autre à l'échelle temporelle, la romancière les considère toutes avec le même intérêt : leur héritage, qui n'a jamais été altéré au cours des siècles, est le garant de la volonté divine. Laure Conan applique aussi ce sens de l'histoire à l'échelle individuelle. Dans les démonstrations

proposées dans les chapitres deux et trois, il ressort que, dès l'instant où l'être humain comprend que son seul et véritable bonheur est de croire que la mort le délivrera des effets corrupteurs du temps, il révèle une âme chrétienne. Il s'unit alors à la chrétienté – le corps religieux et la famille, au sein de laquelle les femmes agissent en tant que gardiennes de la foi – et aspire à partager sa connaissance de Dieu, permettant l'éternité de l'âme *étirée dans le temps*. À l'opposé de la société canadienne-française, que Laure Conan souhaite intemporelle, le *monde* devient prisonnier du temps. La France laïcisée, l'Angleterre protestante, la Nouvelle-Angleterre puritaine dégénèrent au rythme des changements dans leurs pratiques de la foi. Ces âmes, amoindries, deviennent indifférentes au passé, à l'avenir, à la possibilité même de l'éternité ; en rupture avec le christianisme, ils ne considèrent plus que le temps présent. Conséquemment, en s'installant hors du monde, les Français devenus Canadiens préservent l'âme chrétienne, assurent, dans un espace neuf, protégé, paradisiaque, la mémoire de la chrétienté.

Bien que nous constatons une analogie entre l'histoire de la société et l'histoire individuelle, la trame narrative des romans conaniens ne donne pas une égale importance à chacune d'elles. En effet, l'établissement en Nouvelle-France d'une communauté chrétienne à l'image de la société primitive est toujours antérieure à la trame de ces romans. Le héros de la diégèse prend connaissance de la constitution de la communauté chrétienne à laquelle il entend participer de la bouche de ses principaux acteurs. Les Samuel de Champlain et Jean de Brébeuf, comme les textes des *Relations des Jésuites*, racontent l'évangélisation de la colonie, avant que Gisèle

Méliand ne consente à aider Charles Garnier à participer à cette évangélisation ; Maisonneuve et Jeanne Mance rappellent le détail de l'installation de la communauté chrétienne de Villemarie, une communauté à laquelle Élisabeth Moyen souhaite ensuite se joindre ; Mme de Tilly et Mère Sainte-Hélène enseignent l'histoire de la Nouvelle-France au jeune Jean de Tilly et à la jeune Guillemette de Muy, qui consentent à conserver bien vivante la mémoire de leurs ancêtres. Ces illustres personnages, secondaires au sein de la diégèse, révèlent le sens de l'histoire de la communauté de la Nouvelle-France aux héros de papier. Au cœur des romans, il y a avant tout la démarche individuelle, l'examen de l'âme du héros et de l'héroïne qui doivent choisir s'ils vont ou non participer à l'histoire, s'ils feront la volonté de Dieu<sup>1</sup>.

Pour les besoins de notre recherche, nous postulions que Laure Conan s'inspirait des préceptes historiens de saint Augustin, des préceptes qui sont devenus le fondement du discours de l'Église. Toutefois, en considération des siècles qui séparent l'auteur de la Malbaie du théologien africain, nous devons reconnaître qu'ils se distinguent l'un de l'autre sur deux points. D'une part, si, d'après saint Augustin, la nature humaine participe à la volonté de Dieu lorsqu'elle est animée par

---

<sup>1</sup> Si, dans ses romans historiques – des récits qui couvrent toute la période de la colonisation française – Laure Conan ne cesse de vanter la formidable *continuité* de l'épopée chrétienne en sol canadien, l'auteur semble, dans ses autres écrits – dont l'action se situe sous la domination anglaise – juger les comportements de ses contemporains avec sévérité. L'étude du discours historien dans ses œuvres romanesques (*Angéline de Montbrun*, *Si les Canadiennes le voulaient...*, *La Vaine Foi* ou *L'Obscure souffrance*) et ses biographies compléterait la compréhension de l'histoire selon Conan. À ce propos, *La Sève immortelle*, dont l'action se déroule *au tournant de l'histoire* des Canadiens-français, nous ouvre une piste. Bien que ce roman montre l'immobilité d'une société rurale, gage de continuité, les

la vertu, cette nature est, selon la romancière, systématiquement néfaste : les désirs et les plaisirs inhérents à la nature humaine excitent les sens, les détournent de la quête de la vérité. Les sens du corps humain étant à ce point malléables, ils peuvent entraîner un changement dégénérescent. Étant admis que l'être humain en la Cité terrestre a tout de même besoin du sensible afin d'approcher Dieu, saint Augustin expose que les témoignages rendus par les croyants dans les Saintes Écritures permettent la connaissance de la vérité. Il n'en est pas de même pour Laure Conan. Le texte, qui révèle une âme, et le geste d'écrire sont autant de manifestations sensibles qui permettent la révélation de la vérité. C'est surtout grâce à l'écriture – sous toutes ses formes, du moment qu'elle est l'œuvre d'une âme chrétienne – que le héros conanien accepte le sacrifice de sa nature humaine, lui permettant ainsi de ramener sa personne vers Dieu. En suggérant que l'écriture rythme chacune des *étapes de la conversion* d'une âme, Laure Conan se montre tout à fait conforme à l'idéologie de la «langue gardienne de la foi», dominante dans le milieu littéraire canadien-français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

---

personnages y disent déjà leur crainte d'une rupture malheureuse : la mainmise des protestants sur le politique semble être la toute première rupture dégénérescente de l'histoire des Canadiens-français.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Sources

- AB DER HALDEN, Charles (1907), *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, Paris, F.R. de Rudeval, 379 p., (coll. «Bibliothèque canadienne»).
- ARISTOTE (1961), *Physique*, Tome 1 : I-IV, traduit et présenté par Henri Carteron, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Belles-Lettres, 169 p., (coll. «Universités de France»).
- AUGUSTIN, saint (1950), *Les Confessions*, texte établi et traduit par Pierre Labriolle, 5<sup>e</sup> éd., Paris, Belles-Lettres, 2 volumes, (coll. «Universités de France»).
- AUGUSTIN, saint (2000), *La Cité de Dieu*, édité par Lucien Jerphagnon, Paris, Gallimard, 1308 p., (coll. «La Pléiade», n° 468).
- BOSSUET (1961), «*Discours sur l'Histoire universelle*», *Œuvres*, textes établis et annotés par l'abbé Velat et Yvonne Champailier, Paris, Gallimard, 1573 p., (coll. «La Pléiade», n° 33).
- CASGRAIN, Henri-Raymond (1882), *Histoire de Mère Marie de l'Incarnation : supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France*, Québec, Brousseau.
- CASGRAIN, Henri-Raymond (1884a), «Discours en faveur de la France», *Œuvres complètes de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Tome 1 : Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Beauchemin, p. 451-456.
- CASGRAIN, Henri-Raymond (1884b), «Étude sur Angéline de Montbrun», *Œuvres complètes de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Tome 1 : Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Beauchemin, p. 411-425.
- CASGRAIN, Henri-Raymond (1884c), «Le Mouvement littéraire au Canada», *Œuvres complètes de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Tome 1 : Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Beauchemin, p. 353-375.
- CONAN, Laure (1902), *L'Oublié*, préface de l'abbé G. Bourassa, Montréal, Beauchemin, 123 p..
- CONAN, Laure (1903), *Élisabeth Seton*, Montréal, La Compagnie de Publication de la Revue canadienne, 125 p..

- CONAN, Laure (1917), *Silhouettes canadiennes*, Québec, Imprimerie l'Action sociale, 196 p..
- CONAN, Laure (1975), *Œuvres romanesques*, présentées par Roger Le Moine, Montréal, Fidès, 3 tomes, (coll. : «Nénuphar. Les meilleurs auteurs canadiens»).
- CONAN, Laure (1978), *Si les Canadienne le voulaient ! Aux jours de Maisonnette*, préface de Rémi Tourangeau, Ottawa, Leméac, 163 p., (coll. : «Théâtre canadien»).
- GARNEAU, François-Xavier (1852-1854), *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, Napoléon Aubin / Imprimerie Fréchette et Frères / John Lovell, 4 tomes.
- GROULX, Lionel (1917), «*Silhouettes canadiennes. Mademoiselle Laure Conan*», *L'Action française*, vol. 1, n° 8 (août), p. 246-249.
- HARVEY, Jean-Charles (1926), «*La Sève immortelle. Roman canadien par Laure Conan*», *Pages de critiques. Sur quelques aspects de la littérature française au Canada*, Québec, Le Soleil, p. 59-73.
- Relations des Jésuites contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 6 tomes, (coll. «Bibliothèque québécoise»).
- ROY, Camille (1930), *Histoire de la littérature canadienne de langue française*, nouvelle éd. revue et mise à jour, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 310 p..
- ROY, Camille (1935), «*Laure Conan. L'Oublié*», *Romanciers de chez nous. Études et traités des Essais et Nouveaux essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, p. 105-119.
- THOMAS D'AQUIN, saint (1965), *L'Homme chrétien*, textes choisis, traduits et présentés par A.-I. Mennesier, Paris, Éditions du Cerf, 263 p., (coll. «Chrétiens de tous les temps», n° 11).

## 2. Ouvrages généraux

- BURGUIÈRE, André, dir. (1986), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 693 p..

*Dictionnaire des genres et notions littéraires* (1997), préface de François Nourissier, Paris, Albin Michel, 918 p., (coll. «Encyclopaedia Universalis»).

HALPENNY, Frances G., édit. (1966 - ...), *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 14 volumes.

LEMIRE, Maurice, et al. (1978-1994), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fidès, 6 tomes.

### 3. Études

ARIÈS, Philippe (1986), *Le Temps de l'histoire*, préface de Roger Chartier, Paris, Seuil, 257 p., (coll. «L'Univers historique»).

BEAUDOIN, Réjean (1989), *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française, 1850-1890*, Montréal, Boréal, 209 p..

BOURDÉ, Guy et MARTIN, Hervé (1989), *Les Écoles historiques*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Seuil, 413 p., (coll. «Points Histoire», n<sup>o</sup> 67).

BROCHU, André (1965), «Le Cercle et l'Évasion verticale dans *Angéline de Montbrun*», *Études françaises*, 1<sup>ère</sup> année, n<sup>o</sup> 1 (février), p. 90-100.

DASPRÉ, André (1975), «Le Roman historique et l'histoire», *Revue d'Histoire Littéraire de France*, 75, n<sup>os</sup> 2-3, p. 235-244.

DUMONT, Fernand (1996), *La Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 396 p., (coll. «Boréal Compact», n<sup>o</sup> 74).

DUMONT, Micheline (1963), «Laure Conan», *Profils littéraires*, [Montréal], Académie canadienne-française, p. 61-72, (coll. «Cahiers de l'Académie canadienne-française», n<sup>o</sup> VII).

ETHIER-BLAIS, Jean (1967), «Laure Conan : les mains jointes», *Signets II*, Montréal, Cercle du livre de France, p. 115-119.

GAGNON, Claude-Marie (1986), *La Littérature populaire religieuse au Québec : sa diffusion, ses modèles et ses héros*, préface de Benoît Lacroix, Québec, Cahiers de Recherches en Sciences de la Religion, 335 p., (coll. «Études et documents en sciences de la religion»).

- GAGNON, Serge (1978), *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920 : La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Presses de l'Université Laval, 474 p., (coll. «Cahiers d'histoire de l'Université Laval», n° 23).
- HATHORN, Ramon (1980), «Soldats, patrons et femmes fatales. Figures de l'Anglais dans le roman québécois des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles», *Voix et images*, vol. 6, n° 1 (automne), p. 97-115.
- HAYWARD, Annette (1985), «Angéline de Montbrun. Essai de socio-psychocritique», *Littérature québécoise. Voix d'un peuple, voies d'une autonomie*, édité par Gilles Dorion et Marcel Voisin, Bruxelles, Université de Bruxelles, p. 32-54.
- LEDUC, Jean (1999), *Les Historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Seuil, 332 p., (coll. «Points Histoire», n° 259).
- LE GOFF, Jacques, *et al.* (1986), *Histoire et imaginaire*, Paris, Poiesis, 149 p..
- LE GOFF, Jacques (1988), *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 409 p., (coll. «Folio Histoire», n° 20).
- LEMIRE, Maurice (1970), *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 281 p., (coll. «Vie des Lettres canadiennes», n° 8).
- LEMIRE, Maurice, *et al.* (1991 - ...), *La Vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 4 volumes.
- LEMIRE, Maurice (2000), «Félicité Angers sous l'éclairage de sa correspondance», *Voix et images*, 25, 4 (76), automne, p. 128-144.
- LE MOÏNE, Roger (1964), «Le Roman historique au Canada français», *Le roman canadien-français : évolution, témoignages, bibliographies*, Montréal, Fidès, p. 69-87, (coll. «Archives des lettres canadiennes», n° 3).
- MARCOTTE, Gilles (1962), *Une Littérature qui se fait, Essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, HMH, 295 p., (coll. «Constances», n° 2).
- MOLINO, Jean (1975), «Qu'est-ce que le roman historique?», *Revue d'Histoire Littéraire de France*, vol. 75, n° 2-3, p. 195-234.
- NEPVEU, Pierre (1998), «La Maison dans le désert», *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, p. 79-99, (coll. «Papiers Collés»).



- POMIAN, Krzysztof (1984), *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 365 p., (coll. «Bibliothèque des Histoires»).
- POMIAN, Krzysztof (1999), *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 410 p., (coll. «Folio Histoire», n° 97).
- RICOEUR, Paul (2000), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 675 p., (coll. «L'ordre philosophique»).
- ROBERTS, Katherine A. (1999), «Découvrir, fonder, survivre : les romans historiques de Laure Conan», *Voix et images*, vol. 24, n° 2 (hiver), p. 351-371.
- ROY, Fernand (1992), «Laure Conan et l'institution littéraire : d'Angéline de Montbrun à La Sève immortelle : rupture malheureuse ou étonnante continuité?», *L'Écriture au féminin et l'institution littéraire*, dirigé par Claudine Potvin et Janice Williamson, Edmonton, Université d'Alberta, Research Institute for Comparative Literature, p. 189-198.
- ROY, Fernand (2000), «L'Histoire dans les romans de Laure Conan. Lecture sémiotique de l'idéologie de la langue gardienne de la foi», *Voix et images*, vol. 25, n° 2 (hiver), p. 328-348.
- STEENBERGHEN, Fernand von (1964), *Histoire de la philosophie. Période chrétienne*, Louvain, Publications universitaires, 196 p., (coll. : «Cours publiés par l'institut supérieur de philosophie»).
- TODOROV, Tzvetan (1997), *Les morales de l'histoire*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 308 p..
- VERTHUY, Maïr (1986), «Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan», *Solitude rompue*, textes réunis par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 396-404, (coll. «Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française», n° 23).